Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Irène Némirovsky

# DAVID GOLDER

(1929)

Table des matières

# CHAPITRE PREMIER

– Non, dit Golder.

Il leva brusquement l'abat-jour, de façon à rabattre toute la lumière de la lampe sur le visage de Simon Marcus, assis en face de lui, de l'autre côté de la table. Un moment, il regarda les plis, les rides, qui couraient sur toute la longue figure foncée de Marcus, dès que remuaient ses lèvres ou ses paupières, comme sur une eau sombre, agitée par le vent. Mais les yeux lourds, endormis d'Oriental, demeuraient calmes, ennuyés, indifférents. Un visage clos comme un mur. Golder abaissa avec précaution la tige de métal flexible qui soutenait la lampe.

– À cent, Golder ? Tu as bien compté ? C'est un prix, dit Marcus.

Golder murmura de nouveau :

– Non.

Il ajouta :

– Je ne veux pas vendre.

Marcus rit. Ses longues dents brillantes, pavées d'or scintillaient bizarrement dans l'ombre.

– En 1920, quand tu les as achetées, tes fameuses pétrolifères, ça valait quoi ? demanda-t-il de sa voix nasillarde, ironique, qui traînait sur les mots.

– J'ai acheté à quatre cents. Si ces cochons de Soviets avaient rendu les terrains nationalisés aux pétroliers, c'était une belle affaire. J'avais Lang et son groupe derrière moi. Déjà, en

1913, la production journalière de Teïsk était de dix mille tonnes... Pas de bluff. Après la conférence de Gênes mes actions sont tombées d'abord de 400 à 102, je me rappelle... Puis... Il fit un geste vague de la main : mais j'ai gardé... En ce temps-là on avait de l'argent.

– Oui. Maintenant, tu te rends compte que des terrains pétrolifères en Russie, en 1926, pour toi, c'est de la merde ? Hein ! Tu n'as pas les moyens ni le désir d'aller les exploiter personnellement, j'imagine ?... Tout ce qu'on peut en faire, c'est gagner quelques points en créant des mouvements de Bourse... Cent, c'est un bon prix.

Golder frotta longuement ses paupières enflées, brûlées par la fumée qui emplissait la pièce.

Il dit de nouveau, plus bas :

– Non, je ne veux pas vendre. Seulement, quand le Tübingen Pétroleum aura conclu cet accord pour la concession de Teïsk, auquel tu penses, alors je vends.

Marcus prononça une sorte de « Ah, oui » étouffé, et ce fût tout. Golder dit avec lenteur :

– L'affaire que tu mènes derrière mon dos depuis l'année dernière, Marcus, celle-là même... On t'offrait un bon prix pour mes actions, une fois l'accord signé ?

Il se tut, car le cœur lui battait presque douloureusement, comme à chaque victoire. Marcus écrasa lentement son cigare dans le cendrier plein.

– S'il dit part à deux, pensa brusquement Golder, il est foutu.

Il inclina la tête pour mieux écouter la voix de Marcus.

Il y eut un court silence, puis Marcus dit :

– Est-ce qu'on joue par moitié, Golder ?

Golder serra les mâchoires :

– Quoi ? Non.

Marcus murmura en baissant les cils :

– Ah, il ne faut pas avoir un ennemi de plus, Golder. Tu en as bien suffisamment.

Ses mains serraient le bois de la table et remuaient faiblement avec un petit crissement d'ongles, rapide et aigu. Éclairés par la lumière de la lampe, les longs doigts maigres, blancs, chargés de lourdes bagues, brillaient sur l'acajou du bureau Empire ; ils tremblaient légèrement. Golder sourit.

– Tu n'es plus très dangereux, à présent, mon petit...

Marcus se tut un moment, examinant avec application ses ongles peints.

– David... part à deux !... Hein !... On est associés depuis vingt-six ans. On passe l'éponge, et on recommence. Si tu avais été ici en décembre, quand Tübingen m'a parlé...

Golder tordit nerveusement la corde du téléphone, l'enroula autour de ses poignets.

– En décembre, répéta-t-il avec une grimace : oui... tu es bien bon... seulement...

Il se tut. Marcus savait aussi bien que lui qu'en décembre il cherchait des capitaux en Amérique, pour la « Golmar », cette affaire qui les liait depuis tant d'années, comme un boulet de forçat. Mais il ne dit rien. Marcus continuait :

– David, il est encore temps... Il vaut mieux, crois-moi... On traite ensemble avec les Soviets, veux-tu ? L'affaire est difficile. Pour les commissions, pour les bénéfices, part à deux par-

tout, hein ?... C'est loyal, j'espère ?... David ?... Hein !... autrement, mon petit...

Il attendit un instant une réponse, un acquiescement, une injure, mais Golder respirait avec peine et demeurait muet. Marcus souffla :

– Dis donc, il n'y a pas que la Tübingen au monde...

Il toucha le bras inerte de Golder comme s'il voulait l'éveiller. « Il y a d'autres Sociétés plus jeunes, et de... d'un caractère plus spéculatif, dit-il en cherchant ses mots, qui n'ont pas signé l'accord de 1922 sur les pétroles et qui se foutent des anciens ayant-droits, de toi par conséquent... Ceux-là pourraient...

– L'Amrum Oil ? dit Golder.

Marcus grinça :

– Tiens, tu sais ça aussi ? Eh bien, écoute, mon vieux, je regrette, mais les Russes signeront avec l'Amrum. Maintenant, puisque tu refuses de marcher, tu peux garder tes Teïsk jusqu'au Jugement dernier, tu peux te coucher avec tes Teïsk dans la tombe... »

– Les Russes ne signeront pas avec l'Amrum.

– Ils ont signé, clama Marcus.

Golder fit un mouvement de la main.

– Oui. Je sais. Un accord provisoire. Il devait être ratifié par Moscou dans un délai de quarante-cinq jours. Hier. Mais, comme il n'y a rien eu de fait encore une fois, tu t'es inquiété, tu es venu essayer avec moi de nouveau...

Il acheva très vite, en toussant.

– Je vais t'expliquer. Tübingen, n'est-ce pas ? l'Amrum lui a déjà soufflé des champs de pétrole en Perse, il y a deux ans.

Alors, cette fois-ci, je crois qu'il aimerait mieux crever que de céder. Jusqu'à présent, ça n'a pas été difficile, d'ailleurs ; on a offert davantage au petit Juif qui traitait avec toi pour les Soviets. Téléphone à présent, tu verras...

Marcus, tout à coup, cria d'une voix bizarre, pointue, comme celle d'une vieille femme hystérique :

– Tu mens, cochon !

– Téléphone, tu verras.

– Et... le vieux... Tübingen... il sait ?

– Oui. Naturellement.

– C'est toi qui as fait ça, canaille, crapule !

– Oui. Qu'est-ce que tu veux, rappelle-toi... L'année dernière, dans l'affaire du pétrole de Mexique, il y a trois ans avec le mazout, les beaux millions qui ont passé de ma poche dans ta poche ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Je n'ai rien dit. Et puis... Il sembla chercher encore des arguments, les réunir dans son esprit, puis il les repoussa d'un mouvement d'épaules.

« Les affaires », murmura-t-il avec simplicité, comme s'il eût nommé un dieu redoutable.

Marcus, immédiatement, se tut. Il prit sur la table un paquet de cigarettes, l'ouvrit, frotta l'allumette avec application. « Pourquoi est-ce que tu fumes ces sales Gauloises, Golder, riche comme tu es ? » Ses doigts tremblaient très fort. Golder les regardait sans rien dire comme s'il mesurait la vie aux derniers tressaillements d'une bête blessée.

– J'avais besoin d'argent, David, dit Marcus tout à coup d'une voix différente. Une grimace brusque lui tordit un coin de la bouche : je... j'ai terriblement besoin d'argent, David... Tu ne veux pas... me laisser gagner un peu ?... Est-ce que tu ne crois pas que...

Golder buta sauvagement l'air du front.

– Non.

Il vit les mains pâles se nouer, se lier l'une à l'autre, entrelaçant les doigts crispés, enfonçant les ongles dans la chair.

– « Tu me ruines », dit enfin Marcus d'une voix sourde et étrange.

Golder, les yeux obstinément baissés, ne répondait rien. Marcus hésita, puis se leva, repoussa doucement sa chaise.

– Adieu, David. Quoi ? jeta-t-il tout à coup dans le silence avec une force extraordinaire.

– Rien. Adieu, dit Golder.

# CHAPITRE II

Golder alluma une cigarette, mais dès la première bouffée, il commença à suffoquer et la jeta. Une toux nerveuse d'asthmatique, rauque, sifflante, secouait ses épaules, lui emplissait la bouche d'une eau amère qui l'étouffait. Un flux brusque de sang colora ses traits, habituellement blancs, d'un blanc mat et mort, cireux, avec des poches bleues sous les paupières. C'était un homme âgé de plus de soixante ans, énorme, les membres gras et mous, les yeux couleur d'eau, vifs et pâles ; d'épais cheveux blancs entouraient le visage ravagé, dur, comme pétri par une rude et lourde main.

La chambre sentait la fumée et cette odeur de suie refroidie, particulière l'été, aux appartements parisiens longtemps inhabités.

Golder fit pivoter sa chaise, entr'ouvrit la fenêtre. Un long moment, il regarda la Tour Eiffel illuminée. Le feu rouge, liquide, coulait comme du sang sur le ciel frais de l'aube... Il pensait à la « Golmar ». Six lettres d'or, lumineuses, éclatantes, qui tournaient, elles aussi, comme des soleils, cette nuit, dans quatre grandes villes du monde. La « Golmar », des deux noms, celui de Marcus et le sien, fondus ensemble. Il serra les lèvres. « Golmar... David Golder, seul, maintenant... »

Il prit le bloc-notes à portée de sa main, relut l'en-tête imprimé.

GOLDER & MARCUS

ACHAT, VENTE DE TOUS PRODUITS PÉTROLIFÈRES

ESSENCE D'AVIATION, ESSENCE LÉGÈRE, LOURDE ET MOYENNE

WHITE-SPIRIT. GAS OIL. HUILES LUBRIFIANTES.

*New-York, Londres, Paris, Berlin.*

Il effaça lentement la première phrase, écrivit « David Golder », de son écriture épaisse qui trouait le papier. Car il serait seul enfin. Il pensa avec soulagement : « c'est fini, grâce à Dieu, il partira à présent... » Plus tard, la concession de Teïsk accordée à Tübingen, quand lui-même ferait partie de la plus grande entreprise pétrolifère dans le monde, il renflouerait aisément la Golmar.

D'ici-là... Il aligna des chiffres avec rapidité. Ces deux dernières années, surtout, avaient été terribles. La faillite de Lang, l'accord de 1922... Du moins, il n'aurait plus à payer les femmes de Marcus, ses bagues, ses dettes... Assez de frais sans lui... Tout ce que coûtait cette vie idiote... Sa femme, sa fille, la maison de Biarritz, la maison de Paris... À Paris seulement, il payait soixante mille francs de loyer, les impôts. Le mobilier avait coûté plus d'un million à l'époque. Pour qui ? Personne n'y vivait. Des volets clos, la poussière. Il regarda avec une sorte de haine certains objets qu'il détestait plus particulièrement que d'autres : quatre victoires de marbre noir et de bronze soutenant la lampe, un encrier vide, carré, énorme, orné d'abeilles d'or. Il fallait payer pour tout ça, et l'argent ? Il grommela avec colère : « Imbécile... tu me ruines, et après ?... J'ai soixante-huit ans... Qu'il recommence... Ça m'est arrivé assez souvent, à moi... »

Il tourna brusquement la tête vers la grande glace au-dessus de la cheminée nue, regarda un moment avec malaise ses traits tirés, blêmes, marbrés de tâches bleuâtres et les deux plis

autour de la bouche profondément creusés dans la chair épaisse, comme les bajoues tombantes d'un vieux chien. Il grogna avec rancune : « On vieillit, quoi, on vieillit... » Depuis deux, trois ans, il se fatiguait plus vite. Il pensa : « Avant tout, demain, partir, huit ou dix jours de repos à Biarritz et qu'on me laisse tranquille, autrement je crève. » Il prit le calendrier, le mit debout sur la table, contre le cadre d'or d'un portrait de jeune fille, le feuilleta. Il était marqué de chiffres et de noms, la date du 14 septembre soulignée d'un trait d'encre. Tübingen, ce jour-là l'attendrait à Londres. Cela faisait une semaine à peine à Biarritz... Ensuite Londres, Moscou, de nouveau Londres, New-York. Il poussa un petit gémissement irrité, regarda fixement le portrait de sa fille, soupira, puis se détourna et frotta lentement ses yeux douloureux, brûlés de fatigue. Il était rentré de Berlin le jour même, et, depuis longtemps, il ne dormait plus en wagon comme autrefois.

Cependant, il se levait machinalement pour se rendre au cercle, comme à l'ordinaire, mais il vit qu'il était plus de trois heures. « Je vais me coucher, songea-t-il, demain, le train de nouveau... Il aperçut le paquet de lettres à signer, posé sur un coin du bureau. Il se rassit. Tous les soirs il relisait le courrier préparé par les secrétaires. C'était une race d'ânes. Mais il les préférait ainsi. Il sourit en pensant à celui de Marcus, Braun, un petit Juif aux yeux de feu, qui lui avait vendu le projet du contrat avec l'Amrum. Il commença à lire, penchant très bas sous la lampe ses épais cheveux blancs, jadis roux, où demeurait encore sur les tempes et la nuque un peu de couleur ardente, pétillante, comme une flamme à demi-étouffée sous la cendre.

# CHAPITRE III

Le téléphone, au chevet de Golder, éclata brusquement en une longue sonnerie, aigre, interminable, mais Golder dormait : il avait au matin un sommeil pesant et profond comme la mort. Enfin il ouvrit les yeux en gémissant sourdement, saisit le récepteur : « Allô, allô… »

Un moment il continua à crier « Allô, allô », sans reconnaître la voix de son secrétaire, puis il entendit :

– Monsieur Golder… Mort… M. Marcus est mort…

Il se taisait. La voix répéta :

– Allô, vous n'entendez pas ? M. Marcus est mort.

– Mort, répéta Golder lentement, tandis qu'un petit frisson étrange glissait entre ses épaules, mort… ce n'est pas possible… »

– C'est cette nuit, Monsieur… Rue Chabanais… Oui, dans une maison… Il s'est tiré un coup de revolver dans la poitrine. On dit… » Golder coucha doucement le récepteur entre les draps et appuya la couverture dessus comme s'il voulait étouffer la voix qu'il entendait ronronner encore comme une grosse mouche captive.

Enfin, elle se tut.

Golder sonna.

– Préparez-moi mon bain, dit-il au domestique qui venait d'entrer avec le courrier et le plateau du déjeuner, un bain froid.

– Est-ce que je mets le smoking de Monsieur dans la valise ?

Golder fronça nerveusement les sourcils.

– Quelle valise ? Ah oui, Biarritz… Je ne sais pas, je partirai demain, peut-être, ou plus tard, je ne sais pas…

Il jura à voix basse, murmura : « Il faudra aller chez lui demain… Mardi l'enterrement, sans doute… Nom de Dieu… » Le domestique, dans la pièce voisine, faisait couler l'eau dans la baignoire. Il but une gorgée de thé brûlant, ouvrit quelques lettres au hasard, puis il précipita le tout à terre et se leva. Dans la salle de bains il s'assit, croisa sur ses genoux les pans de sa robe de chambre et regarda couler l'eau d'un air absorbé et maussade en tressant d'un mouvement machinal les glands de sa cordelière de soie.

– Mort… mort…

Peu à peu un sentiment de colère l'envahissait. Il haussa les épaules, grommela avec haine : « mort… est-ce qu'on meurt ? si moi, je…

– Le bain est prêt, Monsieur, dit le domestique.

Golder, demeuré seul, s'approcha de la baignoire, trempa la main dans l'eau, l'y laissa ; tous ses mouvements étaient extraordinairement lents et vagues, inachevés. L'eau froide glaçait ses doigts, ses bras, son épaule, mais il ne bougeait pas, la tête courbée, regardant d'un air stupide le reflet de l'ampoule électrique, pendue au plafond, qui brillait et remuait dans l'eau.

– Si moi, je…, répéta-t-il.

De vieux souvenirs oubliés se levaient au fond de lui, obscurs, étranges… Toute une dure existence, ballottée, difficile… Aujourd'hui la richesse, demain, plus rien. Puis recommencer… Et encore recommencer… Ah oui, vraiment, s'il avait dû faire ça, il y a longtemps… Il se redressa, secoua machinalement sa main

mouillée, vint s'appuyer à la fenêtre, présentant alternativement à la chaleur du soleil ses mains glacées. Il hochait la tête, disait à haute voix : « Oui, vraiment, à Moscou, par exemple, ou bien à Chicago... » et son esprit, malhabile au rêve, reformait le passé en petites images sèches et courtes. Moscou... quand il n'était qu'un petit Juif maigre, aux cheveux roux, aux yeux perçants et pâles, les bottes trouées, les poches vides... Il dormait sur les bancs, dans les squares, par ces sombres nuits du commencement de l'automne, si froides... Il lui semblait encore, après cinquante années écoulées, sentir au fond de ses os l'humidité pénétrante des premiers brouillards, épais, blancs, qui collent au corps et laissent sur les vêtements une sorte de givre raide et glacé... Les tempêtes de neige, en mars, le vent...

Et Chicago... le petit bar, le gramophone qui nasillait et grinçait une vieille valse d'Europe, cette sensation de faim dévorante, tandis que l'odeur de la cuisine chaude souffle au visage. Il ferma les yeux et revit avec une précision extraordinaire la face noire et luisante d'un nègre ivre ou malade, qui criait, couché dans un coin, sur une banquette, avec des hululements plaintifs, comme un hibou. Et encore... Ses mains, à présent, brûlaient. Il les posa avec précaution à plat sur la vitre, puis les ôta, remua les doigts, frotta doucement les paumes l'une contre l'autre.

– Idiot, murmura-t-il, comme si le mort eût pu l'entendre, idiot... pourquoi as-tu fait ça ?

# CHAPITRE IV

Golder tâtonna longuement à la porte de Marcus avant de sonner : ses mains molles et froides heurtaient le mur sans trouver le timbre. Quand il entra, il regarda autour de lui avec une sorte de terreur, comme s'il s'attendait à voir le mort, déjà couché là, prêt à être emporté. Mais il y avait seulement des rouleaux d'étoffe noire à terre et, sur les fauteuils du hall, des gerbes de fleurs, nouées de rubans de moire violette, si larges et si longs qu'ils traînaient sur le tapis avec leurs inscriptions en lettres d'or.

Quelqu'un sonna derrière Golder, et le domestique prit à travers la porte entrebâillée une épaisse, énorme couronne de chrysanthèmes roux qu'il enfila à son bras comme l'anse d'un panier. Golder pensa : « Il fallait envoyer des fleurs... »

Des fleurs à Marcus... Il imagina le visage lourd, avec le pli grimaçant des lèvres, et des fleurs comme à une mariée... Le domestique chuchota :

– Si Monsieur veut attendre un instant au salon... Madame est auprès de... » il eut un petit geste vague, gêné... « de Monsieur, du corps... »

Il lui avança une chaise et sortit. Dans la pièce voisine deux voix se mêlaient en un murmure indistinct, mystérieux, comme un bruit étouffé de prières ; elles s'élevèrent par degrés ; Golder entendit :

– Le corbillard orné de cariatides, à galerie argentée, à impériale, à cinq plumets, le cercueil en ébène, à panneaux, avec huit poignées ciselées, argentées, et l'intérieur en satin capiton-

né, sont compris dans la première classe extra. Ensuite, nous avons la première classe type A avec cercueil d'acajou verni.

– Combien ? murmura une voix de femme.

– Vingt mille deux cents avec le cercueil en acajou. La première classe extra est de vingt-neuf mille trois cents.

– Mais non. Je ne désire pas mettre plus de cinq à six mille. Si j'avais su, je me serais adressée à une autre maison. Le cercueil peut être fait de chêne ordinaire, s'il est recouvert d'une tenture suffisamment large... »

Golder se leva brusquement ; la voix, aussitôt, baissa, fondit de nouveau en un chuchotement sourd et solennel.

Golder murmura en serrant convulsivement des deux mains son mouchoir qu'il nouait et tordait machinalement entre ses doigts : « C'est bête, tout ça... Ah, c'est bête... »

Il ne trouvait pas d'autres mots... Il n'y en avait pas d'autres. C'était bête, bête... Hier Marcus, en face de lui, qui criait, qui vivait, et maintenant... On ne l'appelait même plus par son nom. Le corps... Il pensa en humant avec épouvante une odeur fade et lourde qui emplissait la pièce : « Est-ce que c'est lui, déjà, ou ces saletés de fleurs ?... Pourquoi a-t-il fait ça ? Se tuer, à son âge, comme une modiste, murmura-t-il avec une espèce de dégoût, pour de l'argent... Combien de fois déjà il avait tout perdu, et il faisait comme les autres, il recommençait... c'est la vie. Et dans cette affaire de Teïsk, il y avait cent chances pour une de réussir, » dit-il tout à coup, tout haut, avec passion, comme s'il se mettait mentalement à la place de Marcus, « avec l'Amrum, derrière lui, l'imbécile ! »

Il imagina fiévreusement des combinaisons diverses. « Dans les affaires on ne sait jamais, il faut tourner, retourner, ronger l'os jusqu'au bout, mais mourir... Est-ce qu'il va me faire attendre longtemps ? » songea-t-il avec haine.

Madame Marcus entra. Son maigre visage au grand nez dur, en forme de bec, était jaune et opaque comme de la corne ; ses yeux brillants et ronds saillaient fortement sous les sourcils rares et clairs, placés de façon étrange, inégale, très haut.

Elle s'avança sans bruit, à petits pas pressés, rapides, prit la main de Golder et parut attendre. Mais Golder, la gorge serrée, ne disait rien. Elle murmura, avec un petit grincement bizarre comme un rire irrité ou un sec sanglot :

– Oui. Vous ne vous attendiez pas !... Cette folie, ce ridicule, ce scandale... Je bénis le Seigneur de ne pas nous avoir donné d'enfants. Vous savez comment il est mort ? Dans une maison close, rue Chabanais, avec des filles. Comme si la ruine ne suffisait pas, acheva-t-elle en portant son mouchoir à ses yeux.

Le mouvement brusque déplaça sous le crêpe un collier de perles énormes, enroulé trois fois autour du long cou ridé qu'elle agitait par saccades comme un vieil oiseau de proie.

– Elle doit être très riche, vieux corbeau, pensa Golder ; c'est toujours ainsi chez nous. Crever à force de travail pour qu'« elles » s'enrichissent !... » Il revit dans son souvenir sa propre femme qui cachait précipitamment son carnet de chèques dès qu'il entrait, comme un paquet de lettres d'amour.

– Vous voulez le voir ? demanda M^me^ Marcus.

Une grande vague glacée submergea Golder ; il ferma les yeux, répondit d'une voix bizarre, tremblante, sans timbre :

– Certainement, si je...

Madame Marcus traversa silencieusement le grand salon, ouvrit une porte, mais ce n'était qu'une autre pièce plus petite, où deux femmes cousaient des étoffes noires. Enfin elle murmura : « C'est ici. » Golder vit des cierges qui brillaient faiblement.

Il demeura un moment immobile, hébété, puis demanda avec effort.

– Où est-il ?

Elle désigna de la main le lit à demi dissimulé sous un grand baldaquin de velours.

– Ici. Mais j'ai dû lui faire couvrir le visage pour éloigner les mouches... L'enterrement est pour demain. »

Alors seulement Golder crut reconnaître les traits du mort sous le linge. Il le regarda longuement avec une sensation étrange.

– Comme ils se dépêchent, mon Dieu... pauvre vieux Marcus... Comme on est faible, une fois là, songea-t-il confusément, avec une sorte de colère et de peine, saleté... »

Dans un coin il y avait un grand bureau américain au couvercle levé ; des papiers, des lettres défaites traînaient à terre. Il pensa : « Il doit y avoir des lettres de moi, là-dedans... » Il vit un couteau jeté sur le tapis, avec sa lame d'argent, toute tordue ; les tiroirs avaient été forcés ; il n'y avait pas de clefs dans les serrures.

– Il n'était pas encore mort, sans doute, quand elle s'est précipitée pour voir ce qui restait ; elle n'a pas eu la patience d'attendre, de chercher les clefs... »

Madame Marcus surprit son regard, mais ne détourna même pas les yeux ; elle se contenta de murmurer sèchement :

– Il n'a rien laissé. Je suis seule, dit-elle plus bas, avec une expression différente.

– Si je puis être utile, fit machinalement Golder.

Elle hésita un moment, puis dit :

– Par exemple, ces parts de la Compagnie Houillère, que me conseillez-vous d'en faire ?

– Je vous les rachète au prix coûtant, dit Golder, et vous savez qu'elles ne vaudront jamais rien ? La Compagnie a fait faillite. Mais j'ai besoin de prendre des lettres ici. Vous y aviez pensé vous-même, je crois ? ajouta-t-il avec un accent hostile et ironique qu'elle ne parut pas sentir. Elle inclina simplement la tête et recula de quelques pas. Golder commença à remuer les papiers dans le tiroir à demi-vide. Cependant il ne parvenait pas à surmonter un sentiment d'indifférence soudaine, amère et triste.

– Qu'est-ce que ça peut faire, au fond, tout ça, mon Dieu ?

Il dit brusquement :

– Pourquoi a-t-il fait ça ?

– Je ne sais pas, dit Mme Marcus.

Il pensait tout haut.

– L'argent ? seulement l'argent ? seulement ? ce n'est pas possible. Est-ce qu'il n'a rien dit avant de mourir ?

– Non. Quand on l'a ramené ici, il était déjà sans connaissance. La balle s'était logée dans le poumon.

– Je sais, je sais, interrompit Golder avec un frisson.

– Plus tard, il a voulu parler, mais l'écume et le sang lui emplissaient la bouche comme une bouillie. Seulement, un peu avant la fin... il était presque calme, je lui disais : « Pourquoi, comment as-tu pu me faire une chose pareille ? il a dit quelques paroles. J'ai mal entendu... Seulement, un mot qu'il répétait : « Fatigué... j'étais... fatigué... » Et puis il est mort.

– Fatigué, pensa Golder, qui sentit tout à coup sa vieillesse comme une dure lassitude. Oui.

# CHAPITRE V

Comme un orage violent s'abattait sur Paris le jour de l'enterrement de Marcus, on se hâta d'enfoncer profondément le mort dans la terre détrempée et de le laisser.

Golder tenait son parapluie ouvert devant ses yeux, mais quand le cercueil passa, balancé sur l'épaule des porteurs, il regarda fixement ; l'étoffe noire, brodée de larmes d'argent avait glissé, laissant à découvert le bois grossier et les poignées de métal terni. Golder se détourna brusquement.

À côté de lui, deux hommes parlaient haut. L'un d'eux désigna le trou qu'on comblait.

Golder entendit :

– Il est venu et il m'a proposé en paiement un chèque tiré sur la banque Franco-Américaine à New-York, et j'ai eu la sottise d'accepter. C'était juste la veille de sa mort, un samedi. Dès que j'ai appris qu'il s'était tué, j'ai câblé et je n'ai eu la réponse que ce matin. Naturellement, il m'avait roulé. Un chèque sans provision. Mais ça ne se passera pas comme ça, j'attaquerai la veuve.

– C'était une grosse somme ? demanda quelqu'un.

– Pas pour vous, monsieur Weille, pas pour vous peut-être, répondit aigrement la voix, mais pour un pauvre homme comme moi, c'était une très grosse somme. »

Golder le regarda. C'était un petit vieux, assez misérablement vêtu, qui tremblait, tout courbé, frissonnant et toussant

sous la bourrasque. Comme personne ne lui répondait, il continua à se lamenter à voix basse. Un autre se mit à rire.

– Attaque plutôt la patronne de la rue Chabanais, c'est là que ta galette a passé.

Deux jeunes gens chuchotaient derrière Golder à l'abri du parapluie déployé :

– Mais comme c'est drôle... Vous savez qu'on l'a trouvé avec des petites filles ?... treize à quatorze ans ?...

– Mais si, et même...

Il baissa la voix.

– On ne lui connaissait pas ces goûts-là...

– Satisfaire une passion secrète avant de mourir, hein ?...

– Il cachait son jeu plutôt...

– Vous savez pourquoi il s'est tué ?

Golder, machinalement, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta. Il regardait les tombes brillantes, les couronnes secouées, fouettées par l'averse. Il grommela quelque chose d'indistinct. Son voisin se retourna.

– Qu'est-ce que vous dites, Golder ?

– Quelle saleté, hein ? fit Golder tout à coup d'un air de souffrance étrange et de colère.

– Oui, un enterrement à Paris, quand il pleut, ça n'est jamais divertissant. Mais nous passerons tous par là. Ce brave Marcus, la dernière fois qu'on a à faire avec lui ici-bas, vous verrez qu'il s'arrangera pour nous faire tous crever d'une pneumonie. S'il nous voit patauger dans la boue, ça doit lui faire plaisir... Ce n'était pas un tendre, hein ? Dites donc, vous ne savez pas ce qu'on disait hier ?

– Non.

– Eh bien, on dit que la Société Alleman va renflouer la Compagnie des Pétroles de Mésopotamie. Est-ce que vous avez entendu parler de ça ?... Ça doit vous intéresser... ?

Il s'interrompit, désigna avec satisfaction les parapluies qui commençaient à osciller devant eux. « Ah ! c'est fini, enfin, ce n'est pas trop tôt, on s'en va... » Le col relevé, les gens se bousculaient sous l'averse pour s'échapper plus vite. Quelques-uns couraient par-dessus les tombes. Golder, comme les autres, tenait des deux mains son parapluie ouvert et se hâtait. L'orage s'acharnait sur les arbres et les tombes, les battant avec une sorte de vaine et sauvage violence.

– Comme ils ont l'air contents, tous, pensa brusquement Golder, un de moins, un ennemi de moins... Et comme ils seront contents quand ce sera mon tour.

Ils durent s'arrêter un moment dans l'allée pour laisser passer un convoi qui venait en sens inverse. Braun, le secrétaire de Marcus rejoignit Golder.

– J'ai encore des documents au sujet des Russes et de l'Amrum, qui pourront vous intéresser, chuchota-t-il ; tout le monde paraît avoir été volé l'un par l'autre dans cette affaire... Pas bien joli, tout ça, monsieur Golder...

– Non, fit Golder, avec une grimace ironique, vous trouvez, jeune homme ? Eh bien, apportez-moi tout ça à six heures à la gare, au train de Biarritz. »

– Vous partez, Monsieur Golder ?

Golder prit une cigarette, la tordit entre ses doigts serrés.

– Est-ce qu'on va rester là toute la nuit, bon Dieu ?

Les voitures noires passaient toujours, implacables et lentes, barrant le chemin.

– Oui, je pars.

– Vous allez avoir un temps magnifique. Mademoiselle Joyce va bien ? Elle doit avoir encore embelli ?... Vous allez pouvoir vous reposer. Vous avez l'air fatigué et nerveux.

– Nerveux, grommela Golder soudain furieux, Dieu merci, non ! Où prenez-vous ces sottises ? Bon pour Marcus, ça... Il était nerveux comme une femme... Vous avez vu où ça l'a mené ?...

Brusquement il écarta d'un coup d'épaules deux croque-morts aux chapeaux luisants et dégouttants de pluie qui piétinaient au milieu de la chaussée et s'enfuit, coupant en deux le cortège funèbre, jusqu'aux portes du cimetière.

Dans l'auto seulement il se rappela qu'il n'avait pas salué la veuve. « Eh, que le diable l'emporte ! » Il tenta vainement d'allumer sa cigarette que la pluie avait mouillée, la broya entre ses dents, la cracha par la vitre baissée. Puis, comme l'auto partait, il se tassa dans son coin et ferma les yeux.

# CHAPITRE VI

Golder dîna rapidement, but du lourd Bourgogne qu'il aimait, fuma quelque temps dans le couloir. Une femme en passant le heurta, lui sourit, mais il se détourna avec indifférence. C'était une petite grue de Biarritz... Elle disparut. Il rentra dans son compartiment.

– Je vais bien dormir, cette nuit, songea-t-il. Il se sentait brusquement harassé, les jambes pesantes et douloureuses. Il écarta le store, regarda machinalement la pluie qui ruisselait le long des vitres noires. Les gouttes, pressées, coulaient, se confondaient, agitées par le vent, comme des larmes... Il se déshabilla, se coucha, enfonça profondément son visage dans l'oreiller. Jamais il n'avait ressenti une telle fatigue. Il allongea ses bras avec effort ; ils étaient raides, lourds... La couchette était étroite... plus que d'habitude, semblait-il. Vaguement il pensa : Mal placé, naturellement... ces imbéciles. Il sentait les roues sous son corps qui sautaient à chaque coup, avec un grincement déchirant. Il faisait une chaleur étouffante. Il retourna son coussin une fois, deux fois ; il brûlait. Il le tassa d'un seul coup de poing sous sa tête, avec colère. Quelle chaleur... Il valait mieux baisser la vitre. Mais le vent soufflait en tempête. En une seconde, les papiers sur la table, les journaux s'envolèrent. Il jura, referma, tira le store, éteignit.

L'air était lourd et sentait une odeur de charbon, fade, écœurante, mêlée d'un relent d'eau de toilette. Instinctivement, il s'efforçait de respirer plus profondément, comme pour tenter de faire passer cet air pesant, que les poumons refusaient, rejetaient, qui demeurait dans la gorge, l'obstruait. Comme on avale de force un aliment que l'estomac malade n'accepte plus... Il

toussota. C’était énervant... Surtout, cela empêchait de dormir... « Et je suis tellement fatigué », murmura-t-il, comme s’il se plaignait à quelqu’un d’invisible.

Il se tourna lentement, se mit sur le dos, puis, de nouveau, sur le côté, s’accouda. Il toussa encore une fois, exprès, plus fort, pour se débarrasser de cette sensation de gêne insupportable dans le haut de la poitrine, dans la gorge. Non, cela ne s’en allait pas, au contraire. Il bâilla péniblement, mais les spasmes arrêtaient le bâillement, le transformaient en une suffocation brève et douloureuse. Il tendit le cou, remua les lèvres. Peut-être était-il couché trop bas ? Il atteignit son pardessus, le roula, le glissa sous le coussin, puis se releva, s’assit. C’était pire. Les poumons semblaient s’engorger. Et... c’était étrange... Il avait mal... Oui... mal... dans la poitrine... dans l’épaule... dans la région du cœur... Un frisson subit lui saisit la nuque, le dos. « Qu’est-ce que c’est ? » chuchota-t-il brusquement. À mi-voix, courageusement, il dit : « Non, ce n’est rien, ça va cesser... ce n’est rien... » et il s’aperçut qu’il parlait tout haut, seul. Il s’arcbouta tout entier, dans une furieuse et vaine aspiration. Non, l’air ne passait pas. Il lui semblait qu’un poids invisible écrasait sa poitrine. Il rejeta la couverture, le drap, ouvrit la chemise, haleta. « Mais qu’est-ce que c’est ; qu’est-ce que j’ai ? » L’obscurité, épaisse et noire, opaque, pesait sur lui comme un couvercle. Oui, c’était cela qui l’étouffait... Il fit un mouvement pour allumer, mais ses mains tremblaient, tâtonnaient péniblement le long du mur, cherchant vainement la petite lampe enchâssée dans la cloison, à son chevet. Il poussa un soupir irrité, gémit. La douleur, dans l’épaule, devenait plus lancinante, sourde et profonde... sournoise, encore, semblait-il, mal éveillée, rôdant quelque part en lui, au plus profond de son corps, dans les racines mêmes de l’être, le cœur... n’attendant pour éclater qu’un effort, un mouvement. Lentement, comme malgré lui, il abaissa le bras. Attendre... ne pas bouger, surtout ne pas penser... Il respirait de plus en plus fort et vite. L’air entrait dans ses poumons avec un bruit étrange et grotesque, le bouillonnement de la vapeur qui fuse hors du couvercle d’une chaudière, et, quand

il se retirait, la poitrine toute entière gémissait, s'emplissait d'un sifflement rauque et inarticulé, comme un râle, comme une plainte.

Ces ténèbres épaisses pénétraient dans la gorge avec une molle et insistante pression, comme si on lui enfonçait de la terre dans la bouche, comme à l'autre... au mort... Marcus... Et, quand il eut pensé enfin à Marcus, quand il se fut laissé envahir par l'image, le souvenir de la mort, du cimetière, de la glaise jaune trempée de pluie, avec les longues racines comme des serpents accrochés au fond du trou, il eut brusquement un tel besoin, un désir si passionné de lumière, de voir les choses quotidiennes, familières, qui l'entouraient... les vêtements suspendus se balançant au-dessus de la porte... les journaux sur la tablette... la bouteille d'eau minérale... qu'il oublia tout. Il étendit violemment le bras, et comme un coup de couteau, comme une balle, une douleur foudroyante, à la fois aiguë et profonde, traversa sa poitrine, sembla s'enfoncer, pénétrer jusqu'au cœur.

Il eut le temps de penser : « Je meurs », de sentir qu'on le poussait, qu'on le précipitait dans une sorte de trou, d'entonnoir, étouffant et étroit comme une tombe. Il entendait ses cris, sa propre voix, comme poussés très loin, par un autre, séparés de lui-même par une épaisseur d'eau, une eau noire et bourbeuse, profonde, qui passait sur sa tête et le tirait en avant, toujours plus bas, dans ce trou ouvert, béant. La douleur était horrible. Plus tard la syncope l'abolit partiellement, la transforma en une sensation de pesanteur, de suffocation, de lutte épuisante et vaine. De nouveau, il entendit quelqu'un très loin, haleter, crier, se débattre. Il lui semblait qu'on lui tenait la tête sous l'eau, et que cela durait des siècles.

Enfin, il revint à lui.

La souffrance aiguë avait cessé. Mais par tout le corps, il ressentait une courbature telle que ses os étaient comme brisés, comme broyés par des roues pesantes. Et il avait peur de bouger, de soulever un doigt, d'appeler. Au moindre cri, au moindre

mouvement, cela allait recommencer, il le sentait... et cette fois, ce serait la mort. La mort.

Dans le silence il entendait son cœur battre avec des coups sourds et durs, qui semblaient vouloir rompre les parois de la poitrine.

– J'ai peur, pensa-t-il désespérément, j'ai peur...

La mort. Non, non, ce n'était pas possible !... Est-ce que personne ne sentirait, personne ne devinerait qu'il était là, seul comme un chien, abandonné, mourant « Si je pouvais, du moins, sonner, appeler ? Mais non, il faut attendre, attendre... La nuit va passer. Il devait être tard, déjà, très tard... Il scruta avidement les ténèbres qui l'entouraient tout aussi épaisses et profondes, sans une lueur, le petit rayonnement indécis, l'espèce de halo autour des objets, qui précède le jour. Rien. Il pouvait être dix heures, onze heures ? Dire que la montre était là, la lumière, qu'il n'y avait qu'un mouvement à faire, soulever le bras, comme ceci... la sonnette d'alarme, enfin ! Il paierait ce qu'il faudrait !... Mais non, non... Il avait peur de souffler, peur de respirer. Si encore une fois, cela revenait, s'il sentait son cœur défaillir... et ce choc horrible... ce... Ah, non, cette fois-ci, ce serait la mort. « Mais qu'est-ce que c'est, mon Dieu ? Qu'est-ce que c'est ? Le cœur. Oui. Mais il n'avait jamais eu le cœur malade ? Jamais, d'ailleurs, il n'avait été malade... De l'asthme, oui, un peu... Les derniers temps, surtout. Mais à son âge, tout le monde avait quelque chose. Des malaises. Ce n'était rien. Le régime, le repos. Mais cela !... Ah, qu'est-ce que ça fait que ce soit le cœur ou autre chose ? C'est des noms, cela, ça ne signifie rien que la mort, la mort, la mort. Qui donc disait : « Nous passerons tous par là... » Ah, oui, aujourd'hui... L'enterrement... Tous. Et lui. Ces gueules féroces, ces vieux Juifs qui se frottaient les mains, ricanaient... Pour lui, ce serait pire ! Les chiens, les chiens... les salauds ! – Et les autres... Sa femme... Sa fille... Oui, elle aussi, il savait bien. Une machine à faire de l'argent... Il n'était bon qu'à ça... Paie, paie, et puis, va, crève...

« Seigneur, est-ce que ce train maudit n’allait pas s’arrêter ? Il y avait des heures, des heures qu’il roulait ainsi sans s’arrêter !... Dans les gares, quelquefois, des gens se trompent, ouvrent la porte d’un compartiment occupé ?... Mon Dieu, si cela arrivait cette fois !... Il imagina avidement le bruit dans le couloir, la porte heurtée, entrebâillée, des figures humaines... On le transporterait... N’importe où... un hôpital, un hôtel... Pourvu qu’il y ait un lit immobile... un son de pas, de voix humaines, de la lumière, une fenêtre ouverte... »

Mais non, rien. Le train courait plus vite. De longs coups de sifflet, déchirants, traversaient l’air, se perdaient... Un bruit de fer battu, dans l’ombre... un pont... Un instant, il crut que le train ralentissait... Haletant, il écouta. Oui, ils allaient plus doucement... doucement... ils s’arrêtaient... Un coup de sifflet brusque, et le train, immobilisé une seconde en plein champ, repartit.

Il gémissait. Il n’espérait plus rien. Il ne pensait plus. Il ne souffrait même plus. Seulement : « J’ai peur. J’ai peur. J’ai peur », et le cœur qui cogne et galope...

Tout à coup, il lui sembla que dans l’obscurité épaisse, quelque chose, faiblement, brillait. C’était en face de lui. Il regarda. À peine une lueur. Un peu de gris, de blême... Mais quelque chose de visible, de distinct, dans le noir... Il attendait. Cela s’agrandit, devint plus blanc, plus large, comme une flaque d’eau. La glace, c’était la glace. C’était le jour. Les ténèbres s’allégeaient. Elles devenaient moins denses, paraissaient liquides, mouvantes. Il lui sembla qu’on soulevait un poids énorme qui lui écrasait la poitrine. Il respirait. Cet air plus léger glissait, coulait dans ses poumons. Avec des précautions infinies, il remua la tête. Une sorte de souffle plus frais passa sur le front mouillé de sueur. Maintenant il voyait autour de lui des formes, des contours. Le chapeau, par exemple, qui avait roulé à terre... La bouteille... Peut-être, il pourrait atteindre le verre, boire un peu d’eau... ? Il avança la main. Non, rien, il ne sentait

rien. Le cœur battant, il souleva le poignet. Rien. La main rampa jusqu'à la table, prit le verre. Dieu merci, il était plein d'eau, il n'aurait jamais pu soulever la bouteille. Il redressa légèrement la nuque, avança les lèvres et but. Quelles délices... L'eau fraîche qui coulait, mouillait l'intérieur des lèvres, la langue sèche et gonflée, la gorge. Avec les mêmes précautions, il reposa le verre, remonta un peu en arrière son corps, attendit. La poitrine faisait mal encore. Mais moins, bien moins. À chaque seconde. Plutôt comme une vague névralgie dans tous les os. Après tout, ce n'était pas si grave, peut-être ?...

Il pourrait peut-être soulever complètement le store ?... Il n'y avait qu'un bouton à toucher... De nouveau, il étendit le bras en tremblant. Le store, d'un coup, s'éleva. C'était le jour. L'air était blanc, trouble et épais comme du lait. Lentement, avec des mouvements calculés, méthodiques, il prit son mouchoir, essuya ses joues et ses lèvres. Puis il mit son visage contre la vitre. Le froid du verre pénétrait délicieusement tout son corps. Il regarda l'herbe des talus qui reprenait lentement sa couleur... les arbres... Très loin, il vit des lumières qui brillaient faiblement dans le brouillard de l'aube. Une gare. Est-ce qu'il appellerait ?... C'était facile. Mais comme c'était bizarre que cela fût passé ainsi... Cela prouvait, d'ailleurs, qu'il ne s'agissait pas d'une chose grave, aussi grave, du moins, qu'il l'avait craint. Des élancements nerveux, sans doute ?... Il ne faudrait pas négliger, pourtant, de s'adresser à un médecin. Mais ce ne devait pas être le cœur. L'asthme, peut-être ?... Non, il n'appellerait pas. Il regarda l'heure. Cinq heures. Allons, un peu de patience. Il ne fallait pas se laisser aller ainsi. C'étaient les nerfs. Il avait eu raison, le petit Braun, la petite crapule... Il toucha la place au-dessous du sein, doucement, avec des précautions infinies, comme une plaie vive. Rien. Les battements, cependant, étaient étranges, irréguliers. Bah, cela passerait. Il avait sommeil. S'il pouvait dormir un peu, cela le guérirait sûrement. Perdre conscience. Ne plus penser. Ne plus se souvenir. Il était écrasé de fatigue. Il ferma les yeux.

Il était déjà à demi-envahi par le sommeil quand, brusquement, il se souleva, dit tout haut : « C'est ça. Je comprends maintenant... C'est Marcus. Pourquoi ? » Il répéta : « Pourquoi ? » Il lui semblait qu'il voyait en lui-même, en cet instant, avec une lucidité extraordinaire. Est-ce que c'était... une espèce de remords ? « Non, ce n'est pas ma faute. » Plus bas, plus rageusement, il dit : « je ne regrette rien. » Il s'endormit.

# CHAPITRE VII

Golder aperçut le chauffeur debout devant la portière d'une voiture neuve ; il se rappela brusquement que sa femme avait vendu l'Hispano.

– C'est une Rolls, maintenant, naturellement, grommela-t-il en regardant avec hostilité la peinture blanche, éclatante de la carrosserie : je me demande ce qu'il lui faudra après... »

Le chauffeur s'était avancé pour lui prendre son pardessus des mains, mais Golder demeurait immobile, fouillant des yeux l'ombre de la voiture par la vitre baissée. Est-ce que Joyce n'était pas là ? Il fit quelques pas en avant comme à regret, jeta un dernier coup d'œil avide et humble vers cet angle obscur où il imaginait sa fille avec sa robe claire, ses cheveux d'or. Mais non, l'auto était vide. Il monta lentement, cria : « Marchez, bon Dieu, qu'est-ce que vous attendez ? » L'auto partit. Le vieux Golder soupira.

Cette petite... Toutes les fois qu'il revenait de voyage, il la cherchait malgré lui, parmi la foule. Mais jamais elle n'était venue... Cependant il ne cessait pas de l'attendre avec le même espoir humilié, tenace et vain.

« Elle ne m'a pas vu depuis quatre mois », songea-t-il. Cette sensation profonde d'offense imméritée, que sa fille éveillait en lui si souvent, lui serra brusquement le cœur, vive et douloureuse comme une souffrance physique : « les enfants... tous pareils... et c'est pour ça qu'on vit, pour ça qu'on travaille. Comme mon père, oui... à treize ans, fous le camp, débrouille-toi... c'est tout ce que ça mérite... »

Il ôta son chapeau, passa la main sur son front, essuya longuement la poussière et la sueur, puis regarda machinalement au dehors. Mais il y avait trop de monde, de cris, de soleil, de vent ; la courte rue Mazagran était encombrée d'une telle foule que l'auto n'avançait pas ; un gamin, en passant, colla son visage aux vitres. Golder se mit dans un coin, releva le col de son pardessus. Joyce... Où était-elle, avec qui ?

« Je lui dirai, songea-t-il, amèrement, cette fois-ci je lui dirai... quand tu as besoin d'argent, alors, c'est Dad chéri, mon Daddy, darling, mais pas le moindre signe d'affection, de... » Il s'interrompit lui-même, fit un geste las de la main. Il ne dirait rien, il savait bien... À quoi bon ? Et puis, c'était de son âge encore d'être sotte et étourdie. Un petit sourire, vite effacé, détendit le coin de ses lèvres. Elle n'avait que dix-huit ans.

Ils avaient traversé Biarritz, dépassé l'Hôtel du Palais. Il contempla froidement la mer ; elle était agitée malgré le beau temps, avec des vagues énormes, vertes et blanches. Leurs couleurs violentes lui fatiguaient les yeux ; il mit la main devant ses paupières, se détourna. Seulement, au bout d'un quart d'heure, quand ils furent sur le chemin du golf, il se pencha en avant, regarda sa maison qui apparaissait. Il y venait, entre deux voyages, passer huit jours comme un étranger, mais, tous les ans, elle lui tenait au cœur davantage. « Je me fais vieux... Avant... Ah, ça m'était bien égal... l'hôtel, le wagon... Mais ça fatigue... C'est une belle maison... »

Il avait acheté le terrain en 1916 pour un million cinq cent mille. Maintenant, cela en valait quinze. La maison était bâtie en pierres de taille, lourdes et blanches comme du marbre. Une belle, une grande maison... Quand elle apparut sur le ciel, avec ses terrasses, ses jardins, un peu nus encore, car le vent de la mer empêchait les jeunes arbres de pousser rapidement, mais imposante et magnifique, une expression de tendresse et d'orgueil passa sur les traits de Golder. Il murmura profondément : « de l'argent bien placé. »

Il cria avec impatience :

– Plus vite, plus vite, Alfred…

D'en bas, on apercevait distinctement les arceaux de roses, les tamaris, l'allée de cèdres qui descendait jusqu'à la mer.

– Les palmiers ont grandi…

L'auto s'arrêta devant le perron, mais, seuls, les domestiques sortirent à la rencontre de Golder. Il reconnut la petite femme de chambre de Joyce qui lui souriait.

– Il n'y a personne à la maison, dit-il.

– Non, Monsieur, Mademoiselle va rentrer pour déjeuner. »

Il ne demande pas où elle était. À quoi bon ? Il commanda rapidement :

– Le courrier…

Il prit le paquet de lettres et de dépêches et commença à les lire en montant l'escalier. Dans la galerie il hésita un instant entre deux portes pareilles. Le domestique, qui suivait avec la valise, lui montra une chambre.

– Madame a dit d'installer Monsieur ici. Sa chambre est prise.

– Bon, murmura-t-il avec indifférence.

Quand il fut chez lui, il s'assit sur une chaise, avec l'expression lasse et absente d'un homme qui vient d'arriver à l'hôtel, dans une ville inconnue.

– Monsieur va se reposer ?

Golder tressaillit, se mit debout lourdement.

– Non, ce n'est pas la peine.

Il pensait :

– Si je me couche, je ne me relèverai plus...

Pourtant quand il fût baigné et rasé il se sentit mieux ; seul un tremblement léger persistait au bout des doigts ; il les regarda ; ils étaient enflés et blancs comme une chair morte.

Il demanda avec effort :

– Il y a beaucoup de monde à la maison ?

– Monsieur Fischl, Son Altesse et Monsieur le Comte Hoyos... »

Golder se mordit silencieusement les lèvres.

– Quelle Altesse ont-elles encore inventé ? Le diable emporte ces femmes... Fischl, songea-t-il avec irritation, pourquoi Fischl, nom de... Hoyos... »

Mais Hoyos était inévitable.

Lentement il descendit, se dirigea vers la terrasse. Aux heures chaudes du jour on la tendait de grands vélums de toile pourpre. Golder se coucha sur une chaise-longue et ferma les yeux. Mais les rayons du soleil passaient à travers l'étoffe et emplissaient la terrasse d'une étrange lumière, rouge et tremblante. Golder s'agita fiévreusement.

« Ce rouge... c'est bien une idée idiote de Gloria... qu'est-ce que ça me rappelle donc ? murmura-t-il, quelque chose d'effrayant... Ah, oui... Comment disait-elle, cette vieille sorcière ? l'écume et le sang qui lui emplissaient la bouche. Il frémit, soupira, tourna, plusieurs fois péniblement la tête sur les coussins de lingeries et de dentelles fragiles, froissés et mouillés de sa sueur. Puis, brusquement il s'endormit.

# CHAPITRE VIII

Quand Golder s'éveilla, il était deux heures passées, mais la maison paraissait vide.

– Rien n'a changé, songea-t-il.

Il imagina avec une espèce de sombre humour, Gloria, telle qu'il l'avait vue venir tant de fois, vers lui, dans l'allée, se hâtant, le corps balancé sur des talons trop hauts, la main levée en écran devant son vieux visage peint qui fondait dans la lumière étincelante... Elle dirait : « Hellô David, comment vont les affaires ? » et « Comment vas-tu ? » mais seule la première question appellerait une réponse... Plus tard la cohue brillante de Biarritz envahirait la maison. Ces têtes... Elles lui soulevaient le cœur quand il y pensait... Tous les escrocs, les souteneurs, les vieilles grues de la terre... Et cela boirait, mangerait, se saoulerait toute la nuit à ses frais... Une cour de chiens avides... Il haussa les épaules. Qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Autrefois, cela l'avait amusé, flatté... « Le Duc de... Le Comte... Hier le Maharadjah chez moi... » De la boue. Mais à mesure qu'il devenait plus vieux et malade, il se fatiguait davantage des gens, de leur tumulte, de sa famille et de la vie.

Il soupira, frappa la vitre derrière lui, appela le maître d'hôtel qui dressait le couvert, lui fit signe de lever les stores. Le soleil flamboyait dans le jardin et sur la mer. Quelqu'un cria : « Bonjour Golder ! »

Il reconnut la voix de Fischl et se tourna lentement sans lui répondre. Quel besoin avait eu Gloria de l'inviter, celui-là ? Il le regarda avec une sorte de haine comme une caricature cruelle. Il se tenait debout sur le pas de la porte, un petit juif gras, roux

et rose, l'air comique, ignoble, un peu sinistre, avec ses yeux brillants d'intelligence derrière les fines lunettes à branches dorées, son ventre, ses petites jambes faibles, courtes et tordues, ses mains d'assassin qui tenaient tranquillement une boîte de porcelaine, pleine de caviar frais, collée contre son cœur.

– Golder, tu es là pour longtemps, mon vieux ?

Il s'avança, prit une chaise, posa à terre la boîte à demi vide.

– Tu dors, Golder ?

– Non, grogna Golder.

– Comment vont les affaires ?

– Mal.

– Moi, ça va très bien, dit Fischl en croisant les bras avec effort sur son ventre : je suis très content.

– Ah, oui, les pêcheries de perles dans la rade de Monaco, ricana Golder : je croyais qu'on t'avait foutu en prison...

Fischl rit longuement avec bonne humeur.

– Mais parfaitement, j'ai passé en Cour d'Assises... Mais, comme tu vois, ça n'a pas plus mal fini que d'habitude... Il compta sur ses doigts.

– Autriche, Russie, France. J'ai été en prison dans trois pays, j'espère que c'est fini, qu'ils vont me laisser tranquille... Que le diable les emporte... Je ne veux plus gagner, je suis vieux...

Il alluma une cigarette, demanda :

– Comment était la Bourse hier ?

– Mauvaise.

– Tu ne sais pas comment étaient les Huanchaca ?

– Mille trois cent soixante-cinq, dit vivement Golder en se frottant les mains : tu t'es bien foutu dedans, hein ?

Lui même se demanda brusquement pourquoi il était tellement heureux de voir Fischl perdre son argent ? Il ne lui avait jamais rien fait. Je ne peux pas le voir, comme c'est drôle, songea-t-il.

Mais Fischl haussa les épaules.

– Iddische Glick, fit-il.

– Il doit être riche à millions, de nouveau, le cochon, pensa Golder qui savait reconnaître le petit frémissement inimitable et sincère, cet accent sourd et brisé qui souligne les paroles indifférentes et révèle l'homme touché, aussi sûrement qu'un soupir ou un cri : il s'en fout...

Il grommela :

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Ta femme m'a invité... Dis donc...

Il se rapprocha de Golder, baissa machinalement la voix.

– Mon vieux, j'ai une affaire qui t'intéresserait... Tu n'as jamais entendu parler des mines argentifères d'El Paso ?

– Dieu merci, non, interrompit Golder.

– Il y a des milliards là-dedans.

– Il y a des milliards partout, mais il faut pouvoir les prendre.

– Tu as tort de refuser de faire des affaires avec moi. Nous sommes faits pour nous entendre. Tu es intelligent, mais il te

manque l'audace, le goût du risque, tu as peur du gendarme. Hein ?

Il rit d'un air enchanté.

– Moi, je n'aime pas les affaires banales, vendre, acheter... mais commencer, lancer quelque chose, créer... Une mine au Pérou, par exemple, on ne sait même pas où ça se trouve... Tiens, j'ai lancé quelque chose comme ça, il y a deux ans... Les actions souscrites, on n'avait même pas remué un pouce du terrain, naturellement... Eh bien, voilà la spéculation américaine qui se jette là-dessus... Mon vieux, tu me croiras si tu voudras, en quinze jours les terrains avaient décuplé... J'ai vendu avec un bénéfice énorme... Les affaires, comme ça, c'est de la poésie...

Golder haussa les épaules.

– Non.

– Comme tu voudras... Tu le regretteras... Celle-là était honnête...

Il fuma un instant en silence.

– Dis donc...

– Quoi ?

Il regarda Golder en plissant les yeux.

– Marcus...

Mais la vieille figure demeurait immobile ; seulement, au coin de la bouche, un muscle sauta brusquement.

– Marcus ? Il est mort.

– Je sais, dit doucement Fischl, pourquoi ?

Il baissa davantage la voix.

– Qu'est-ce que tu lui as fait, vieux Caïn ?

– Ce que je lui ai fait ? répéta Golder.

Il détourna légèrement la tête.

– Il a voulu rouler le vieux Golder, dit-il, avec une soudaine violence, tandis que ses joues creuses perdaient leur couleur de cendre et rougissaient brusquement : c'est dangereux... Fischl rit.

– Vieux Caïn, répéta-t-il avec complaisance, mais tu as raison. Moi, je suis trop bon.

Il s'interrompit, prêta l'oreille.

– Voilà ta fille, Golder.

# CHAPITRE IX

– Dad est là ? cria Joyce. Golder l'entendit rire. Il ferma involontairement les yeux, comme pour l'écouter plus longtemps. Cette petite... Quelle voix, quel rire éclatant elle avait... Il songea avec une sensation de plaisir indéfinissable : « on dirait de l'or... »

Cependant il ne bougea pas, ne fit pas un geste pour aller à sa rencontre, et lorsqu'elle apparut, bondissant sur la terrasse, de son pas vif et léger qui découvrait ses genoux nus sous la robe courte, il se contenta de murmurer ironiquement : « Te voilà ? Je ne t'attendais pas si tôt, ma fille...

Elle sauta sur lui, l'embrassa, puis se laissa tomber en arrière, sur la chaise-longue, et demeura couchée, les bras croisés sous sa nuque le regardant en riant à travers ses longs cils baissés.

Comme malgré lui Golder avança doucement la main, la posa sur les cheveux d'or, mouillés, emmêlés par l'eau de mer. Il semblait à peine la regarder, mais ses yeux perçants voyaient la moindre modification de ses traits, chaque ligne, chaque mouvement de son visage. Comme elle avait grandi... En quatre mois elle était devenue encore plus belle, plus femme... Il vit avec humeur qu'elle se fardait davantage. Dieu sait pourtant qu'elle n'en avait pas besoin, à dix-huit ans, avec sa peau admirable de blonde, ses lèvres découpées délicatement comme une fleur, et qu'elle teignait d'une pourpre sombre de sang. Quel dommage... Il soupira, grommela : « Sotte... » puis murmura :

– Tu es grande...

– Et belle, j'espère ? s'écria-t-elle.

Elle se redressa brusquement, s'assit, les jambes repliées sous elle, les mains encerclant ses genoux : elle le dévisageait de ses larges yeux noirs, étincelants, avec ce regard qu'il détestait, impérieux, insolent de femme aimée et désirée depuis l'enfance. C'était extraordinaire que malgré cela, et le fard, les bijoux, elle eût gardé ce rire fou de petite fille, ces gestes anguleux, trop vifs, presque brutaux, cette grâce ailée, ardente, allègre de l'extrême jeunesse. « Ça ne durera pas », songea-t-il.

Il murmura :

– Descends Joyce, tu me gênes...

Elle lui caressa légèrement la main.

– Je suis contente de te voir, Dad...

– Tu as besoin d'argent ?

Elle vit qu'il souriait et hocha la tête.

– Toujours... Je ne sais pas comment je fais. Ça me coule entre les doigts...

Elle les écarta en riant :

– Comme de l'eau... Ce n'est pas ma faute...

Deux hommes montaient du jardin. Hoyos et un garçon de vingt ans, très beau, au maigre et blanc visage, que Golder ne connaissait pas.

– C'est le Prince Alexis de... souffla rapidement Joyce à son oreille, il faut l'appeler Votre Altesse Impériale.

Elle sauta à terre, puis s'élança d'un bond léger à cheval sur la balustrade et appela :

– Alec, viens... où étais-tu ? Je t'ai attendu tout le matin, j'étais furieuse... Voilà Dad, Alec...

Le jeune homme s'approcha de Golder, le salua avec une sorte de timidité arrogante, puis rejoignit Joyce.

Quand il se fût éloigné, Golder demanda :

– D'où est-ce qu'il sort, ce petit gigolo ?

– Il est joli, n'est-ce pas ? murmura nonchalamment Hoyos.

– Oui, grogna Golder.

Il répéta avec impatience :

– Je vous demande d'où il sort ?

– D'une bonne famille, dit Hoyos qui le regardait en souriant, c'est le fils du pauvre Pierre de Carèlu, qui a été assassiné en 1918. Il est le neveu du Roi Alexandre, le fils de sa sœur.

– Il a l'air d'un maquereau, dit Fischl.

– Il l'est probablement. Qui vous dit le contraire ?

– En tous les cas, il est avec la vieille Lady Rovenna.

– Seulement ? Un si gentil garçon ?... Ça m'étonne...

Hoyos s'assit, allongea les jambes, disposa avec soin sur la table d'osier, son pince-nez, son fin mouchoir, son journal, ses livres. Les longs doigts touchaient les objets de la manière délicate et caressante qui irritait sourdement Golder depuis tant d'années... Lentement Hoyos alluma une cigarette. Alors, seulement, Golder s'aperçut que la peau, sur les mains qui tenaient le briquet d'or, était toute fripée, douce et froissée comme une fleur fanée... C'était étrange de songer que Hoyos lui-même, le bel aventurier, était devenu vieux... Il devait approcher de la soixantaine... Mais il était beau encore, comme autrefois, sec et

fin, avec sa petite tête aux cheveux d'argent, dressée très haut, son grand corps, son pur visage et ce grand nez hardi, recourbé, aux narines ouvertes, palpitantes d'ardeur et de vie.

Fischl désigna Alec d'un maussade mouvement d'épaules.

– On dit qu'il aime les hommes. C'est vrai ?

– Pas en ce moment, en tous les cas, murmura Hoyos. Il contempla ironiquement Joyce et Alec, il est si jeune, les goûts ne sont pas formés à cet âge… Dites donc, Golder, votre Joyce s'est mis en tête de l'épouser, ce petit, vous savez ?

Golder ne répondit rien. Hoyos fit entendre un petit ricanement léger.

– Quoi ? fit Golder brusquement.

– Rien. Je me demandais… N'est-ce pas ? Vous laisseriez Joyce épouser ce garçon aussi pauvre qu'un rat d'église ?

Golder fit un mouvement des lèvres.

– Pourquoi pas ? dit-il enfin.

Hoyos répéta en haussant les épaules :

– Pourquoi pas ?

Golder dit pensivement :

– Elle sera riche… Et puis, elle sait faire marcher les hommes, regardez-la…

Tous deux se turent. Joyce, à califourchon sur la balustrade, parlait à Alec vite et bas. De temps en temps, elle laissait glisser ses mains, d'un mouvement rapide, sur ses cheveux courts les tirant nerveusement en arrière. Elle paraissait de méchante humeur.

Hoyos se leva, s'avança sans bruit, clignant un peu d'un air railleur, ses beaux yeux noirs, extraordinairement brillants, sous les épais sourcils, touchés par places, d'argent sombre, comme une fourrure précieuse. Joyce chuchotait :

– Si tu veux, nous prendrons la voiture, nous irons en Espagne, j'ai envie de faire l'amour là-bas…

Elle rit, tendit vers Alec ses lèvres :

– Tu veux ? Dis, mais dis donc !

– Et Lady Rovenna ? objecta-t-il avec un demi-sourire.

Joyce serra les poings.

– Ta vieille ! Je la déteste !… Non, non, tu viendras avec moi, tu entends ? Tu n'as pas honte, regarde…

Elle se pencha, lui montrant mystérieusement une marque bleue dans le creux des paupières.

– C'est toi, tu sais ?

Elle aperçut Hoyos debout derrière elle.

– Écoute, chica, murmura-t-il.

Il lui caressa doucement les cheveux.

*Maman, je voudrais qu'on en meure,*

*Dit-elle à pleine voix.*

*C'est que c'est la première fois,*

*Madame, et la meilleure…*

Joyce tordit en riant ses beaux bras.

– C'est bon, l'amour, n'est-ce pas ? dit-elle.

# CHAPITRE X

Quand Gloria rentra, il était près de trois heures. Lady Rovenna, en robe rose, une amie de Joyce, Daphné Mannering, avec sa mère et un Allemand qui les entretenait, le Maharadjah, sa femme, sa maîtresse et deux petites filles, le fils de Lady Rovenna et une danseuse argentine, la Maria-Pia, grande, brune, avec une peau jaune, rude et parfumée comme une orange, étaient là.

On servit. Le repas fût long, magnifique. À cinq heures, il finit ; d'autres visiteurs arrivèrent. Golder, Hoyos, Fischl et un général japonais commencèrent un bridge.

Il dura jusqu'au soir. Il était huit heures quand la femme de chambre de Gloria vint avertir Golder, de la part de sa femme, qu'ils étaient invités à dîner à Miramar.

Golder hésita, mais il se sentait mieux ; il monta chez lui, s'habilla, puis, quand il fut prêt, il alla dans la chambre de Gloria. Debout devant l'immense glace à trois pans, elle achevait de s'habiller ; la femme de chambre, agenouillée devant elle, la chaussait avec peine ; elle tourna lentement vers lui sa vieille figure fardée, émaillée comme une assiette peinte.

– David, je ne t'ai même pas vu cinq minutes aujourd'hui, murmura-t-elle avec reproche : toujours ces cartes... Comment me trouves-tu ? Je ne t'embrasse pas, ma figure est faite... Elle lui tendit sa main, petite et belle, chargée de diamants énormes. Puis elle lissa avec précaution ses courts cheveux roux.

Elle avait des joues lourdes, comme soufflées intérieurement, touchées par la couperose et de splendides yeux bleus, durs et clairs.

– J'ai maigri, hein ? dit-elle. Elle sourit, et au fond de sa bouche étincelèrent des dents pleines d'or.

– Hein, David ? répéta-t-elle.

Lentement, pour qu'il pût mieux voir, elle vira sur elle-même, cambrant avec orgueil son corps qui était resté très beau ; les épaules, les bras, la haute et ferme poitrine avaient gardé, malgré l'âge, un éclat extraordinaire, une blancheur brillante, un grain dur et serré de marbre, mais le cou raviné, la chair molle et tremblante du visage, ce fard rose foncé, qui prenait des teintes mauves aux lumières, la marquaient d'une sinistre et comique décrépitude.

– Tu vois, David, comme j'ai maigri ? J'ai perdu cinq kilos en un mois, n'est-ce pas Jenny ? J'ai un nouveau masseur, maintenant, un nègre, naturellement, ce sont les meilleurs. Les femmes, ici, sont toutes folles de lui. Il a fait fondre la vieille Alphand, ce tonneau, tu te souviens d'elle ? Elle est devenue svelte comme une jeune fille. Il est cher seulement...

Elle s'interrompit : au coin des lèvres un peu de rouge avait fondu ; elle saisit le crayon, dessina, une seconde fois, lentement, patiemment, sur la vieille bouche détendue, la forme d'arc, pure et hardie, que les années avaient effacées... « Avoue que je n'ai pas trop l'air d'une vieille femme encore, hein ? » dit-elle avec un petit rire satisfait. Mais il la regardait sans la voir. La femme de chambre apportait un coffret. Gloria l'ouvrit, tira des bracelets, jetés tous ensemble, accrochés l'un à l'autre comme des pelotons de fil roulés pêle-mêle au fond d'un panier à ouvrage.

– Laisse ça David... David, continua-t-elle avec irritation, voyant qu'il tourmentait machinalement un châle splendide

étendu sur le canapé, une immense pièce de soie, tissée d'or et de pourpre sombre brodée d'oiseaux écarlates et de grandes fleurs.

– David...

– Quoi ? fit Golder avec humeur.

– Comment vont les affaires ?

Un regard, différent, perçant, aigu, brilla comme un éclair entre ses longs cils englués de peinture.

Golder haussa les épaules.

– Comme ça... finit-il par répondre.

– Quoi comme ça ? Mauvaises, hein ? David, je te parle, répéta-t-elle avec impatience.

– Pas trop mauvaises, dit-il mollement.

– Mon cher, j'ai besoin d'argent.

– Encore ?

Gloria, irritée, arracha violemment le bracelet qui fermait mal, le lança au hasard sur la table ; il tomba à terre ; elle le repoussa du pied, cria :

– Comment encore ? Tu ne peux pas te figurer ce que tu m'énerves quand tu dis ça ? Comment, qu'est-ce que ça veut dire, encore ? Hein ? Est-ce que tu crois que la vie ici ne coûte rien ? Ta Joyce, d'abord !... Ah, celle-là !... L'argent lui brûle les doigts... Et tu sais ce qu'elle me répond quand je me permets de lui faire la moindre observation ? « Dad paiera. » Et, en effet, pour elle il y en a toujours ! Moi seule, je ne compte pas. Je dois vivre de l'air du temps, alors ? Qu'est-ce qu'il y a qui ne marche pas, cette fois-ci, la Golmar ?

– Oh, la Golmar, il y a longtemps... S'il n'y avait que ça pour vivre en ce moment...

– Mais tu as quelque chose d'intéressant en vue ?

– Oui.

– Quoi ?

– Ah, tu m'ennuies, éclata Golder brusquement, cette manie de m'interroger sans cesse sur les affaires ! Tu n'y comprends rien, tu le sais bien ! Le diable emporte les femmes ! De quoi est-ce que tu t'inquiètes ? Je suis encore là, n'est-ce pas ? Tu as un nouveau collier, reprit-il en se calmant avec effort, fais voir...

Elle prit les perles, les chauffa un instant entre ses doigts comme du vin.

– C'est une merveille, n'est-ce pas ? Tu vois, tu me reproches de dépenser trop ? Par le temps qui court, les bijoux, c'est le meilleur des placements. Et tu sais, c'est une affaire. Devine combien je l'ai payé ? Huit cent mille, mon cher. C'est pour rien, n'est-ce pas ? Regarde seulement l'émeraude du fermoir, ce qu'elle vaut à elle seule, hein ? regarde cette couleur, cette taille !... Et les perles ?... Celles-là sont irrégulières, mais les trois du devant, hein ? Ah, on trouve ici des occasions extraordinaires ! Toutes ces grues, pour toucher de l'argent comptant, elles vendent tout ce qu'elles ont sur la peau... Ah, si tu me donnais seulement plus d'argent...

Golder serra les lèvres ; elle continua :

– Il y a une fille ici, dont l'amant a fait de grosses pertes au jeu, un gamin, elle était folle, elle a voulu me vendre son manteau, des chinchillas de toute beauté, j'ai marchandé, elle est venue ici, elle sanglotait, j'ai refusé, je comptais qu'elle s'affolerait davantage et que je l'aurais à meilleur prix. Je le regrette bien maintenant... Son amant s'est suicidé. Naturellement elle va

garder le manteau... Ah, David, si tu savais quel collier cette vieille folle de Lady Rovenna a acheté !... Une merveille... Une chaîne de diamants... On ne porte plus du tout de perles, cette année, tu sais... Par exemple elle l'a payé cinq millions, dit-on... Moi, j'ai fait arranger une vieille rivière que j'avais... Il faudra que j'achète cinq ou six gros diamants pour l'allonger... Il faut se débrouiller quand on n'a pas les moyens... Mais cette Lady Rovenna, quels bijoux elle a ! Et vieille, et laide, elle a au moins soixante-cinq ans !...

– Tu es bien plus riche que moi, à présent, Gloria, dit Golder ?

Gloria serra les mâchoires avec un petit bruit sec, comme le claquement d'une gueule de crocodile, brusquement refermée sur une proie.

– Je déteste ces plaisanteries, tu sais bien !

– Gloria, dit Golder en hésitant un peu, tu sais, n'est-ce pas ? Marcus...

– Non, dit Gloria distraitement ; elle toucha avec un doigt trempé de parfum le lobe de ses oreilles derrière les perles : non... quoi, Marcus ?

– Ah, tu ne sais pas, fit Golder en soupirant : eh bien, il est mort, on l'a enterré hier...

Gloria demeura immobile, tenant son vaporisateur devant son visage.

– Oh, murmura-t-elle avec une expression adoucie, peinée et comme effrayée : est-ce possible ? Comment ? Il n'était pas vieux. De quoi est-il mort ?

– Il s'est tué. Il était ruiné.

– Quelle lâcheté tu ne trouves pas ? s'exclama Gloria avec véhémence ; et sa femme ?... Comme c'est agréable pour elle ! Tu l'as vue ?

– Oui, ricana Golder, elle avait au cou des perles grosses comme des noix.

– Et qu'est-ce que tu aurais voulu ? questionna âprement Gloria, qu'elle lui donne tout comme une idiote, qu'il se ruine de nouveau à la Bourse ou ailleurs, et qu'il se tue deux ans plus tard, mais en la laissant sans un sou, cette fois, hein ? L'égoïsme des hommes !... C'est ça que tu aurais voulu, n'est-ce pas ?

– Moi, je ne veux rien, je m'en fous, grogna Golder. Seulement, quand on pense qu'on se crève de travail pour vous... Il se tut avec un étrange regard de haine.

Gloria haussa les épaules.

– Mais, mon cher, les hommes comme toi et Marcus, ce n'est pas pour leurs femmes qu'ils travaillent, va, c'est pour eux-mêmes... Mais oui, mais oui, insista-t-elle, les affaires, au fond, c'est une espèce de vice, comme la morphine. Si tu n'avais pas les affaires tu serais le plus malheureux des hommes, mon petit... »

Golder rit nerveusement.

– Ah, tu arranges ça très bien, ma femme, dit-il.

# CHAPITRE XI

La femme de chambre de Joyce entr'ouvrit doucement la porte.

– C'est Mademoiselle qui m'envoie, dit-elle à Gloria qui la regardait avec une expression de froid mécontentement, Mademoiselle est prête et réclame Monsieur pour lui faire voir sa robe.

Golder, immédiatement, se leva.

– Elle est ennuyeuse, cette petite, murmura Gloria, du bout des lèvres, d'un ton agacé et hostile, et toi, tu la gâtes, comme un vieil amoureux. Tu es ridicule.

Mais déjà Golder s'en allait ; elle haussa les épaules à la dérobée.

– Au moins, fais-la se dépêcher, au nom du Ciel ! Quand je l'attends dans la voiture, elle est encore à tourner devant son miroir. Un joli numéro que tu as là, va, je te préviens... Tu as vu comme elle se tient avec les hommes ? Tu peux la prévenir que si elle n'est pas prête dans dix minutes, je pars sans elle. Arrangez-vous.

Golder, sans répondre, sortit. Dans la galerie il s'arrêta, respira en souriant le parfum de Joyce tellement tenace et pénétrant qu'il embaumait l'étage entier comme un bouquet de roses.

Elle reconnut le pas lourd qui faisait crier le parquet sous son poids et appela :

– C’est toi ? Entre Dad...

Elle se tenait debout devant la grande glace dans sa chambre illuminée, agaçant du pied Jill, le petit chien pékinois aux poils d’or. Elle sourit, inclina de côté sa jolie tête, demanda :

– Dad, tu aimes ma robe ?

Elle était vêtue de blanc et d’argent. Comme il l’admirait complaisamment, elle désigna du menton, avec une petite grimace, son cou pur et fort, ses épaules admirables.

– Je ne suis pas assez décolletée, tu ne trouves pas ?

– On peut t’embrasser ? demanda Golder.

Elle s’approcha de lui, tendit une joue délicatement fardée, le coin de sa bouche peinte.

– Tu te maquilles trop, Joy.

– Il faut bien. J’ai les joues toutes blanches. Je veille trop, je fume trop, je danse trop, dit-elle avec indifférence.

– Naturellement... Les femmes sont idiotes, grommela Golder, et toi, tu es folle par-dessus le marché...

– J’aime tant danser, murmura-t-elle en fermant à demi les paupières. Ses belles lèvres frémissaient.

Elle demeurait debout devant lui, lui abandonnant ses mains, mais les grands yeux étincelants ne le regardaient pas ; ils se contemplaient dans la glace, placée derrière lui. Il dissimula mal un sourire.

– Joyce ! Tu es encore plus coquette qu’avant, ma pauvre fille ! D’ailleurs, ta mère m’avait prévenu...

Elle cria vivement :

– Elle est bien plus coquette que moi, elle, et elle est sans excuse, elle est vieille et laide, tandis que moi !... Je suis belle, n'est-ce pas Dad ?

Golder lui pinça la joue en riant.

– Ah, j'espère bien !... Je n'aimerais pas une fille laide... Il s'arrêta tout à coup et pâlit en portant la main à son cœur, il souffla un instant, les yeux élargis d'une brusque épouvante, puis soupira, laissa retomber son bras... La douleur s'était effacée... mais avec lenteur, comme à regret... Il repoussa Joyce, prit son mouchoir, essuya longuement son front, ses joues froides.

– Donne-moi à boire, Joyce...

Elle appela la femme de chambre dans la pièce voisine qui apporta un verre d'eau ; il but avidement. Joyce avait pris son miroir et elle arrangeait ses cheveux en chantonnant.

– Daddy, qu'est-ce que tu m'as acheté ?

Il ne répondit pas. Elle revint vers lui, sauta sur son genou.

– Daddy, Daddy, regarde-moi, voyons, qu'est-ce que tu as ? réponds ! Ne me taquine pas...

Machinalement il prit son portefeuille, lui mit quelques billets de mille francs dans la main.

– C'est tout ?

– Oui. Ça ne te suffît pas ? murmura-t-il en s'efforçant de rire.

– Non. Je veux une auto neuve.

– Comment ? Et la tienne ?

– Elle m'ennuie, elle est trop petite... Je veux une Bugatti. Je veux aller à Madrid avec...

Elle s'interrompit brusquement.

– Avec qui ?

– Des amis...

Il haussa les épaules.

– Ne dis pas de sottises...

– Ce n'est pas une sottise... Je veux une voiture neuve...

– Eh bien, tu t'en passeras...

– Non, Daddy, Daddy darling... Donne-moi une auto neuve, donne-la moi dis... Je serai sage... Daphné Mannering en a une belle que Behring lui a donnée...

– Les affaires sont mauvaises... L'année prochaine...

– On me dit toujours ça, à moi !... Je m'en fiche bien, par exemple, arrange-toi !...

– Assez ! Tu m'ennuies, cria enfin Golder impatienté.

Elle se tut, sauta à terre, puis réfléchit, revint se frotter contre lui.

– Daddy... Mais si tu avais beaucoup d'argent, tu me l'achèterais ?

– Quoi ?

– L'auto...

– Oui.

– Quand ?

– Tout de suite. Mais je n'ai pas d'argent. Fiche-moi la paix.

Joyce poussa un cri joyeux.

– Je sais ce qu'on va faire alors ! Nous irons au cercle cette nuit... Je te ferai gagner... Hoyos dit toujours que je porte chance. Tu m'achèteras ma voiture demain !

Golder secoua la tête.

– Non. Tout de suite après le dîner je rentre. Tu ne te rends pas compte que j'ai passé la nuit dans le train ?

– Qu'est-ce que ça fait ?

– Je suis malade aujourd'hui, Joy...

– Toi ? Tu n'es jamais malade...

– Ah, tu crois ?

Elle demanda tout à coup :

– Dad ? il te plaît, Alec ?

– Alec ? répéta Golder : Ah, oui, le petit... Il est gentil...

– Tu aimerais me voir Princesse ?

– Ça dépend...

– On m'appellerait Altesse Impériale...

Elle vint se placer sous le lustre allumé, rejetant en arrière sa fine tête d'or.

– Regarde-moi bien, Dad... Ça m'irait, ce rôle-là ?

– Oui, murmura Golder avec un secret mouvement d'orgueil qui lui fit battre brusquement, presque douloureusement le cœur : oui... Ça t'irait bien, ma fille...

– Tu donnerais beaucoup d'argent pour ça, Dad ?

– Ça coûte donc si cher ? demanda Golder, son dur et rare sourire tordant légèrement le coin de ses lèvres : ça m'étonnerait... Les princes, à présent, courent les rues...

– Oui, mais celui-là, je l'aime... Une expression passionnée et profonde pâlit son visage jusqu'aux lèvres.

– Tu sais qu'il n'a rien, pas un sou ?...

– Je sais. Mais je suis riche.

– Nous verrons.

– Ah, dit brusquement Joyce, vois-tu, c'est que moi, sur cette terre il me faut tout, ou autrement j'aimerais mieux mourir ! Tout ! Tout ! répéta-t-elle avec son regard ardent, impérieux ; je ne sais pas comment elles font, les autres !... Daphné, elle couche avec le vieux Behring pour de l'argent... Moi, il me faut l'amour, la jeunesse, tout au monde !...

Il soupira :

– L'argent...

Elle l'interrompit avec un geste emporté et joyeux.

– L'argent... L'argent aussi, naturellement, ou plutôt les belles robes, les bijoux !... tout, je te dis, mon pauvre Dad !... J'aime si follement tout cela ! Je désire tellement être heureuse, si tu savais ! Ou bien, j'aimerais mieux mourir, je te jure !... Mais je suis bien tranquille ! J'ai toujours eu tout ce que je voulais au monde !...

Golder baissa la tête, puis murmura, en s'efforçant de sourire :

– Ma pauvre Joyce, tu es folle... Tu as été amoureuse de quelqu'un depuis l'âge de douze ans, je crois...

– Oui, mais cette fois... – elle lui jeta un regard lourd et buté – Je l'aime... Donne-le moi, Dad...

– Comme l'auto ?

Il sourit sans gaieté :

– Allons, viens, mets ton manteau, descendons...

Dans la voiture Gloria, chargée de bijoux, raide et scintillante dans l'ombre comme une idole barbare et Hoyos les attendaient.

# CHAPITRE XII

Il était minuit quand Gloria se pencha brusquement vers son mari, placé en face d'elle :

– Tu es pâle comme un mort, David, qu'est-ce que tu as ? questionna-t-elle avec impatience : tu es tellement fatigué ? Nous allons à Ciboure, je te préviens... Tu ferais mieux de rentrer.

Joyce qui avait entendu cria :

– Dad, c'est une excellente idée... Viens, je te ramène... Je vous rejoindrai à Ciboure, n'est-ce pas, Mummy ? Daphné, je prends ta voiture, continua-t-elle en se tournant vers la petite Mannering.

– Ne la démolis pas, recommanda Daphné d'une voix étrange, brûlée, enrouée par l'opium et l'alcool.

Golder fit signe au maître d'hôtel.

– L'addition !...

Il avait parlé machinalement, puis il se rappela que, selon Gloria on les avait invités à Miramar. Cependant, les hommes présents s'étaient détournés à la hâte ; seul, Hoyos, le regardait en pinçant ironiquement les lèvres sans rien dire. Il haussa les épaules, paya.

– Viens Joy...

La nuit était très belle. Ils montèrent dans la petite auto découverte de Daphné. Joyce démarra, partit comme le vent.

Les peupliers, de chaque côté du chemin, semblaient plonger et disparaître au fond d'un puits.

– Joyce... espèce de folle... tu te tueras une nuit sur ces routes... cria Golder un peu pâle.

Elle ne répondit rien et ralentit légèrement, comme à regret.

Quand ils furent aux portes de la ville elle le regarda avec des yeux élargis, un peu égarés.

– Tu as eu peur, vieux Dad ?

– Tu te tueras, répéta-t-il.

Elle haussa les épaules :

– Bah, qu'est-ce que ça fait ? c'est une belle mort...

Doucement, tendrement, elle passa ses lèvres sur une écorchure qui saignait sur sa main, murmura :

– Par une belle nuit... en robe de bal... on roule un petit moment... et c'est fini...

– Tais-toi ! cria-t-il avec un accent d'horreur.

Elle rit :

– Poor old Dad...

Puis, brusquement :

– Eh bien, descends maintenant, nous sommes arrivés...

Golder leva la tête.

– Quoi ? Mais c'est le cercle ! Ah, je comprends maintenant...

– Nous repartirons tout de suite, si tu le veux, dit-elle.

Elle demeurait immobile, le regardant en souriant. Elle savait bien qu'une fois entrevues les fenêtres lumineuses du cercle, les ombres des joueurs passant et repassant derrière les vitres et ce petit balcon étroit qui donnait sur la mer, il ne partirait pas.

– Allons, une heure, seulement...

Joyce, sans prendre garde aux valets assemblés sur le perron, poussa un cri sauvage.

– Dad, Dad, que je t'aime ! Je sens que tu vas gagner, tu verras !...

Il rit, grommela :

– Tu n'auras pas un sou, en tous les cas, je te préviens, ma petite.

Ils entrèrent dans la salle de jeux ; quelques filles, qui rôdaient entre les tables reconnurent Joyce et lui sourirent familièrement. Elle soupira :

– Ah, Dad, quand est-ce qu'on me laissera jouer, moi aussi, je le désire tellement !...

Mais déjà il ne l'écoutait plus ; il regardait les cartes, et ses mains frémissaient ; elle dut l'appeler plusieurs fois ; enfin, il se retourna brusquement, cria :

– Quoi ? qu'est-ce que tu veux ? Tu m'ennuies !...

– Je me mets là, dit-elle en désignant une banquette le long du mur, n'est-ce pas ?

– Oui, va où tu voudras, mais fiche-moi la paix !...

Joyce, rit, alluma une cigarette, s'installa sur le dur petit canapé de velours, les jambes repliées sous elle, jouant avec ses perles. De sa place elle voyait seulement la foule qui entourait les tables, des hommes muets, tremblants, des femmes qui

avançaient le cou, toutes ensemble, du même mouvement plongeant, avide et bizarre, vers les cartes, l'argent. Des hommes inconnus tournaient autour de Joyce ; de temps en temps, pour se distraire, elle coulait, entre ses cils baissés, un long regard sournois de fille, amoureux et voluptueux, qui arrêtait l'un d'eux, presque à son insu. Elle éclatait de rire, se détournait, recommençait à attendre.

Une fois, comme la foule s'écartait devant de nouveaux joueurs, elle vit, assez distinctement, Golder ; le vieillissement subit, étrange, de la lourde figure creusée, verdie par le reflet des lampes, la troubla d'une vague inquiétude.

– Comme il est pâle... qu'est-ce qu'il a ? est-ce qu'il perd ? songea-t-elle.

Elle se souleva, regarda avidement, mais, déjà, la foule s'était refermée autour des tables ; elle grimaça d'énervement.

– Zut ! Zut ! Si je m'approchais ?... Non, la personne intéressée dans le jeu porte malheur.

Elle chercha dans la salle, aperçut un jeune homme inconnu qui passait accompagné d'une belle fille à demi nue. Impérieusement elle leur fit signe :

– Eh, dites donc, là-bas ?... le vieux Golder... est-ce qu'il gagne ?

– Non, c'est l'autre vieux singe, Donovan, répondit la femme, nommant un joueur illustre dans les tripots du monde entier. Joyce jeta avec rage sa cigarette.

– Oh, il faut, il faut qu'il gagne, murmura-t-elle désespérément, je veux mon auto ! je veux !... Je veux aller en Espagne avec Alec ! Seuls, libres... Jamais je n'ai dormi une nuit entière avec lui, dans ses bras... Mon Alec chéri... Oh, il faut qu'il gagne ! Mon Dieu, Seigneur, faites qu'il gagne !...

La nuit passait. Malgré elle Joyce laissa retomber sa tête sur son bras. La fumée lui mangeait les yeux.

Elle entendit vaguement, comme du fond d'un rêve quelqu'un rire en la montrant.

– Tiens, la petite Joyce qui dort... Comme elle est belle...

Elle sourit, caressa ses perles d'un doux mouvement du cou, s'endormit profondément. Un peu plus tard, elle ouvrit à demi les yeux ; les vitres du cercle devenaient de plus en plus pâlissantes et roses.

Elle souleva avec peine sa tête alourdie, regarda. Il y avait moins de monde ; Golder jouait toujours. Quelqu'un disait : « Il gagne maintenant, il avait perdu près d'un million... »

Le soleil se levait. Elle tourna inconsciemment le visage du côté de la lumière, continua à dormir. Il faisait grand jour quand elle sentit qu'on la secouait ; elle s'éveilla, tendit les mains, les referma sur des billets pressés, froissés, que son père, debout devant elle lui glissait entre les doigts. « Oh, Dad ! murmura-t-elle joyeusement, c'est bien vrai ! Tu as gagné ? »

Il ne bougeait pas ; la barbe qui avait repoussé pendant la nuit, couvrait ses joues d'une cendre épaisse.

Il dit en articulant les mots avec effort :

– Non. J'ai perdu plus d'un million, je pense, puis je l'ai regagné avec cinquante mille francs de plus qui sont pour toi. C'est tout. Viens.

Il se détourna, marcha péniblement vers la porte. Elle, mal réveillée encore, le suivait, traînant à bout de bras, son grand manteau de velours blanc qui balayait la terre, ses mains pleines de coupures qui débordaient des doigts, tombaient. Tout à coup il lui sembla qu'elle voyait Golder s'arrêter, chanceler.

– Je rêve… est-ce qu'il a bu ? songea-t-elle. Et, au même moment, le grand corps bascula d'une manière étrange et effrayante ; il leva les deux bras en l'air, laboura le vide, puis s'écroula, avec ce bruit sourd et profond, comme un gémissement, qui semble monter des racines vivantes d'un arbre abattu, jusqu'à son cœur.

# CHAPITRE XIII

– Écartez-vous de la fenêtre, Madame, murmura la garde, vous gênez Monsieur le Professeur.

Gloria recula machinalement de quelques pas, les yeux fixés sur le lit ; la lourde figure, renversée en arrière, immobile, creusait profondément l'oreiller. Elle frissonna. « On dirait un mort songea-t-elle. »

Il ne semblait pas avoir repris connaissance ; le médecin, penché sur le grand corps inerte, l'auscultait, le palpait ; il ne bougeait pas, ne gémissait même pas.

Gloria, nerveusement, tordit des deux mains son collier, détourna la tête. Est-ce qu'il allait mourir ? « C'est sa faute tout cela, murmura-t-elle avec irritation, presqu'à voix haute, quel besoin avait-il d'aller jouer cette nuit ? Voilà, tu es content, maintenant, chuchota-t-elle involontairement, comme si elle s'adressait à lui, idiot... Tout l'argent que cela va coûter, mon Dieu... Pourvu qu'il guérisse... Pourvu que cela ne dure pas longtemps. Je deviendrais folle... Quelle nuit j'ai passée... »

Elle se rappela comme elle était demeurée dans cette chambre toute la nuit, attendant jusqu'au matin le Professeur Ghédalia, se demandant à chaque seconde si Golder n'allait pas mourir, là, sous ses yeux... C'était horrible...

– Pauvre David... Ses yeux...

Elle revit ce regard perdu qui ne la quittait pas. Il avait peur de la mort. Elle haussa les épaules. On ne mourait pas comme cela tout de même... « Mais j'avais bien besoin de cela, moi ! » songea-t-elle en se regardant à la dérobée dans la glace.

Elle eut un geste brusque d'impuissance et de rage, s'assit, droite, raide, dans un fauteuil.

Cependant Ghédalia avait ramené le drap sur la poitrine du malade et se soulevait. Golder poussa une plainte indistincte. Gloria interrogea fiévreusement :

– Eh bien ? Qu'est-ce qu'il a ? C'est grave ? c'est long ? Il va être longtemps malade ? Dites-moi la vérité, je vous en supplie, je puis tout entendre !...

Le professeur se renversa sur le dossier de sa chaise, passa lentement la main dans sa barbe noire, sourit.

– Chère Madame, comme vous voilà émue, dit-il d'une voix douce et musicale qui coulait comme du lait, il n'y a pourtant pas, si j'ose dire, de quoi fouetter un chat là-dedans... Mais oui, mais oui, c'est cette syncope, n'est-ce pas ? qui nous a un peu effrayés, un peu impressionnés, c'est bien naturel... Mais après huit ou dix jours de repos il n'y paraîtra plus... c'est un peu de fatigue, de surmenage... Hélas ! Nous vieillissons tous d'un jour par jour, cher Monsieur, nos artères n'ont plus vingt ans. On ne peut pas être et avoir été...

– Tu vois ! s'exclama véhémentement Gloria : je le savais bien, va ! À la moindre des choses, tu t'imagines que tu vas mourir ! Regardez-le !... Mais, parle, dis quelque chose, voyons !...

– Non, non, intervint vivement Ghédalia, il ne faut pas qu'il ouvre la bouche, au contraire ! Repos, repos, et encore repos ! On va lui faire une petite piqûre qui calmera la douleur nerveuse qu'il éprouve, et nous-mêmes, chère Madame, nous allons le laisser...

– Mais enfin, qu'est-ce que tu sens ? Te sens-tu mieux ? répéta Gloria avec impatience : David !...

Il fit un faible mouvement des mains, remua les lèvres ; elle vit la forme du mot sur sa bouche plutôt qu'elle ne l'entendit : « J'ai mal... »

– Venez, Madame, laissons-le, dit Ghédalia de nouveau : il ne peut pas parler, mais il nous entend bien, n'est-ce pas, Monsieur ? ajouta-t-il d'un ton enjoué, en échangeant avec la garde, un rapide coup d'œil.

Il sortit ; Gloria le rejoignit dans la galerie voisine : « Ce n'est rien du tout, n'est-ce pas ? commença-t-elle, oh, il est tellement impressionnable et nerveux, c'est terrible... Si vous saviez quelle nuit épouvantable il m'a fait passer !... »

Le docteur leva solennellement sa main blanche, petite et grasse et prononça d'une voix différente :

– Je vous arrête tout de suite, Madame ! J'ai pour premier principe i-né-bran-la-ble de ne jamais permettre à mes malades de concevoir le moindre soupçon sur la nature de leur mal, lorsque celui-ci présente un danger... certain... Mais, hélas ! À leurs proches, je dois la vérité, et mon second principe est de ne jamais la cacher à la famille de mes malades... Jamais ! répéta-t-il avec force.

– Enfin, quoi ? Il va mourir ?

Le docteur eut un regard surpris, malicieux, qui signifiait assez clairement : « *Il est inutile de mettre des gants à ce que je vois* ». Il s'assit, croisa les jambes, renversa légèrement la tête en arrière et répondit avec nonchalance :

– Pas immédiatement, chère Madame...

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Angor pectoris. Il martela les syllabes latines avec un évident plaisir : en bon français, une crise d'angine de poitrine.

Elle ne dit rien. Il commenta :

– Il peut vivre encore longtemps, cinq, dix ou quinze ans, avec un régime et des soins appropriés. Il faudra qu'il renonce – naturellement – aux affaires. Pas d'émotions, pas de fatigues. Une vie calme, paisible, régulière, sans agitations. Repos complet. Pour toujours... À cette condition seulement, Madame, je répondrais de lui, autant qu'il est possible d'en répondre, car cette maladie est, hélas, fertile en surprises foudroyantes... Nous ne sommes pas des dieux...

Il sourit agréablement :

– Il n'est pas question, naturellement, de lui en parler dès maintenant, vous le comprenez vous-même, chère Madame, il souffre d'ailleurs terriblement... Mais, dans huit ou dix jours, il y a lieu d'espérer que la crise sera résolue dans un sens favorable... Il sera temps alors de lui poser l'ultimatum. »

– Mais, murmura Gloria d'une voix altérée, ce n'est pas... ce n'est pas possible... Renoncer aux affaires... Ce n'est pas possible, voyons... Il en mourrait, acheva-t-elle nerveusement, comme Ghédalia ne disait rien.

– Oh, Madame, fit-il en souriant, croyez que le cas s'est présenté souvent à mes yeux... Ma clientèle se recrute parmi les puissants de ce monde, si j'ose dire... J'ai soigné, en son temps, un financier célèbre... Entre parenthèses, mes confrères l'avaient condamné à l'unanimité... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Toujours est-il que ce monsieur était atteint d'une maladie analogue à celle dont souffre M. Golder... Et mon verdict fut le même exactement... Son entourage craignait qu'il n'attentât à ses jours... Eh bien, ce grand financier vit encore. Quinze années se sont écoulées... Il s'est mué en collectionneur savant et passionné d'argenteries ciselées de l'époque de la Renaissance. Il possède un très grand nombre de pièces admirables, entre autres, une aiguière de vermeil que l'on croit être le premier ouvrage du grand Cellini, un chef-d'œuvre... J'ose dire qu'il goûte dans cette contemplation des choses belles et rares des joies qu'il n'a jamais connues. Soyez certaine que, les pre-

mières semaines de malaise inévitable passées, Monsieur votre mari se découvrira également son... comment dirai-je ?... son hobby... Collection d'émaux, de gemmes, plaisirs mondains, que sais-je ? L'homme est un grand enfant... »

– Quel idiot, songea Gloria. Un accès d'amère gaîté la saisit à imaginer David s'occupant de livres rares, de médailles, de femmes... Seigneur ! Imbécile ! Et vivre ? Manger ? S'habiller ? Il croyait donc que l'argent poussait comme l'herbe ?

Elle se leva brusquement, inclina la tête.

– Je vous remercie, Monsieur le Professeur, j'aviserai...

– Mais je me tiendrai au courant des progrès de mon malade, dit Ghédalia avec un léger sourire, et je pense qu'il vaudrait mieux me laisser le soin de l'avertir plus tard. Il y faut beaucoup de tact, de doigté... Nous autres, praticiens, avons l'habitude, hélas ! de traiter l'âme aussi bien que le corps.

Il lui baisa la main, disparut. Elle resta seule.

Elle commença à marcher, de long en large, silencieusement, dans la galerie déserte. Elle savait bien... Elle avait toujours su... Jamais il n'avait mis un sou de côté pour elle... Tout coulait, tout disparaissait d'une affaire à une autre... Et maintenant ? « Des milliards sur le papier, oui, mais dans les mains, rien, pas ça... » siffla-t-elle avec rage entre ses dents serrées. Il disait : « De quoi t'inquiètes-tu ? Je suis encore là... » Imbécile ! Est-ce qu'à soixante-huit ans il ne fallait pas attendre tous les jours la mort ? Est-ce que le premier devoir n'était pas d'assurer à sa femme une fortune convenable, suffisante ? Ils n'avaient rien. Quand il abandonnerait ses affaires, il ne resterait rien. Les affaires... Quand ce fleuve d'argent vivant ne coulerait plus. « Il restera peut-être un million, songea-t-elle, peut-être deux, en raclant bien... » Elle haussa furieusement les épaules. Un million durait six mois au train dont ils vivaient. Six mois... et cet homme, par-dessus le marché, ce mourant inutile sur le dos...

« J'ai bien besoin qu'il vive encore quinze ans, vraiment, cria-t-elle tout à coup d'une voix haineuse, pour tout le bonheur qu'il m'a donné... Non, non... » Elle le haïssait, brutal, vieux, laid, n'aimant rien d'autre au monde que cet argent, ce sale argent qu'il n'était pas même capable de garder ! Il ne l'avait jamais aimée... S'il la couvrait de bijoux, c'était comme une enseigne vivante, un étalage, et depuis que Joyce grandissait, même cela commençait à aller vers elle... Joyce ? Il l'aimait, elle... Et encore... Parce qu'elle était belle, jeune, brillante. De l'orgueil ! Il n'avait que de l'orgueil et de la vanité au fond du cœur ! Elle-même, pour un diamant, pour une bague nouvelle, toujours des scènes, des cris. « Laisse-moi ! Je n'ai plus rien, tu veux que je crève ? » Et les autres ? Comment faisaient-ils ? Tous ils travaillaient, comme lui ! Ils ne se croyaient pas plus intelligents ni plus forts que le monde entier, mais, du moins, quand ils étaient vieux, quand ils mouraient, ils laissaient leurs femmes à l'abri du besoin !... « Il y a des femmes qui sont heureuses... » Tandis qu'elle... La vérité, c'est qu'il ne s'était jamais soucié d'elle... Jamais il ne l'avait aimée... Autrement il n'aurait pas pu vivre une heure tranquille en sachant qu'elle n'avait rien... que le malheureux argent qu'elle avait mis de côté, elle-même, au prix de combien de patience et d'efforts... « Mais c'est mon argent, à moi, à moi, s'il compte que c'est avec ça que je le ferai vivre !... Merci, assez d'un maquereau, murmura-t-elle en songeant à Hoyos, non, non, qu'il s'arrange... » Après tout, pourquoi devait-elle lui dire la vérité, au nom de quoi ? Elle savait bien qu'avec son épouvante juive de la mort, il lâcherait tout, il ne penserait plus à rien d'autre qu'à sa précieuse santé, à sa vie... Égoïste, lâche... « Mais est-ce que c'est ma faute qu'en tant d'années, il n'ait pas su faire assez d'argent pour mourir tranquille ? Et justement, maintenant, quand les affaires sont dans cet épouvantable état, il faudrait être folle !... Plus tard... Je suis au courant maintenant, je veillerai... Cette affaire qu'il veut monter... Il a dit : « Quelque chose d'intéressant... » Là, alors, une fois que l'affaire sera faite, il sera temps, cela pourra même

être utile, pour l'empêcher de se lancer dans quelque folle combinaison… Il sera bien temps… »

Elle hésita, regarda la porte, marcha jusqu'à une petite table à écrire, dans un coin.

*Monsieur le Professeur,*

*Dévorée d'inquiétude, je me résous, après mûres réflexions, à ramener d'urgence mon cher malade à Paris. Veuillez donc trouver ici, avec mes remerciements émus…*

Elle s'interrompit, jeta la plume, traversa vivement la galerie, entra dans la chambre de Golder. La garde n'était pas là. Il paraissait dormir. Un frémissement imperceptible agitait ses mains. Elle lui lança un coup d'œil distrait, chercha un moment autour d'elle et finit par découvrir ses vêtements oubliés sur une chaise. Elle prit le veston, fouilla la poche intérieure, en tira le portefeuille, l'ouvrit. Il y avait justement un billet de mille francs plié en quatre ; elle le serra dans sa main.

La garde entra.

– Il est plus calme, dit-elle en désignant le malade.

Avec un peu de gêne Gloria se baissa, toucha la joue de son mari du bout de ses lèvres peintes. Golder poussa un brusque gémissement, remua faiblement les mains, comme s'il voulait écarter le collier, les perles froides qui glissaient le long de sa poitrine. Gloria se redressa, soupira.

– Il vaut mieux que je le laisse. Il ne me reconnaît pas.

# CHAPITRE XIV

Ce même soir, Ghédalia revint.

– Je n'ai pas voulu, dit-il, laisser partir M. Golder sans dégager ma responsabilité vis-à-vis de lui. En effet, Madame, Monsieur votre mari est intransportable actuellement. Je me suis sans doute mal expliqué ce matin...

– Au contraire, murmura Gloria, vous m'avez alarmé d'une façon... peut-être exagérée ?...

Elle se tut ; ils se regardèrent un instant sans rien dire. Ghédalia parut hésiter.

– Désirez-vous, Madame, que j'examine encore une fois le malade ? Je dîne Villa des Blues, chez Mrs Mackay... Toutefois, je dispose encore d'une demi-heure... Je serais heureux, je vous le jure, de pouvoir modifier la rigueur de mon diagnostic.

– Je vous remercie, dit-elle du bout des lèvres. Elle le fit passer dans la chambre de Golder, et demeura seule au salon, derrière la porte fermée, tendant l'oreille ; il parlait à la garde à voix très basse. Elle s'éloigna avec une expression d'humeur et vint s'accouder à la fenêtre ouverte.

Au bout d'un quart d'heure il entra, frottant l'une contre l'autre ses petites mains blanches.

– Eh bien ?

– Eh bien, chère Madame, l'amélioration est sensible à un point tel, que je commence à croire que nous sommes en présence d'une crise d'origine purement nerveuse... C'est-à-dire

non due à une lésion du cœur... Il m'est difficile de me prononcer d'une façon définitive, étant donné l'état d'épuisement où se trouve le malade, mais je puis affirmer, d'ores et déjà, qu'en ce qui concerne l'avenir, il y a lieu de se montrer nettement plus optimiste. Il ne sera pas question, sans doute, pour M. Golder de renoncer à son activité, pour de longues années encore...

– Vraiment ? fit Gloria.

– Oui.

Il se tut, puis reprit plus légèrement :

– Toutefois, je répète que, dans l'état où il se trouve actuellement, il est intransportable. Vous agirez d'ailleurs, selon votre conscience. La mienne est déchargée, je l'avoue, d'un grand poids.

– Oh, il n'est plus question de cela, Monsieur le Professeur...

Elle lui tendit la main en souriant.

– Je vous remercie de tout mon cœur... Vous voudrez bien, n'est-ce pas, oublier une minute d'égarement bien excusable, et continuer à donner vos soins à mon pauvre malade ?...

Il fit mine d'hésiter, se déroba, et finalement, promit.

Tous les jours, désormais, son auto rouge et blanche s'arrêta devant la maison des Golder. Cela dura près d'une quinzaine. Puis brusquement Ghédalia disparut. Le premier acte conscient de Golder, un peu plus tard, fut de signer un chèque de vingt mille francs en paiement des honoraires du Professeur.

Ce jour-là on avait soulevé, pour la première fois, le malade sur ses coussins. Gloria, un bras passé derrière ses épaules, le soutenait, le penchait légèrement en avant, tenant de la main droite le carnet de chèques ouvert devant lui. Elle le regardait à la dérobée, durement. Comme il avait changé... Le nez, sur-

tout... Il n'avait jamais eu cette forme auparavant, songea-t-elle, énorme, crochu, comme celui d'un vieil usurier juif... Et cette chair molle, tremblante, avec son odeur de fièvre et de sueur... Elle ramassa le stylo que les faibles mains ouvertes avaient laissé tomber sur le lit, maculant d'encre les draps.

– Enfin, te sens-tu mieux, David ?

Il ne répondit pas. Depuis près de quinze jours il n'avait pas prononcé d'autres paroles que : « j'étouffe »... ou « j'ai mal... » bredouillées d'une voix rauque et étrange que la garde seule paraissait comprendre. Il demeurait étendu, les yeux fermés, les bras collés le long du corps, immobile, muet comme un cadavre. Cependant, quand Ghédalia s'en allait, la garde se penchait sur lui, l'arrangeait et murmurait : « il a été content... » et sous la paupière soulevée, tressaillante, un regard fixe et dur jaillissait, s'accrochait, avec une expression profonde d'imploration et de détresse, à ses lèvres, à son visage... « Il comprend tout », pensait-elle. Pourtant – et plus tard, quand il put parler, ordonner, pas davantage – jamais il ne demanda ni à elle, ni à personne, le nom de sa maladie, combien de temps elle durerait, ni quand il pourrait se lever, partir... Il paraissait se contenter des vagues affirmations de Gloria : « Ça ira mieux bientôt... C'était du surmenage... par exemple, il ne faudra plus fumer... Le tabac est mauvais pour toi, David... Ni jouer... Tu n'as plus vingt ans... »

Quand Gloria fut partie il demanda ses cartes. Des heures entières il étalait des réussites sur un plateau posé en travers de ses genoux. La maladie lui avait affaibli la vue ; il ne quittait plus ses lunettes à présent, de grosses lunettes cerclées d'argent, tellement lourdes qu'elles glissaient à chaque instant et roulaient sur le lit. Il les cherchait longuement en tâtonnant, de ses mains tremblantes qui s'embarrassaient dans les plis du drap. Quand il avait fini une réussite, il brouillait les cartes et recommençait.

Ce soir-là la garde avait laissé la fenêtre et les volets entr'ouverts : il faisait très chaud. Plus tard seulement, comme la nuit tombait, elle voulut mettre sur les épaules de Golder un châle qu'il repoussa avec impatience.

– Là, là, il ne faut pas vous fâcher, Monsieur Golder, il commence à souffler de la mer... Vous ne voulez pas retomber malade...

– Seigneur, grogna Golder, de sa voix faible et essoufflée, qui butait sur les mots, quand est-ce qu'on me fichera la paix ?... Quand est-ce que je pourrai me lever à la fin ?...

– M. le Professeur a dit à la fin de la semaine, s'il fait beau.

Golder fronça les sourcils.

– Le professeur... Pourquoi ne vient-il pas, celui-là ?...

– Je crois qu'il a été rappelé à Madrid pour une consultation.

– Est-ce que... est-ce que vous le connaissez ?... »

Elle revit l'expression anxieuse, avide de ses yeux...

– Oh oui, Monsieur Golder, certainement...

– Et c'est... vraiment, un bon médecin ?...

– Très bon.

Il se renversa en arrière sur ses coussins, baissa les paupières, puis chuchota :

– J'ai été longtemps malade...

– C'est fini maintenant...

– Fini...

Il toucha sa poitrine, leva la tête, regarda fixement la garde. « Pourquoi est-ce que j'ai mal là ?... » dit-il brusquement, les lèvres tremblantes.

– Là ?... Oh...

Elle ôta doucement la main, la reposa sur le drap.

– Vous savez bien ? Vous avez entendu le Professeur ?... ce sont des douleurs nerveuses... ce n'est rien...

– Rien... ?

Il soupira, se redressa machinalement, reprit les cartes.

– Mais ce n'est pas le... cœur... hein ?...

Il avait parlé vite et bas sans la regarder avec une émotion profonde. Elle répondit :

– Mais, non, voyons...

Ghédalia avait bien recommandé de lui taire la vérité... Cependant il faudrait la lui dire tôt ou tard... Mais ce n'était pas son affaire... Pauvre homme, comme il avait peur de la mort... Elle désigna la réussite.

– Tenez, vous vous trompez... C'est l'as de trèfle qu'il faut mettre ici, et pas le roi... Mettez voir le neuf...

– Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il sans l'écouter.

– Mardi.

– Déjà ? J'aurais dû être à Londres... dit-il à mi-voix.

– Ah ! il vous faudra moins voyager à présent, Monsieur Golder...

Elle le vit brusquement pâlir jusqu'aux lèvres.

– Pourquoi ? Pourquoi ? chuchota-t-il d'une voix entrecoupée ; qu'est-ce que vous dites, bon Dieu ? vous êtes folle… On m'a défendu de… défendu de voyager… de partir… ?

– Mais non, mais non, assura-t-elle vivement, où avez-vous pris ça ? Je n'ai rien dit de pareil… Simplement qu'il fallait faire attention pendant quelque temps… C'est tout… »

Elle se pencha, lui passa un linge sur la figure ; de grosses gouttes lourdes de sueur coulaient sur ses joues, comme des larmes.

– Elle ment… J'entends bien sa voix… Qu'est-ce que j'ai ? Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai ? Et pourquoi me cachent-ils la vérité ? Je ne suis pas une femme, nom de Dieu…

Il la repoussa faiblement, se détourna.

– Fermez la fenêtre… J'ai froid… »

– Voulez-vous dormir ? demanda-t-elle en traversant silencieusement la chambre.

– Oui. Laissez-moi.

# CHAPITRE XV

Un peu après onze heures, comme la garde s'endormait, elle entendit brusquement la voix de Golder dans la pièce voisine. Elle accourut, le trouva assis sur le lit, la figure enflammée, agitant vaguement les mains.

– Écrire... Je veux écrire...

– Il a une poussée de fièvre, songea-t-elle. Elle tenta de le recoucher, le raisonnant comme un enfant.

– Non, non, pas à cette heure-ci... Demain, Monsieur Golder, demain... Il faut dormir...

Golder jura, répéta l'ordre en s'efforçant de parler d'une manière différente, plus calme, lucide, comme autrefois.

Elle finit par lui apporter son stylo et une feuille de papier. Mais il ne put tracer plus de quelques lettres ; sa main remuait à peine, pesante et douloureuse, comme entravée par un poids. Il gémit, murmura :

– Écrivez... vous...

– À qui donc ?

– Le Professeur Weber. Vous chercherez l'adresse dans l'annuaire de Paris, en bas. Prière venir immédiatement. Urgent. Mon adresse. Mon nom. C'est compris ?...

– Oui, Monsieur Golder.

Il parut tranquillisé, demanda à boire, se rejeta sur ses coussins, demanda :

– Ouvrez les volets, la fenêtre... J'étouffe...

– Voulez-vous que je reste ici ?

– Non. Ce n'est pas la peine. J'appellerai... Le télégramme, demain, dès sept heures, dès que la poste sera ouverte...

– Oui, oui. Ne vous inquiétez pas. Dormez.

Il se tourna sur le côté avec une peine infinie, un halètement pénible et profond qui ne s'apaisait pas. Il demeura immobile fixant tristement la fenêtre. Le vent soufflait, agitant les rideaux, de grands stores blancs, qui s'enflaient comme des ballons. Il écouta longtemps, machinalement, le bruit des vagues... Une, deux, trois... Le choc sourd contre le rocher du phare, en bas, puis le clapotement mouillé, musical, léger de l'eau qui s'écoule entre les pierres... Le silence... La maison paraissait vide.

Encore une fois, il songea :

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que j'ai ? Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc ? Le cœur ? Est-ce que c'est le cœur ? Ils mentent. Je le sais bien. Il faut savoir regarder en face...

Il s'interrompit, serra nerveusement ses mains l'une contre l'autre. Il tremblait. Il n'avait pas le courage de prononcer seulement, de penser distinctement : la mort... Il regarda avec une sorte d'épouvante le ciel aveugle qui emplissait la fenêtre. « Je ne peux pas. Non, non pas encore... Je dois travailler encore... Je ne peux pas. Adenoï, chuchota-t-il désespérément, se rappelant tout à coup, le nom oublié du Seigneur... Vous savez bien que je ne peux pas... Mais pourquoi, pourquoi ne me disent-ils pas la vérité ?... »

C'était bizarre. Pendant sa maladie, il avait cru tout ce qu'ils voulaient bien lui dire... Ce Ghédalia... Et Gloria... Pourtant il allait mieux... Cela c'était vrai. On lui permettait de se lever, de sortir... Mais ce Ghédalia ne lui inspirait pas confiance...

Il se souvenait à peine de sa tête d'ailleurs... Mais jusqu'à son nom... Un nom de charlatan... Et rien de bon ne pouvait venir de Gloria. Pourquoi n'avait-elle pas songé elle-même à faire venir Weber, qui était, lui, le premier médecin de France ? Quand elle avait eu sa crise de foie, alors là, elle l'avait appelé immédiatement, naturellement... Tandis que lui... Golder... Tout était assez bon pour lui, n'est-ce pas ?... Il revit la figure de Weber, ses profonds yeux fatigués qui semblaient lire jusqu'au fond des cœurs. « Je lui dirai, murmura-t-il, voilà... je dois savoir, j'ai mon travail... Il comprendra... »

Et pourtant... À quoi bon, mon Dieu ? À quoi bon savoir d'avance ? Cela viendrait, en une seconde, comme l'évanouissement, là-bas, au cercle... Mais pour toujours, cette fois, pour toujours... mon Dieu...

« Non, non ! Il n'y a pas de maladie inguérissable !... Voyons, voyons... Je dis le cœur, le cœur, le cœur, comme un imbécile... Mais même si c'est le cœur... Avec des soins, un régime, je ne sais pas moi... Peut-être ?... Sûrement... Les affaires... Oui, les affaires... ça, c'est le plus terrible... Mais ce n'est pas pour toujours les affaires, pas pour la vie... Voilà, maintenant, il y a Teïsk... ça, naturellement, il faut finir Teïsk avant tout... Mais ça prendra six mois, un an, songea-t-il avec l'invincible optimisme de l'homme d'affaires : oui, un an au plus. Et puis, ce sera fini... Et je pourrai vivre tranquille, me reposer... Je suis vieux... Il faudra bien s'arrêter un jour ou l'autre... Je ne veux pas travailler jusqu'à ce que je meure... Je veux vivre encore... Je ne fumerai pas... je ne boirai pas, je ne jouerai pas... Si c'est le cœur, il faut être tranquille, calme, pas d'émotions, de... Seulement... » Il haussa les épaules, ricana : « Les affaires... et pas d'émotions. Mais avant d'en finir avec Teïsk, je crèverai cent fois, cent fois... »

Il se tourna péniblement, se mit sur le dos. Il se sentait tout à coup extrêmement faible et las. Il regarda l'heure. Il était très tard. Près de quatre heures. Il voulut boire, chercha le verre de

citronnade préparé pour la nuit, le heurta involontairement contre le bois de la table.

La garde, brusquement réveillée, glissa la tête par l'entrebâillement de la porte.

– Vous avez un peu dormi ?

– Oui, dit-il machinalement.

Il but avec avidité, lui tendit le verre, et, tout à coup s'arrêta, fit un signe.

– Vous avez entendu ?... Dans le jardin... Qu'est-ce que c'est ?... Regardez...

La garde se pencha à la fenêtre.

– Mademoiselle Joyce qui rentre, je crois.

– Appelez-la.

La garde en soupirant sortit dans la galerie ; les hauts talons pointus de Joyce claquaient sur les dalles. Golder l'entendit demander :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Il est plus mal ?

Elle entra en courant et, tout d'abord, tourna le commutateur, inonda la chambre de lumière.

– Je me demande comment tu peux rester comme ça Dad ? C'est lugubre cette veilleuse...

– Où étais-tu ? murmura Golder, je ne t'ai pas vue depuis deux jours...

– Oh, je ne sais plus... j'avais à faire...

– D'où viens-tu ?

– De Saint-Sébastien. Il y avait un grand bal chez Maria-Pia. Regarde ma robe. Elle te plaît ?

Elle entr'ouvrit son grand manteau, apparut à demi-nue, en robe de tulle rose, décolletée jusqu'à la naissance de ses petits seins délicats, un fil de perles serrant son cou, ses cheveux d'or ébouriffés par le vent. Golder la regarda longtemps sans rien dire.

– Dad... Comme tu es drôle... qu'est-ce que tu as ? Pourquoi ne me dis-tu rien ? Tu es fâché ?

Elle sauta d'un bond léger sur le lit, s'agenouilla à ses pieds : Dad, écoute... J'ai dansé ce soir avec le Prince de Galles... J'ai entendu comme il disait à Maria-Pia : « It's the loveliest girl l've ever seen... » Il lui a demandé mon nom... Ça ne te fait pas plaisir ? murmura-t-elle avec un rire joyeux qui creusa ses joues fardées de deux enfantines fossettes. Elle se penchait si bas sur la poitrine du malade que la garde, debout derrière le lit, lui fit signe de s'écarter, de le laisser... Mais Golder que le poids seul du drap sur la région du cœur, étouffait, la laissait sans rien dire rouler sur lui sa tête et ses bras nus.

– Tu es content, vieux Dad, je le savais bien, va, cria Joy. Un sourire brusque, comme une grimace, étirait avec un effort douloureux le coin des vieilles lèvres closes...

– Tu vois, tu étais fâché parce que je t'ai laissé pour aller danser... hein ?... Mais c'est tout de même moi qui te fais sourire pour la première fois. Dis donc, Dad, tu ne sais pas ? J'ai acheté l'auto... Si tu savais comme elle est belle... Elle va comme le vent... Tu es un amour, Dad...

Elle s'interrompit, bâilla brusquement, tira en l'air du bout des doigts ses cheveux d'or défaits.

– Je vais me coucher, j'ai bien sommeil... Hier déjà, je suis rentrée à six heures... Je n'en puis plus, et cette nuit j'ai dansé sans m'arrêter...

Elle ferma à demi les yeux, chantonna à voix basse en jouant rêveusement avec ses bracelets.

– Marquita – Marquita – le désir – malgré toi – fait briller tes yeux – quand tu danses... Bonsoir, Dad, dors bien, fais de beaux rêves...

Elle se pencha sur lui, lui effleura la joue d'un baiser.

– Va, murmura-t-il, va dormir, Joy...

Elle disparut. Il écouta le bruit de ses pas, longtemps, avec une expression différente, apaisée, adoucie... Cette petite... sa robe rose... c'était la joie, la vie qu'elle apportait avec elle... Il se sentait plus calme, plus fort, maintenant... « La mort, songea-t-il, je me laisse aller, voilà ce que c'est... Des blagues, tout cela... Il faut travailler et encore travailler... Tübingen a soixante-seize ans, lui... Le travail seul pour des hommes comme nous conserve la vie... »

La garde avait éteint l'électricité, préparé une tisane sur la petite lampe à alcool. Il se tourna brusquement vers elle.

– Le télégramme, ce n'est plus la peine... Déchirez-le, murmura-t-il.

– Bien, Monsieur.

Dès qu'elle fut partie, il s'endormit paisiblement.

# CHAPITRE XVI

Quand Golder guérit, septembre finissait, mais le temps était plus beau qu'au cœur de l'été, sans un souffle de vent ; l'air était baigné de lumière, doré comme du miel.

Ce jour-là, après le déjeuner, Golder, au lieu de remonter se coucher, ainsi qu'il le faisait d'ordinaire, s'assit sur la terrasse, se fit apporter les cartes, Gloria n'était pas là. Un peu plus tard, Hoyos parut.

Golder lui jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes sans rien dire. Hoyos abaissa presque jusqu'à terre le dossier mobile d'une chaise-longue, s'installa, s'allongea comme dans un lit, la tête rejetée en arrière, les bras abandonnés effleurant du bout des ongles, avec satisfaction, le marbre froid des dalles.

– Il fait bon, il fait moins chaud, murmura-t-il, je déteste cette chaleur...

– Vous ne savez pas, par hasard, questionna Golder, où cette petite a déjeuné ?

– Joyce ? Chez les Mannering, je suppose... Pourquoi ?

– Pour rien. Elle n'est jamais là.

– C'est de son âge... Et puis, pourquoi lui avez-vous donné cette nouvelle voiture ? Elle a le diable au corps maintenant...

Il s'interrompit, se souleva sur un coude, regarda le jardin. « Tenez la voilà votre Joy ! »

Il s'approcha de la balustrade, cria :

– Hep, Joy ! Dis donc, tu pars maintenant ? Tu es folle, tu sais ?

– Quoi ? grommela Golder.

Hoyos riait de tout son cœur.

– Qu'elle est drôle... Elle emmène toute sa ménagerie avec elle, ma parole... Jill... Tu ne prends pas tes poupées avec toi ? Non ? Mais, dis donc, et ton petit prince, tu ne l'emmènes pas non plus, hein ! ma beauté ? Regardez-la, Golder, comme elle est drôle.

– Comment, Dad est là ? s'exclama Joyce, je le cherche partout.

Elle monta sur la terrasse en courant, vêtue de son manteau de voyage, un petit bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, son chien sous le bras.

– Où vas-tu ? demanda Golder en se levant brusquement.

– Devine !

– Comment veux-tu que je sache ce qui passe de caprices dans ta sotte tête ? cria Golder avec irritation, et réponds quand je te parle, hein ?

Joy s'assit, croisa les genoux, le regarda avec défi et se mit à rire joyeusement.

– Je vais à Madrid.

– Quoi ?

– Ah, vous ne saviez pas ? intervint Hoyos, mais oui, elle a décidé d'aller à Madrid en auto, cette petite... Seule... N'est-ce pas, Joy ? Seule ? murmura-t-il en souriant. Oh, elle va probablement se casser la tête en route, avec sa manie d'aller comme le vent, mais c'est son caprice, il n'y a rien à faire... Ah, vous ne saviez pas ?

Golder frappa violemment du pied.

– Joyce ! espèce de folle ! Qu'est-ce que tu as inventé encore ?

– Il y a longtemps que je t'ai dit que j'irais à Madrid, dès que j'aurai une voiture nouvelle... Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ?

– Je te défends de partir, tu m'entends bien ? dit lentement Golder.

– J'entends. Et après ?

Golder, brusquement, s'avança, la main levée. Mais Joyce, un peu pâle, continuait à rire :

– Dad ! Tu veux me gifler, toi ? Ce que ça m'est égal, si tu savais. Mais ça te coûtera cher.

Golder, sans la toucher, abaissa lentement le bras.

– Va-t-en ! dit-il, les mots passant avec peine entre ses lèvres serrées, va-t-en où tu voudras...

Il s'assit de nouveau et reprit ses cartes.

Joy murmura câlinement :

– Allons, voyons, Dad, ne sois pas fâché... Pense d'abord que j'aurais pu partir sans rien dire... Hein ? Et puis, qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

– Tu vas te casser ta jolie petite gueule, ma Joy, dit Hoyos en lui caressant la main, tu verras...

– Ça me regarde. Allons, Dad, faisons la paix, va...

Elle se glissa contre lui, lui entoura le cou de ses bras.

– Dad...

– Ce n’est pas à toi de me proposer la paix... Laisse-moi... quelle façon de parler à ton père, dit-il en la repoussant tandis que Hoyos ricanait :

– Vous ne trouvez pas qu’il est un peu tard pour commencer son éducation, à cette jolie fille ?

Golder abattit son poing sur les cartes.

– Vous, foutez-moi la paix ! gronda-t-il, et toi, va-t-en ! Crois-tu que je vais te supplier ?

– Dad ! Tu me gâtes toujours tout ! tous mes plaisirs ! Tout mon bonheur ! cria Joyce, avec des larmes d’énervement brusquement jaillies, ruisselant sur ses joues : laisse-moi ! laisse-moi ! Tu crois que c’est amusant ici, depuis que tu es malade ! Je n’en peux plus ! Marcher doucement, parler bas, ne pas rire, ne voir que des vieilles figures fâchées, tristes !... Je veux, je veux m’en aller...

– Va. Qui te retient ? Tu pars seule ?

– Oui.

Golder baissa la voix.

– Ne t’imagine pas surtout que je te crois, hein ? Tu vas traîner sur les routes, avec ce petit maquereau, hein ? petite grue. Tu crois que je suis aveugle ? Mais qu’est-ce que je peux faire ? Je ne peux rien faire, répéta-t-il d’une voix tremblante. Seulement, ne crois pas que tu te paies ma tête. Hein ? Celui-là, ma petite, celui-là qui se paiera la tête du vieux Golder, il n’est pas encore né, tu entends ?

Hoyos rit doucement, les mains posées en écran devant sa bouche.

– Ce que vous êtes fatigants... C’est tellement inutile, mon pauvre Golder... Vous ne connaissez pas les femmes, vrai-

ment !... Il n'y a qu'à céder... Viens m'embrasser, ma jolie Joyce...

Joyce n'écoutait pas ; elle roulait la tête sur l'épaule de Golder.

– Dad, mon Dad chéri...

Il l'écarta :

– Laisse-moi... Tu m'étouffes... Et va-t-en vite, tu partirais trop tard...

– Tu ne m'embrasses pas ?

Il posa les lèvres avec effort sur la joue qu'elle lui tendait.

– Moi ? Mais si... Va...

Joy le regarda. Il étalait ses cartes ; les doigts mal assurés semblaient glisser sur le bois de la table. Elle dit :

– Dad... Tu sais que je n'ai plus d'argent ?

Il ne répondit rien. Elle répéta :

– Eh bien, Dad, donne-moi donc de l'argent, s'il te plaît ?

– Quel argent, demanda Golder ? d'une voix sèche et calme que Joyce n'avait jamais entendue.

Elle répondit, en s'efforçant de dissimuler l'impatience qui lui faisait tordre nerveusement les doigts :

– Quel argent ? L'argent du voyage. Comment crois-tu que j'aie l'intention de vivre en Espagne ? De mon corps ?

Golder réprima une grimace brusque.

– Et tu as besoin de beaucoup d'argent ? demanda-t-il en comptant lentement du doigt les treize cartes qui formaient la première rangée de la réussite.

– Mais je ne sais pas, voyons, tu m'ennuies... Naturellement... beaucoup... comme à l'ordinaire... dix, douze, vingt mille...

– Ah !...

Elle glissa la main dans la poche du veston de Golder, essaya d'en tirer le portefeuille.

– Oh ! ne me tourmente plus... Donne vite, voyons, donne !...

– Non, dit Golder.

– Quoi ? cria Joyce, qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis non.

Il rejeta la tête en arrière, la regarda longuement, en souriant. Depuis longtemps il n'avait pas su répondre non, ainsi, avec l'accent dur et clair d'autrefois... Il murmura de nouveau : « non », il paraissait goûter la forme du mot dans sa bouche, comme un fruit. Il joignit lentement ses mains devant son menton, passa plusieurs fois l'extrémité de ses ongles le long des lèvres.

– Ça t'étonne, on dirait ? Tu veux partir. Pars. Mais tu as entendu. Pas un sou. Arrange-toi. Ah ! tu ne me connais pas encore, ma fille.

– Je te déteste ! cria Joyce.

Il baissa la tête, recommença à compter ses cartes à mi-voix. Une, deux, trois, quatre... Mais, arrivé au bout de la rangée, il s'embrouilla visiblement, répéta d'une voix de plus en plus basse et tremblante : une, deux, trois, puis s'arrêta, comme à bout de forces et soupira profondément.

– Moi non plus, tu ne me connais pas, dit Joyce ; je t'ai dit que je voulais partir. Je partirai. Je n'ai pas besoin de ton sale argent !...

Elle siffla son chien et disparut. Au bout d'un moment on entendit sur la route le bruit de l'auto qui passait comme une trombe. Golder n'avait pas bougé.

Hoyos haussa doucement les épaules.

– Oh ! mon cher, elle s'arrangera...

Comme le vieil homme ne répondait rien, il murmura en fermant à demi ses fins yeux las, avec un sourire :

– Vous n'entendez rien aux femmes, mon cher... Il fallait la gifler. La nouveauté du geste l'eût peut-être retenue... On ne sait jamais avec ces petits animaux-là...

Golder avait tiré son portefeuille de sa poche ; il le tournait, le retournait entre ses mains. C'était un vieux portefeuille de cuir noir, usé, comme la plupart de ses objets personnels ; la doublure de satin était éraillée, un des angles d'or manquait ; Il était gonflé de billets, entouré d'un élastique. Tout à coup, serrant les dents, Golder le saisit, se mit à en frapper la table avec violence. Les cartes s'envolaient. Il battait toujours le bois qui résonnait sourdement sous ses coups. Enfin, il s'arrêta, remit son portefeuille dans sa poche, se leva, passa devant Hoyos, le bousculant exprès de tout son corps.

– Voilà mes gifles à moi..., dit-il.

# CHAPITRE XVII

Tous les matins Golder descendait au jardin et marchait une heure le long d'une allée abritée. Il allait lentement, dans la bande d'ombre des vieux cèdres, comptant méthodiquement ses pas ; au cinquantième, il s'arrêtait, s'adossait à un tronc d'arbre, dilatait avec un effort douloureux ses narines pincées et respirait profondément, péniblement, tendant machinalement ses lèvres ouvertes, tremblantes, au vent de la mer. Puis il recommençait à marcher, à compter ses pas ; il poussait distraitement le gravier du bout de sa canne. Vêtu d'une vieille houppelande grise, le cou entouré d'un cache-nez de laine, avec un vieux chapeau noir, usé, il ressemblait étrangement à quelque fripier juif d'un village d'Ukraine. Quelquefois, en marchant, il remontait l'épaule, d'un mouvement machinal et las, comme s'il hissait sur son dos un lourd ballot d'étoffes ou de ferraille.

Ce jour-là, il était sorti, pour la seconde fois, vers trois heures : le temps était admirable. Il s'assit sur un banc, en face de la mer. Il défit légèrement son cache-nez, déboutonna le haut de son pardessus, respira avec précaution. Mais le cœur battait d'un rythme égal ; seul, l'éternel petit sifflement de l'asthme soulignait le flux et le reflux de l'air dans sa poitrine, d'un bruit léger, plaintif et aigu.

Le banc était en plein soleil, et le jardin macérait tranquillement dans une lumière jaune et transparente comme de l'huile fine.

Le vieux Golder ferma les yeux, allongea sur les genoux, avec un soupir mêlé de tristesse et de bien-être, ses mains perpétuellement glacées, puis il frotta doucement ses phalanges. Il aimait la chaleur. À Paris, à Londres, le temps était détestable,

sans doute... Ce jour-là, il attendait le directeur de la Golmar, qui avait annoncé son arrivée la veille... C'était le signal du départ... Dieu sait où il faudrait encore traîner... C'était dommage de partir... Le temps était admirable.

Un pas cria sur le gravier. Il se retourna, aperçut Lœwe. Un petit homme, pâle, le visage gris, usé, timide, fléchissant sous le poids d'une serviette énorme, gonflée de papiers.

Lœwe avait longtemps été simple employé à la Golmar ; à présent il en était le directeur depuis près de cinq ans, mais un regard de Golder l'agitait, comme autrefois, d'un tremblement intérieur. Il se précipita, courbant les épaules, riant nerveusement. Une fois de plus Golder se rappela les paroles de Marcus, souvent répétées : « Toi, mon petit, tu te crois un grand homme d'affaires, tu n'es qu'un spéculateur, tu ne sais pas choisir, trouver les hommes. Tu seras seul toute ta vie, entouré de voyous ou de crétins.

– Pourquoi êtes-vous venu ? demanda-t-il, coupant brusquement les longues phrases embrouillées de Lœwe qui l'interrogeait respectueusement sur sa santé.

Lœwe s'arrêta court, s'assit sur le bord du banc, entr'ouvrit en soupirant son portefeuille.

– Hélas !... Je vais vous expliquer... Veuillez m'écouter attentivement... Mais peut-être cela vous fatiguera-t-il ? Préférez-vous attendre ? Les nouvelles que j'apporte...

– Sont mauvaises, interrompit Golder avec irritation. Naturellement. Cessez vos discours, pour l'amour de Dieu. Dites ce que vous avez à dire, et clairement, si vous pouvez.

– Oui, Monsieur, murmura précipitamment Lœwe.

L'énorme portefeuille ne tenait pas bien en équilibre sur ses genoux ; il l'appuya des deux mains contre sa poitrine,

commença à tirer des liasses de lettres et de papiers qu'il posait au fur et à mesure sur le banc. Il murmura avec angoisse :

– Je ne retrouve pas la lettre... Ah, si, voilà... Vous permettez ?

Golder la lui arracha des mains.

– Donnez-moi ça...

Il la lut, ne dit rien, mais Lœwe, qui ne le quittait pas des yeux, surprit le petit frémissement involontaire des lèvres.

– Vous voyez ! fit-il à voix basse, comme s'il s'excusait.

Il lui passa d'autres papiers.

– On a eu tous les ennuis d'un coup, comme toujours... La Bourse à New-York, avant-hier, a porté le dernier coup, pour ainsi dire. Mais cela n'a fait que précipiter les choses... Vous vous attendiez, je pense ?...

Golder leva brusquement la tête.

– Quoi ? Oui, murmura-t-il d'un air absent. Où est le rapport de New-York ?

Comme Lœwe recommençait à remuer ses papiers, il les repoussa avec emportement d'un coup de poing.

– Vous ne pouviez pas mettre ça au net avant, bon Dieu ?

– Je viens d'arriver seulement... et je... je n'ai même pas pris le temps de passer à l'hôtel...

– Je l'espère bien, grommela Golder.

– Vous avez bien vu, n'est-ce pas ? insista Lœwe en toussant nerveusement, la lettre de la Banque Britannique ? S'ils ne sont pas couverts, sous huitaine, ils procéderont d'office à la vente de vos titres.

– Nous verrons bien, par exemple... Les salauds... C'est Weille qui a fait ça... Mais il ne l'emportera pas en Paradis, je vous jure... Mon découvert chez eux est bien de quatre millions ?

– Oui, dit Lœwe. Il hocha la tête.

– On est très, très monté contre la Golmar, actuellement. Les bruits les plus pessimistes courent en Bourse depuis que ce pauvre monsieur Marcus... Vos ennemis sont même parvenus à dénaturer de la manière la plus fausse et la plus malveillante votre maladie, Monsieur Golder...

Golder haussa les épaules.

– Ça...

Cela ne l'étonnait pas. Ni l'effet du suicide de Marcus, naturellement... « Ça a dû le consoler avant de mourir, songea-t-il. »

– Tout ça, dit-il, ce n'est rien. Je vais parler à Weille... Ce qui m'inquiète surtout, c'est New-York... Il faudra absolument aller à New-York. Il n'y a rien de Tübingen ?

– Si. Un télégramme qui est arrivé comme je partais.

– Eh bien, donnez-le, nom de Dieu !

Il lut : « Serai le vingt-huit courant à Londres. »

Il grimaça un léger sourire.

Avec l'aide du vieux Tübingen tout s'arrangerait facilement.

– Télégraphiez immédiatement à Tübingen que je serai à Londres le 29 au matin.

– Oui, Monsieur. Oh ! je vous demande pardon... Mais... est-ce donc vrai ce que certains disent ?

– Quoi ?

– Eh bien, mais, que c'est vous qui êtes chargé par la Tübingen de négocier l'accord avec les Soviets au sujet de la concession de Teïsk, et que Tübingen vous rachète vos actions et vous fait entrer dans la combinaison ? Oh ! c'est une belle, une grande affaire, et quel crédit dès qu'on saura...

– Quel jour, sommes-nous ? interrompit Golder.

Il calcula rapidement.

– Quatre heures... On pourrait encore partir aujourd'hui... Non, samedi, ce n'est pas la peine... Il faut absolument que je voie Weille à Paris. Demain. Lundi matin à Paris ; je peux repartir à quatre heures. Je serai à Londres mardi... Pour New-York, j'ai un bateau le 1er... Si je pouvais éviter New-York. Non, impossible... Et pourtant je devrais être à Moscou le 15, le 20 au plus tard... Oh, c'est difficile tout ça...

Il serra lentement ses mains l'une contre l'autre comme s'il écrasait des noix entre ses paumes jointes.

– C'est difficile... Il me faudrait me couper en morceaux, je crois. Enfin, nous verrons...

Il se tut. Lœwe lui tendit une feuille couverte de noms et de chiffres.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Si vous voulez bien jeter un coup d'œil ?... Ce sont les augmentations des employés... Vous vous rappelez peut-être ?... Nous en avions parlé avec vous et M. Marcus en avril dernier.

Golder, les sourcils froncés, examina la liste.

– Lambert, Mathias, ça va... Mlle Wieilhomme ? Ah, oui, la dactylo de Marcus... cette petite grue qui n'est pas fichue de ta-

per une lettre correctement ? Non, par exemple ! L'autre, oui, la petite bossue, comment l'appelez-vous ?...

– Mademoiselle Gassion.

– Oui, ça va... Chambers ? Votre gendre ? Dites donc, vous trouvez que ce n'est pas suffisant d'avoir donné une place à cet imbécile ?... Ça daigne venir au bureau deux fois par semaine, quand ça n'a rien d'autre à faire, et pour ce que ça travaille... Pas un sou, vous avez entendu, pas un sou !...

– En avril, cependant...

– En avril, j'avais de l'argent. Maintenant, je n'en ai pas. Si j'augmentais tous les fainéants, les fils à papa dont vous et Marcus avez rempli les bureaux !... Donnez-moi votre crayon.

Il sabra violemment plusieurs noms.

– Et Levine qui vient d'avoir son cinquième enfant ?...

– Ce que je m'en fous !...

– Allons, allons, vous vous faites plus dur que vous n'êtes, monsieur Golder.

– Je n'aime pas qu'on fasse de la générosité avec mon argent, Lœwe, comme vous le faites. C'est très gentil de promettre à tour de bras... et puis... C'est à moi de me débrouiller quand il n'y a plus un sou dans la caisse, hein ?

Il se tut brusquement. Un train passait. On entendait distinctement, dans l'air tranquille, le bruit croître, se rapprocher. Golder baissa la tête, écouta.

Lœwe murmura :

– Vous réfléchirez, n'est-ce pas ? Levine... Nourrir cinq enfants avec deux mille francs par mois, c'est difficile... Il faut avoir pitié...

Le train s'éloignait. Un long coup de sifflet, affaibli, allégé par la distance traversa l'air comme un appel, une question inquiète.

– Pitié, cria Golder avec une soudaine violence : pourquoi ? Personne n'a pitié de moi, n'est-ce pas ; personne n'a jamais eu pitié de moi...

– Oh ! Monsieur Golder...

– Oui, oui, payer, payer et encore payer... C'est pour ça que je suis sur la terre...

Il respira avec effort, acheva plus bas d'une voix différente :

– Supprimez les augmentations biffées... C'est compris ?... Et occupez-vous des places. Nous partons demain.

## CHAPITRE XVIII

– Je pars demain, dit brusquement Golder en se levant de table.

Gloria tressaillit légèrement, murmura :

– Ah !... pour longtemps ?...

– Oui...

– Tu es... tu es sûr que c'est prudent, David tu es encore malade.

Il éclata de rire.

– Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que j'ai le droit d'être malade comme tout le monde, moi ?

– Oh, ce ton de victime, dit Gloria entre ses dents avec colère.

Il sortit, en poussant violemment la porte derrière lui. Les girandoles en cristal de la cheminée, agitées par le courant d'air sonnèrent dans le silence avec un petit bruit pressé, argentin.

– Il est nerveux, dit doucement Hoyos.

– Oui. Vous sortez ce soir ? Vous voulez l'auto ?

– Non, merci, ma chère.

Gloria se tourna vers le domestique.

– Je n'ai pas besoin de chauffeur ce soir.

– Bien Madame.

Il posa sur la table le plateau d'argent, les liqueurs, les cigares et sortit.

Gloria, nerveusement, fit le geste de chasser les moustiques qui sifflaient doucement autour des lampes.

– Oh ! que c'est assommant... Tu veux du café ?

– Et Joy ? Tu as des nouvelles ?

– Non.

Elle se tut un instant, puis reprit avec une sorte de rage :

– Tout cela est la faute de David !... Il gâte cette petite comme un fou, comme un imbécile !... Il ne l'aime même pas !... Elle flatte sa vanité grossière de parvenu !... Il y a de quoi être fier, vraiment ! Elle se conduit comme une grue ! Tu sais combien d'argent il lui a donné la nuit où il est tombé malade au cercle ?... Cinquante mille francs, mon cher. C'est charmant, n'est-ce pas ? Des gens m'ont décrit le tableau. Cette petite, dans ce tripot, qui marchait à moitié endormie, avec des paquets de billets de banque entre les doigts, comme une fille qui a entôlé un vieux !... Et pour moi, c'est toujours les mêmes scènes, le même refrain : les affaires sont mauvaises ! Il en a assez de travailler pour moi, etc. ! Ah, je suis une malheureuse ! Quant à Joyce !...

– Oh ! elle est charmante...

– Je sais, coupa Gloria.

Hoyos se tut brusquement, se leva, alla vers la fenêtre, respira le vent.

– Comme il fait bon... Vous ne voulez pas descendre au jardin ?

– Si vous voulez.

Ils sortirent ensemble. C’était une belle nuit sans lune ; les grands réflecteurs blancs de la terrasse poudraient le gravier de l’allée, les branches des arbres, d’une froide lumière de théâtre.

– Sens comme il fait bon, répéta Hoyos, le vent souffle d’Espagne, il a un parfum de cannelle, tu ne trouves pas ?

– Non, fit-elle sèchement.

Elle buta contre un banc.

– Asseyons-nous, ça me fatigue de marcher dans l’obscurité.

Il s’assit à ses côtés, alluma une cigarette ; la flamme du briquet éclaira brusquement son visage incliné, les paupières bombées, délicates et fripées comme des fleurs mortes, le pur dessin des lèvres, jeunes encore, gonflées de vie.

– Ah ! ça, qu’est-ce qui se passe ? Nous sommes seuls, ce soir ?

– Tu attends quelqu’un ? demanda-t-elle distraitement.

– Non, pas spécialement... mais ça m’étonne... La maison est toujours pleine comme une auberge un jour de foire. Je ne m’en plains pas d’ailleurs... Nous sommes vieux, ma chère, et il nous faut du monde et du bruit autour de nous. Ce n’était pas ainsi autrefois, mais tout passe...

– Autrefois, répéta-t-elle, tu sais combien ça fait d’années ? C’est effrayant...

– Près de vingt ans !

– 1901. Le Carnaval de Nice de 1901, mon ami. Vingt-cinq ans.

– Oui, murmura-t-il, une petite étrangère, perdue dans les rues, avec son canotier, sa petite robe simple... Mais ça a vite changé.

– Tu m'aimais alors... et... Maintenant, tu ne tiens qu'à l'argent, je le sens bien, va... Sans mon argent !...

Il haussa doucement les épaules :

– Chut, chut... Ne vous mettez pas en colère, ça vous vieillit... et je me sens tout attendri, ce soir. Vous vous rappelez, Gloria la redoute azur et argent ?

– Oui.

Ils se turent, revoyant en même temps, sans doute, la rue de Nice, cette nuit de Carnaval, pleine de masques qui passaient en chantant, les palmiers, la lune et les cris de la foule sur la place Masséna... leur jeunesse... la belle nuit, voluptueuse et facile, comme une romance napolitaine...

Il secoua brusquement sa cigarette.

– Oh ! ma chère, assez de rétrospectives ; elles me donnent le froid de la mort !...

– C'est vrai, dit-elle en frissonnant instinctivement, quand je me rappelle ce temps-là... Je voulais venir en Europe... Je ne comprends plus comment David s'est procuré l'argent de mon voyage. Je suis venue en troisième classe. Quand je regardais, de l'entrepont, danser les femmes, couvertes de bijoux... Pourquoi tout vient-il si tard ? Et ici... en France... J'habitais une petite pension de famille... et quand, à la fin du mois, l'argent n'était pas venu d'Amérique, je dînais d'une orange dans ma chambre... Tu ne l'as jamais su, hein ? Je crânais... Oui, Dieu sait que ça n'était pas gai tous les jours... Mais ce que je donnerais pour ces jours-là, ces nuits-là...

– C'est le tour de Joyce, maintenant... C'est bizarre, ça m'irrite et ça me console en même temps... Pas toi, hein ?

– Non.

– Je le pensais bien, va, murmura-t-il. Elle devina, au son de sa voix qu'il souriait.

Elle dit brusquement :

– Il y a une chose qui me tourmente... Tu m'as souvent demandé ce que Ghédalia avait dit au sujet de la maladie de...

– Oui. Je comprends.

– Eh bien, c'est une angine de poitrine. Il peut mourir à chaque instant.

– Il sait ?

– Non. Je... je me suis arrangée pour que Ghédalia ne dise rien. Il voulait le faire renoncer aux affaires... Comment aurions-nous vécu ? Il n'a rien mis de côté pour moi, rien, pas un sou. Seulement, je ne pensais pas qu'il lui faudrait si vite repartir. Et ce soir, il a la mort sur la figure. Alors, vraiment, je ne sais plus ce qui vaut mieux...

Hoyos fit claquer légèrement ses doigts avec une expression d'agacement.

– Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Eh, dit-elle avec humeur, j'ai cru bien faire... C'est à vous que j'ai pensé comme à l'ordinaire. Que deviendriez-vous le jour où David ne gagnerait plus rien ? Car vous savez bien, je pense, où passe mon argent ?...

– Oh ! fit-il en riant, je ne désire pas vivre jusqu'au jour où je ne coûterai rien aux femmes. Un vieil amant de cœur, c'est d'une grâce crapuleuse qui m'enchante.

Elle haussa les épaules avec impatience.

– Oh ! assez ! Vous ne voyez pas à quel point je suis énervée ! Enfin, que faire ? Si je lui dis la vérité, et qu'il lâche tout ?... Ne dites pas non. Vous ne le connaissez pas. En ce moment, il

ne pense qu'à sa santé, il est obsédé par l'idée de la mort. Mais vous ne l'avez donc jamais vu, le matin, avec son vieux pardessus, dans le jardin, au soleil ? Ah, mon Dieu, s'il fallait le voir traîner ainsi des années encore ! J'aimerais mieux qu'il meure tout de suite ! Si seulement... Ah ! personne ne le regretterait, je le jure...

Hoyos se baissa, cueillit une fleur, la froissa légèrement entre ses doigts, puis respira sa main parfumée.

– Comme elle sent, murmura-t-il, c'est délicieux... une odeur fine de poivre... Ce sont ces charmants petits œillets blancs, sans doute, qui bordent les parterres... Vous êtes injuste envers votre mari, ma chère. C'est un brave homme.

– Un brave homme, ricana-t-elle. Sais-tu seulement combien de ruines, de suicides, de malheurs il a causés ? C'est à cause de lui que Marcus, son associé, son ami, pendant vingt-six ans, s'est tué ! Tu ne savais pas ça, n'est-ce pas ?

– Non, dit-il avec indifférence.

– Enfin, répéta-t-elle, que faire ?

– Oh, il n'y a qu'une chose à faire, ma pauvre amie... Le préparer doucement, autant que possible, lui faire comprendre... Car il ne renoncera pas, je pense, à l'affaire qu'il a entre les mains... Fischl m'en a vaguement parlé... Mais vous savez que je ne comprends pas grand'chose à tout cela... Autant que j'ai pu démêler, les affaires de votre mari sont détestables, en ce moment. Il compte pour se remettre à flot, sur une négociation avec les Soviets... Il s'agit de pétroles, je crois... En tous les cas, il y a une chose certaine, c'est que, s'il mourait brusquement, dans l'état où est sa fortune, vous vous trouveriez en face d'une succession extrêmement embrouillée, des dettes, pas d'argent...

– Cela c'est vrai, murmura-t-elle, ses affaires, c'est un chaos, où lui-même, je crois, ne se retrouve pas...

– Et personne n’est au courant ?

– Mais non, dit-elle en haussant les épaules avec colère, il se méfie du monde entier, je crois, et de moi, surtout !... Ses affaires ! Mais il les cache de moi comme des maîtresses !...

– Eh bien, voyez-vous, s’il sait, s’il devine que sa vie est menacée, il prendra des dispositions, j’en suis sûr... Et puis, cela l’éperonnera, en quelque sorte...

Il rit légèrement :

– Sa dernière affaire, sa dernière chance... Songez... Oui, il faut lui faire comprendre...

Instinctivement, tous deux se retournèrent, regardèrent la maison. Au premier étage, la fenêtre de Golder était éclairée.

– Il ne dort pas...

– Ah ! dit-elle sourdement, je ne peux pas le voir, je... Il ne m’a jamais comprise, jamais aimée... L’argent, l’argent, toute la vie... Une espèce de machine... pas de cœur, de sens, rien... J’ai couché, dormi avec lui, pendant des années... Toujours il a été pareil à ce qu’il est maintenant, dur, glacé... L’argent, les affaires... Jamais un sourire, une caresse... Des cris, des scènes... Ah ! je n’ai pas été heureuse...

Elle se tut. À un mouvement qu’elle fit, le reflet du globe électrique, suspendu dans l’allée, fit étinceler les diamants de ses oreilles. Hoyos sourit.

– Quelle belle nuit, dit-il rêveusement : les fleurs sentent bon, c’est un délice... Votre parfum est trop fort, Gloria, je vous l’ai déjà dit... intolérant, il tue ces pauvres petites roses d’automne... Quel silence... c’est extraordinaire... Vous entendez le bruit de la mer... Comme la nuit est calme... Écoutez, sur la route, ces voix de femmes, qui chantent... C’est délicieux, n’est-ce pas ?... ces belles voix pures, la nuit... J’aime ce pays. Cela m’affligerait, vraiment, de voir cette maison vendue.

– Tu es fou, murmura-t-elle, qu'est-ce que tu dis ?

– Mon Dieu, cela peut arriver... Cette maison n'est pas à ton nom, n'est-ce pas ?...

Elle ne répondit rien. Il continua :

– Tu as essayé tant de fois, te rappelles-tu ? Il disait toujours, oh, son refrain... « Je suis encore là... » hein ?...

– Il faudrait lui parler cette nuit même...

– Oui, en effet, cela vaudrait mieux...

– Tout de suite...

– Cela vaudrait mieux, répéta-t-il.

Elle se souleva lentement.

– Ah ! toute cette histoire m'énerve... Tu restes ici ?...

– Oui, il fait si bon...

# CHAPITRE XIX

Quand elle entra chez Golder, il travaillait ; il était assis dans son lit, des coussins froissés et roulés ensemble, lui maintenaient le corps, sa chemise était défaite sur la poitrine, ses grandes manches larges, déboutonnées, flottaient sur ses bras nus. Il avait posé la lampe sur le lit même, sur un plateau où demeuraient encore une tasse de thé à moitié vide, une assiette avec des pelures d'orange. La lumière de la lampe tombait d'aplomb sur sa tête inclinée, éclairant violemment les cheveux blancs.

Au moment où Gloria ouvrit la porte, il se retourna brusquement, la regarda, puis grommela en baissant le front davantage :

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– J'avais à te parler, répliqua-t-elle sèchement.

Il ôta ses lunettes, essuya longuement du coin de son mouchoir ses yeux enflammés. Elle s'assit sur le lit, à ses côtés, le buste raide, tourmentant ses perles.

– David, écoute... Il est indispensable que je te parle... Tu pars demain... Tu es malade, fatigué... As-tu réfléchi que, s'il t'arrivait quelque chose, je serais seule au monde...

Il l'écoutait d'un air morne et glacé, sans bouger, sans un mot.

– David...

– Qu’est-ce que tu me veux ? demanda-t-il enfin, en la regardant avec cette expression dure, craintive, têtue, qu’elle seule connaissait, laisse-moi, j’ai à travailler...

– Ce que je te dis est aussi important pour moi que ton travail. Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, je te préviens...

Elle serra les lèvres avec une froide violence.

– Pourquoi pars-tu ainsi subitement ?

– Pour mes affaires.

– Eh ! je me doute bien que tu ne vas pas retrouver une maîtresse, s’écria-t-elle, en haussant les épaules avec colère : oh ! David, prends garde, ne m’exaspère pas ! Où vas-tu ? Les affaires sont très mauvaises, n’est-ce pas ?

– Mais non, murmura-t-il mollement.

– David !

Elle avait crié nerveusement malgré elle. Elle se calma avec effort :

– Je suis ta femme, il me semble... J’ai bien le droit de m’intéresser à des affaires qui me touchent autant que toi !...

– Jusqu’à présent, prononça Golder lentement, tu disais : Je veux de l’argent, arrange-toi. Je me suis toujours arrangé. Ça continuera jusqu’à ce que je meure.

– Oui, oui, interrompit-elle avec irritation et une sourde menace dans la voix, je connais bien... toujours le même refrain. Ton travail, ton travail !... En attendant, qu’est-ce que j’aurai, moi, de tout ça, si tu viens à disparaître ! Tu t’es si bien arrangé, n’est-ce pas ? que le jour de ta mort, quand tous tes créanciers se jetteront sur moi, je n’aurai rien, pas un sou !

– Ma mort ! ma mort ! Je ne suis pas mort encore ! Hein ? Hein ? cria-t-il brusquement en frémissant, tais-toi, tu entends, tais-toi !...

Elle ricana :

– Oui, oui, comme une autruche qui se fourre la tête sous l'aile ! Tu ne veux rien voir, rien comprendre !... Eh bien, tant pis !... Tu as une angine de poitrine, mon cher !... Tu peux mourir demain. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?... Oh, tu es bien le plus grand poltron que j'ai jamais vu !... Un homme !... Ça s'appelle un homme !... Regardez-moi ça ! Il va s'évanouir, ma parole !... Allons, ne fais pas cette tête-là, dit-elle en haussant les épaules ; tu peux encore vivre vingt ans, le médecin l'a dit. Seulement, qu'est-ce que tu veux ? Il faut regarder ces choses-là en face !... D'abord, nous sommes tous mortels... Mais rappelle-toi Nicolas Lévy, Porjès, tant d'autres qui remuaient des fortunes immenses, et quand ils étaient morts, qu'est-ce qui restait à leurs veuves ? Un découvert en banque. Eh bien, moi, je ne veux pas que ça m'arrive, tu entends bien ? Arrange-toi. Pour commencer, mets cette maison à mon nom. Si tu avais été un bon mari, il y a longtemps que tu m'aurais assuré une fortune convenable ! Je n'ai rien.

Elle s'interrompit brusquement, poussa un cri. Golder, d'un coup de poing, avait fait rouler à terre le plateau et la lampe. Avec un fracas de verre cassé, ils s'écroulèrent sur le parquet dans le silence de la maison endormie.

Gloria clama :

– Brute !... Brute !... Chien !... Tu n'as pas changé !... Va !... Tu es bien resté le même !... Le petit Juif, qui vendait des chiffons et de la ferraille, à New-York, avec ton sac sur le dos. Tu te rappelles ? Tu te rappelles ?

– Et toi, tu te rappelles Kichinief, et la boutique de ton père, l'usurier, dans la rue Juive ?... Tu ne t'appelais pas Gloria, dans ce temps-là ? Hein... Havké !... Havké !...

Il hurlait le nom, en Iddisch, comme une injure, en levant le poing. Elle le saisit aux épaules, étouffant ses cris, lui enfonçant la tête entre ses seins.

– Tais-toi, tais-toi, tais-toi !... Brute !... Goujat !... Les domestiques qui sont là, les domestiques qui écoutent !... Je ne te pardonnerai jamais !... Tais-toi, je te tue, tais-toi !...

Mais tout à coup elle le lâcha, gémit : la vieille bouche mordait sauvagement la chair entre les perles. Golder criait avec des yeux sanglants de chien enragé :

– Tu oses !... Tu oses réclamer !... Tu n'as rien !... Et ça ? et ça ? et ça ?...

Il secouait furieusement le lourd collier, tordant le fil entre ses doigts. Elle lui enfonçait les ongles dans les mains, mais il tenait bon. Il suffoquait, hurlait :

– Ça, ma fille, ça vaut un million !... Et tes émeraudes ? Tes colliers. Tes bracelets ? Tes bagues ?... Tout ce que tu as, tout ce qui te couvre des pieds à la tête... Tu dis, tu oses dire que je ne t'ai pas assuré une fortune !... Regarde-toi donc, couverte de bijoux, crevant d'argent que tu m'as extorqué, volé !... Toi, Havké !... Mais quand je t'ai prise, tu étais une pauvre, une misérable fille, rappelle-toi, rappelle-toi !... Tu courais dans la neige, avec tes souliers troués, tes pieds qui passaient par les bas, tes mains rouges, gonflées de froid ! Ah, ma belle, je m'en souviens, moi !... Et du bateau, quand nous sommes partis, du pont des émigrants... Et maintenant, Gloria Golder ! Avec des robes, des bijoux, des maisons, des autos, que j'ai payés, moi, moi, avec ma santé, avec ma vie !... Tout ce que tu m'as pris, tout ce que tu m'as volé !... Quand cette maison a été achetée, tu crois que je ne sais pas comme vous vous êtes partagés près de

deux cent mille francs de commissions, Hoyos, et toi ! Paie, paie, paie... du matin jusqu'au soir... paie, paie, paie... toute la vie... Mais tu crois donc que je ne voyais rien, que je ne comprenais rien, que je ne te voyais pas t'enrichir, t'engraisser à mes dépens, à ceux de Joyce ?... Amasser tes diamants, tes titres !... Mais tu es plus riche que moi depuis des années, tu entends, tu entends ?... Ses cris lui déchiraient la poitrine ; il porta les deux mains à sa gorge et éclata en quintes de toux, une toux horrible qui lui secouait le corps comme une tempête. Un moment Gloria crut qu'il allait mourir. Mais il eût encore la force de lui jeter dans un souffle rauque, un souffle de torture, du fond de sa poitrine écartelée :

– La maison !... Tu ne l'auras pas ! Tu entends ! Jamais... puis il retomba en arrière, immobile et muet, les yeux fermés. Il l'avait oubliée. Il écoutait seulement le bruit de sa respiration, cette toux gémissante qui ne s'apaisait pas, roulait dans la gorge comme une houle, et le cœur, le vieux cœur malade qui cognait contre les parois de la poitrine, avec des coups sourds et profonds...

Cela dura longtemps. Puis, peu à peu, la crise céda. La toux devint plus faible et plus légère. Il tourna la tête vers Gloria, murmura avec peine d'une voix basse, étouffée, exténuée :

– Contente-toi de ce que tu as, va... Parce que je te jure que tu n'auras plus rien de moi, rien...

Elle l'interrompit malgré elle.

– Ne parle pas. Ça fait mal de t'entendre.

– Laisse-moi, gronda-t-il en repoussant la main qu'elle lui tendait ; il ne pouvait pas supporter le contact sur sa chair, de ses doigts, de ses bagues froides.

– Laisse. Je veux que tu saches une fois pour toutes. Tant que je vis, ça va bien... Tu es ma femme, je t'ai donné tout ce que j'ai pu... Mais après ma mort, tu n'auras rien. Tu entends ? Rien,

ma belle, que ce que tu as amassé... et c'est encore trop... Je me suis arrangé pour que Joyce ait tout. Et toi ? Pas un sou. Pas le premier sou. Rien. Rien. Rien. Tu entends ? Tu entends bien ? Il vit distinctement blêmir les joues de Gloria sous le fard qui fondait.

– Qu'est-ce que tu dis ? questionna-t-elle d'une voix sourde : es-tu fou, David ?

Il essuya la sueur qui coulait sur sa figure, regarda sombrement Gloria :

– Je veux, je désire que Joyce soit libre, riche... Quant à toi...

Il serra violemment les mâchoires :

– Pas ça, tu entends ? pas ça...

– Pourquoi ? questionna-t-elle machinalement avec une sorte de naïveté.

– Pourquoi ? répéta Golder lentement : ah, voilà... tu veux vraiment que je te dise pourquoi ?... Eh bien, c'est que je pense que j'ai assez fait pour toi... je t'ai assez enrichie, toi et tes amants...

– Quoi ?

Il rit brusquement.

– Ah, ça t'étonne ?... Mais tu comprends mieux, maintenant, je parie, hein ?... Oui... tes amants... tous... le petit Porjès... Lewis Wichmann... et les autres... et Hoyos... surtout Hoyos... Ah, celui-là... Depuis vingt ans que je le vois avec ses bagues, ses vêtements, jusqu'à ses femmes payées avec mon argent... Eh bien, suffit, comme ça, compris ?

Comme elle se taisait, il répéta :

– Compris ? Ah, si tu voyais ta tête !... Tu n'essayes même pas de mentir !...

– Pourquoi ? dit Gloria dans une espèce de sifflement qui sourdait avec peine entre ses lèvres serrées : pourquoi ?... je ne t'ai pas trompé... Car on trompe un mari... un homme qui couche avec vous... qui vous donne du plaisir... Toi !... Mais il y a des années que tu es un vieillard malade... une loque... tu oublies, toi... tu n'as pas compté les années... Il y a près de dix-huit ans que tu ne t'es pas approché de moi... Et avant ?

Elle éclata de rire.

– Et avant ? David, tu as oublié...

Brusquement, la vieille figure de Golder rougit, un flux de sang l'empourprait toute entière, emplissait ses yeux de larmes. Ce rire... Il ne l'avait pas entendu depuis des années... les nuits où il l'écrasait en vain sous ses lèvres... Il murmura comme autrefois :

– C'est ta faute... Tu ne m'as jamais aimé...

Elle rit plus fort.

– Aimé ! Toi ? David Golder ? Mais est-ce qu'on t'aime, toi ? Est-ce que tu veux donner ton argent à ta Joyce, parce que tu crois qu'elle t'aime, par hasard ? Mais elle aussi, c'est ton argent seulement, qu'elle aime, va, vieil imbécile !... Elle est partie, hein ? ta Joyce ?... Elle t'a laissé, vieux, malade, seul !... Ta Joyce !... Mais quand tu étais malade, tu te rappelles, à la mort, elle dansait ce soir-là... Moi, du moins, je suis restée, par pudeur... Elle ? elle dansera le jour de ton enterrement, imbécile ! Ah, oui, elle t'aime, elle !...

– Je m'en fous !...

Il tentait de crier, mais sa voix torturée n'était plus qu'un souffle rauque, étranglé dans sa gorge :

– Je m'en fous, ne me dis pas, je sais, je sais. Faire de l'argent pour les autres, et puis crever, c'est pour ça que je suis sur cette sale terre... Joy, c'est une grue comme toi, je sais bien, mais elle ne peut pas me faire du mal, elle... C'est un morceau de moi, c'est ma fille, tout ce que j'ai au monde...

– Ta fille !...

Gloria, tombée, renversée sur le lit, était secouée d'un rire strident de folle.

– Ta fille ! Tu es sûr ? Tu ne sais pas ça, hein, toi, qui sais tant de choses !... Eh, bien, elle n'est pas de toi, tu entends ? ta fille, elle n'est pas à toi... C'est la fille de Hoyos... imbécile ! Mais tu n'as jamais vu comme elle lui ressemble, comme elle l'aime... Car elle a deviné depuis longtemps, je te le jure... Tu n'as jamais vu comme nous rions quand tu l'embrasses ta Joyce, ta fille !...

Brusquement, elle se tut. Il ne bougeait pas, il ne disait rien. Elle se pencha sur lui. Il mit ses mains devant sa figure.

Elle murmura machinalement :

– David... Ce n'est pas vrai... Écoute...

Mais il ne l'écoutait pas. Il écrasait ses mains contre son visage avec une sorte de honte et se taisait. Il n'entendit pas comme elle se levait, comme elle s'arrêtait un moment sur le pas de la porte, il ne la vit pas qui regardait.

Enfin, elle s'en alla.

# CHAPITRE XX

Plus tard, il se leva, se traîna péniblement jusqu'à la salle de bains voisine. Il voulait boire. Il chercha longtemps la carafe d'eau bouillie préparée pour la nuit, ne trouva rien. Il ouvrit les robinets de la baignoire, mouilla ses mains et sa bouche. Il se redressa lentement ; ses genoux tremblaient comme ceux d'un vieux cheval tombé, à demi-mort et qui tente encore de se mettre debout sous les coups de fouet.

Le vent plus vif de la nuit soufflait par la fenêtre ouverte. Il s'approcha machinalement, regarda dehors sans rien voir, tendant la tête d'un mouvement d'aveugle. Puis il eut froid, revint dans sa chambre.

Il marcha sur du verre écrasé, poussa un juron étouffé, regarda couler le sang de ses pieds nus avec indifférence, se recoucha. Il grelottait. Il roula étroitement les couvertures autour de son corps, de son visage, colla son front contre l'oreiller. Il était harassé. « Je vais m'endormir... oublier... demain, je penserai... demain... » Quoi ? demain ? Qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Il n'y avait rien à faire. Rien. Hoyos... ce sale maquereau... et Joyce... « C'est vrai qu'elle lui ressemble ! » cria-t-il brusquement d'une voix désespérée. Mais presqu'aussitôt, il se tut, serra les poings. Gloria avait dit : « Comme elle l'aime... tu n'as jamais vu ?... elle a deviné depuis longtemps... » Elle savait, elle riait de lui, elle venait se frotter à lui pour de l'argent. Petite grue, petite... Il murmura péniblement, les lèvres sèches : « Je n'ai pas mérité cela... »

Comme il l'avait aimée, comme il avait été fier d'elle, comme ils s'étaient bien foutus de lui, tous... Un enfant à lui, pauvre imbécile, il avait pu croire vraiment qu'il possédait

quelque chose sur terre... Son destin... Travailler toute la vie pour rester à la fin, seul et nu, les mains vides... Un enfant ! Mais à quarante ans, il était déjà vieux et glacé comme un mort ! C'était la faute de Gloria, elle l'avait toujours détesté, méprisé, repoussé... son rire... parce qu'il était laid, lourd, malhabile... Et au commencement, quand ils étaient pauvres, la peur, l'épouvante qu'elle avait d'un enfant... « David, prends garde, David, fais attention, si tu me fais un enfant, je me tue... » Belles nuits d'amour, en vérité ! Et puis... Il se rappelait à présent, il se rappelait bien... Il y avait dix-neuf ans de cela. Il compta. En 1907. Dix-neuf ans. Elle était en Europe, lui en Amérique. Quelques mois auparavant, il avait gagné, pour la première fois de l'argent, beaucoup d'argent dans une affaire de constructions... De nouveau il n'avait plus rien. Gloria traînait seule quelque part en Italie. De brefs télégrammes, de temps en temps : « Manque d'argent. » Toujours il s'en procurait pour elle. Comment ? Ah, un mari juif doit s'arranger...

Une compagnie de financiers américains s'était formée pour créer une ligne de chemin de fer dans l'Ouest, un pays terrible, des plaines, des marais... Au bout de dix-huit mois, tout l'argent était mangé, ils étaient tous partis l'un après l'autre... Lui, alors, avait repris l'affaire en mains. Il avait trouvé des capitaux, il était parti pour là-bas, il y était resté... Quand il mettait ses deux fortes, lourdes mains dans une affaire, il ne lâchait pas facilement, non...

Il vivait, comme les ouvriers, dans une baraque en planches pourries. C'était la saison des pluies. L'eau suintait des murs, coulait des toits mal joints, quand le soir venait, les moustiques énormes des marais sifflaient dans l'air. Tous les jours les hommes mouraient des fièvres. On les enterrait le soir, pour ne pas interrompre le travail. Les cercueils attendaient tout le jour, sous des bâches mouillées, luisantes, qui claquaient sous la pluie et le vent.

Et c'était là que Gloria avait débarqué un beau jour, avec ses fourrures, ses ongles peints, ses talons pointus qui s'enfonçaient dans la vase...

Il se rappelait comme elle était arrivée, comme elle était entrée chez lui, comme elle avait ouvert avec peine une petite fenêtre aux vitres encrassées. Dehors les grenouilles criaient. C'était un soir d'automne, un ciel rouge foncé, presque brun qui se reflétait dans les marais... Joli spectacle... Un misérable village... une odeur de bois moisi, de boue, d'eau... Il répétait : « tu es folle... Mais pourquoi es-tu venue ? Tu vas attraper les fièvres... J'ai bien besoin d'une femme sur les bras... » – « Je m'ennuyais, je voulais te voir, nous sommes mari et femme, nous vivons comme des étrangers, aux deux bouts de la terre. » Plus tard : « Où coucheras-tu ? » Il n'y avait qu'un seul lit de camp étroit et dur. Il se rappelait comme elle avait dit plus bas : « Avec toi, David... » Dieu sait que cette nuit-là, il ne voulait pas d'elle. Il était abruti de fatigue, le travail, les veilles, la fièvre... Il respirait avec une sorte de crainte son parfum oublié. Il répétait : « Tu es folle, tu es folle... » tandis qu'elle collait contre lui son corps brûlant et murmurait avec haine entre ses dents serrées : « Mais tu ne sens donc rien ? Tu n'es plus un homme ? Tu n'as pas honte ?... » Est-ce qu'il n'avait rien deviné alors ?... Il ne se rappelait plus bien lui-même... Quelquefois, on ferme les yeux, on détourne la tête, on ne veut pas voir... À quoi bon ? Quand on ne peut rien faire... Et après on oublie... Cette nuit-là, comme elle s'était arrachée de lui, avec ce geste lassé, repu, de bête gorgée. Elle s'était endormie, jetée sur le lit, les bras en croix, respirant plus fort, comme dans un cauchemar... Il s'était levé. Il avait travaillé comme toutes les nuits. La lampe à pétrole filait et charbonnait, il pleuvait, les grenouilles criaient sous les fenêtres.

Quelques jours après elle repartait. Cette année-là. Joyce était née... Naturellement...

Joy... Joy... Il répétait son nom, stupidement, avec un sanglot rauque et sec, comme un cri d'animal... Celle-là, il l'avait aimée... Sa petite... sa petite fille... Il lui avait tout donné. Elle se fichait bien de lui, elle se frottait à lui, comme une grue caresse, embrasse le vieux qui l'aime... Elle savait bien qu'il n'était pas son père... L'argent, seulement l'argent. Est-ce qu'elle serait partie, comme elle l'avait fait ? Et quand il l'embrassait, et qu'elle se détournait de lui... « Oh, Dad, tu vas m'enlever ma poudre... » Elle avait honte de lui. Il était lourd et maladroit, avec des manières grossières... Une humiliation sauvage lui tordait le cœur. Une lourde, chaude larme coula lentement de ses yeux gonflés, le long de sa joue. Il l'écrasa avec son poing tremblant. Pleurer pour ça, pour cette petite grue, lui, David Golder !... « Elle est partie, elle t'a laissé, malade, seul... » Mais, du moins, elle n'avait pas vu son argent, cette fois. Il se rappela avec un plaisir aigu, sauvage, comme elle était partie sans un sou. Hoyos... il disait : « Il fallait la gifler, mon cher... » À quoi bon ? C'était ça, la meilleure vengeance. Ils avaient oublié que l'argent était à lui, et que demain, s'il voulait, ils crèveraient de faim, tous... Il disait « tous », mais il ne pensait qu'à Joyce. Elle n'aurait plus rien, plus un sou, pas ça... il fit claquer son ongle, durement, contre ses dents serrées... Ah, ils avaient oublié qui il était... Un pauvre homme malade, à la mort, trompé, ridicule, mais aussi David Golder ! À Londres, à Paris, à New-York, quand on disait « David Golder » c'était le nom d'un vieux Juif dur, qui toute sa vie, avait été détesté et craint, qui avait écrasé ceux qui lui voulaient du mal. « Les chiens, les chiens, murmura-t-il : ah, je leur montrerai, avant de mourir... puisqu'elle a dit, puisqu'il faut mourir... Ses mains tremblantes s'embarrassaient dans les plis du drap ; il regarda avec une sorte de pitié désespérée les doigts lourds, secoués de fièvre : « Qu'est-ce qu'ils ont fait de moi ? » Il ferma les yeux, grinça avec haine : « Gloria ». Ses perles glissantes et froides comme des paquets de serpents noués... et l'autre... la petite catin... « Et que sont-elles sans moi ? Rien, de la boue. J'ai travaillé, j'ai tué, dit-il tout à coup, tout haut, d'une voix étrange ; il s'arrêta, tordit lentement ses mains : oui, j'ai tué

Simon Marcus, je sais bien... Tu le sais bien, va, murmura-t-il sombrement à lui-même, et maintenant... Et ça s'imagine que je vais continuer, travailler comme un chien jusqu'à ce que je crève, ça s'imagine, ma parole !... » Il poussa un éclat de rire sec et bizarre comme une toux étranglée : « la vieille folle... et l'autre, la... » Il jura en Iddisch, une malédiction à voix basse : « Non, ma belle, fini, bien fini... va... » Il faisait jour. Il entendait du bruit derrière la porte. Il appela machinalement :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un télégramme, Monsieur.

– Entrez.

Le domestique fit un mouvement :

– Monsieur est malade ?

Il ne répondit pas, prit le télégramme, lut :

– Manque d'argent. Joyce.

– Si Monsieur veut répondre, dit le domestique qui le regardait curieusement, le télégraphiste est encore là...

– Quoi ? dit-il lentement. Non... Il n'y a pas de réponse...

Il se recoucha, demeura immobile, les yeux fermés. Lœwe, quelques heures plus tard, le trouva ainsi. Il n'avait pas bougé. Il soufflait avec une expression d'effort douloureux, la tête rejetée en arrière, les lèvres ouvertes, tremblantes, décolorées par la fièvre et la soif.

Il refusa de se lever, de répondre ; pas un mot, pas un ordre ne sortit de lui ; il paraissait mort à moitié, détaché de la terre. Lœwe lui mit dans la main des lettres avec des demandes de crédits, de délais, de secours, mais toujours les doigts inertes retombaient sans signer. Lœwe, affolé, repartit le soir même. Trois jours plus tard, entraînant des fortunes diverses, comme

un torrent indifférent, la débâcle de David Golder, en Bourse, avait passé.

# CHAPITRE XXI

Cette nuit-là, Joyce et Alec couchaient près d'Ascain. Depuis dix jours ils avaient quitté Madrid, et ils erraient ainsi le long des Pyrénées, sans forces pour s'arracher des bras l'un de l'autre.

C'était Joyce qui conduisait d'ordinaire, tandis qu'Alec et Jill dormaient à demi-assommés de soleil. Ils s'arrêtaient à la nuit, dînaient dans des jardins d'auberges pleins d'amoureux, d'accordéons, de glycines en grappes ; les lanternes de papier huilé brûlaient parmi les branches, s'enflammaient parfois brusquement – un feu vif, doré, léchait les feuilles, retombait en cendres noires. Les deux enfants accoudés à une table branlante buvaient du vin froid, se caressaient, servis par une fille au chignon noué d'un sombre mouchoir, puis montaient pour la nuit dans des chambres nues et fraîches, faisaient l'amour, dormaient, repartaient le lendemain.

Ce soir-là, ils étaient sur la route près d'Ascain, dans la montagne. Le couchant peignait en rose les maisons du petit village, un rose tendre de dragée.

– Demain, dit Alec, la classe... Lady Rovenna...

– Oh, murmura Joy avec colère, elle est si horrible, elle est laide, méchante...

– Il faut bien vivre. Quand nous serons mariés, je ne coucherai qu'avec de jolies filles, Joy, ajouta-t-il en riant. Il posa doucement sa main sur la nuque fine de Joy, la serra : Joy... j'ai bien envie de toi, tu sais. De toi, seulement...

– Mais, je le sais bien, dit Joy légèrement, avec cette moue triomphante qui gonflait ses belles lèvres peintes, je le sais, va...

L'ombre s'étendait davantage. Au creux des Pyrénées, les petits nuages tranquilles du soir commençaient à glisser vers le fond des vallées où ils se blottissaient pour la nuit. Joyce arrêta la voiture au seuil de l'auberge. L'hôtesse vint ouvrir la portière.

– Une seule chambre à un grand lit, Monsieur, Madame ? demanda-t-elle en souriant dès qu'elle les eut vus.

C'était une immense pièce au plancher de bois blond avec un lit énorme, haut et lourd ; Joyce courut se jeter de tout son long sur l'édredon à fleurs.

– Alec... viens...

Il se pencha sur elle.

Un peu plus tard elle gémit :

– Des moustiques... regarde...

Ils tournaient en rond au plafond, autour de la lampe allumée. Alec se hâta d'éteindre. La nuit était venue d'une façon brusque et sournoise tandis qu'ils s'embrassaient. Sous les fenêtres, dans le jardin étroit, planté de tournesols, on entendit tout à coup couler l'eau de la fontaine.

– Le vin blanc qu'on met à rafraîchir ? dit Alec, les yeux brillants, j'ai faim, soif...

– Qu'est-ce qu'on aura à manger ?

– J'ai commandé les écrevisses et le vin, dit Alec, mais pour le reste, on se contentera du menu, ma belle. Tu te rends compte qu'il nous reste cinq cents francs ? On a dépensé cinquante mille en dix jours. Si ton père ne t'envoie rien...

– Quand je pense, dit Joy avec rancune, que cet homme m'a laissée partir sans un sou !... Je ne lui pardonnerai jamais... S'il n'y avait pas eu le vieux Fischl...

– Qu'est-ce qu'il t'a donc demandé de lui faire au juste pour ses cinquante mille francs, le vieux Fischl ? questionna Alec d'un ton ambigu.

Elle s'écria vivement :

– Rien ! Oh, ça, je te le jure !... Non, l'idée seule qu'il pourrait me toucher avec ses vilaines mains, ça me donne envie de vomir ! C'est toi, petite crapule, toi qui couches avec des vieilles, comme Lady Rovenna, pour de l'argent !...

Elle lui prit la bouche entre ses dents comme un fruit et mordit violemment ses lèvres.

Alec poussa un cri.

– Oh, ça saigne, sale petit animal, va !...

Elle riait dans l'ombre.

– Allons, viens, descendons...

Ils sortirent dans le jardin, avec Jill sur leurs talons. Ils étaient seuls, l'auberge paraissait vide. Une grosse lune jaune pendait entre les arbres, sur le ciel encore clair. Joy ôta le couvercle de la soupière fumante, huma le parfum avec un petit grognement de plaisir.

– Oh, ça sent bon... Donne ton assiette...

Elle le servit debout, si étrange, fardée, les bras nus, rejetant brusquement en arrière ses perles, qu'il se mit à rire en la regardant.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Oh, rien... C'est drôle... tu n'as pas l'air d'une femme...

– Une jeune fille, interrompit-elle avec une grimace.

– Je ne peux pas m'imaginer que tu aies été petite... Est-ce que tu n'es pas venue au monde, chantant et dansant, avec des yeux maquillés et des bagues, non ? Tu sais couper le pain ? J'en veux.

– Non, et toi ?

– Moi non plus.

La servante appelée coupa en tranches la miche dorée qu'elle appuyait contre son cœur. Joy, la tête renversée en arrière, la regardait nonchalamment, en étirant avec langueur ses bras nus. « Quand j'étais petite, j'étais très belle... Ils me caressaient, me tourmentaient...

– Qui ça, ils ?

– Les hommes. Les vieux, surtout, naturellement...

La servante emporta les assiettes vides et revint avec une terrine, pleine d'écrevisses qui nageaient dans un bouillon épicé, parfumé, brûlant. Ils les dévorèrent avec un appétit merveilleux. Joyce les saupoudrait encore de poivre et tirait ensuite une langue qui brûlait comme du feu. Alec versa doucement le vin glacé qui embuait les verres.

– On prendra du champagne dans la chambre, cette nuit comme d'habitude, murmura Joy à demi grise, en écrasant une écrevisse énorme entre ses dents : qu'est-ce qu'ils ont comme champagne, dis ? Je veux du Cliquot très sec.

Elle éleva le verre entre ses mains jointes.

– Regarde... le vin est de la même couleur que la lune ce soir, tout en or... regarde...

Ils burent ensemble, mêlant leurs lèvres mouillées, poivrées, mais si jeunes que rien n'altérait leur tendre goût de fruit.

Avec le poulet sauté, accommodé aux olives, aux piments, ils vidèrent une bouteille de Chambertin écarlate, sapide et chaud qui parfumait la bouche. Puis Alec commanda de la fine ; il la versait moitié par moitié dans de grands verres pleins de champagne. Joyce buvait. Au dessert elle commença à divaguer. Le chien sur ses genoux, elle regardait le ciel en renversant la tête, et elle tirait de toutes ses forces du bout des doigts, en l'air, les mèches dorées de ses courts cheveux.

– Je voudrais dormir dehors toute la nuit... Je voudrais rester ici toute la vie... Je voudrais faire l'amour toute la vie... Et toi ?

– J'aime beaucoup tes petits seins, dit Alec. Et il se tut.

Il devenait taciturne quand il buvait. Il continua à verser goutte à goutte la fine dans le champagne doré.

C'était une paisible nuit campagnarde ; le clair de lune ruisselait dans la montagne ; les cigales criaient.

– Elles croient qu'il fait jour, murmura Joy charmée. Entre ses bras le petit chien s'était endormi, elle ne voulait pas bouger. Elle dit :

– Alec, mets-moi une cigarette dans la bouche et allume-la.

Alec, en tâtonnant, lui glissa la cigarette entre les lèvres, puis il lui saisit le cou avec violence et balbutia des paroles indistinctes.

Comme Joy décroisait brusquement les jambes, le petit chien réveillé sauta à terre, vint s'étendre dans l'herbe, les pattes allongées, creusant avec son nez le tuf parfumé, humide de Septembre.

Alec pria tout bas :

– Viens, viens, Joy, viens jouer à l'amour...

– Viens, Jill, dit Joyce à son chien.

Jill leva les yeux et parut hésiter. Mais ils s'enfonçaient déjà dans l'ombre, marchant vers la maison d'un pas incertain et lent, joignant leurs jeunes têtes enivrées. Jill se souleva avec un petit bruit de gorge comme un soupir humain et les suivit, s'arrêtant à chaque pas pour humer le sol.

Dans la chambre, comme à l'ordinaire, il s'installa en face du lit, et Joy ne manqua pas de dire comme tous les soirs :

– Jill, espèce de vieux marcheur, ça se paie…

La lune mettait de grandes flaques d'argent sur le plancher. Joy se dévêtit avec lenteur, puis elle se mit nue devant la fenêtre, n'ayant gardé sur elle que ses perles qui brillaient dans la clarté glacée.

– Je suis belle, je te plais, Alec ?

– Le dernier soir, dit Alec plaintivement, comme un enfant, plus d'argent, plus rien… Il faut rentrer, il faut se quitter… Jusqu'à quand ?

– C'est vrai, mon Dieu…

Pour la première fois, cette nuit-là, ils ne se jetèrent pas goulûment dans l'amour, pour s'endormir ensuite, comme de jeunes bêtes sauvages, lasses de jeu ; ils avaient le cœur lourd, et, dans le clair de lune, couchés sur l'édredon à fleurs, ils se bercèrent longuement, tendrement, aux bras l'un de l'autre, sans parler et presque sans désir.

Puis ils eurent froid, ils fermèrent les volets, tirèrent devant la fenêtre le store de cretonne bleue et rose. Le courant électrique avait été coupé, il était tard, une bougie allumée sur un coin de la table envoyait leurs ombres danser au plafond ; de très loin, un bruit sourd de sabots frappant le sol, leur parvint.

– Il y a une ferme à côté, probablement, dit Alec, comme Joy levait la tête, ce sont les bêtes qui rêvent…

Jill endormi, se tourna sur le flanc avec un grand soupir, tellement las et malheureux que Joy murmura en riant :

– Daddy soupire comme ça quand il a perdu à la Bourse… Oh, Alec, comme tes genoux sont frais…

Au plafond blanc, leurs ombres rejointes formaient un nœud bizarre, comme un bouquet de fleurs et de tiges mêlées.

Joyce laissa glisser ses mains, lentement, le long de ses hanches frémissantes et douloureuses.

– Oh, Alec, comme j’aime l’amour…

# CHAPITRE XXII

Golder revint seul à Paris. La maison de Biarritz vendue, Gloria et Joyce partirent pour une croisière sur le yacht de Behring avec Hoyos, Alec, les Mannering. En Décembre seulement, Gloria fût de retour à Paris, et, aussitôt, elle vint avec un antiquaire chez Golder pour procéder à la vente des meubles.

Avec une espèce de sombre plaisir, Golder regarda partir la table ornée de sphynx de bronze, le lit Louis XV, avec ses amours, ses carquois, son baldaquin à dôme. Il couchait depuis longtemps dans le salon, sur un petit lit-cage étroit et dur. Vers le soir, quand les dernières voitures de déménagement furent parties, il ne resta plus dans l'appartement que quelques chaises cannées et une table de cuisine en bois blanc. Des copeaux, de vieux journaux traînaient sur le plancher. Gloria revint. Le vieux Golder n'avait pas bougé. Il était à demi-étendu sur son lit, la poitrine enveloppée d'un plaid noir à carreaux, regardant avec une expression de soulagement les vastes fenêtres nues débarrassées des rideaux de damas qui interceptaient la lumière et l'air.

Gloria entra en faisant crier avec violence sous ses pas le parquet dégarni. Le bruit parut la surprendre ; elle tressaillit nerveusement, s'arrêta, puis recommença à marcher avec effort sur la pointe des pieds, balançant involontairement son corps, mais le gémissement criard ne cessait pas. Elle s'assit brusquement en face de Golder.

– David...

Un moment, ils se regardèrent sans parler, les yeux durs. Elle essayait de sourire, mais, malgré elle, sa mâchoire brutale,

carrée s'avançait avec ce mouvement carnassier, qui donnait à son visage, lorsqu'elle ne le surveillait pas, une expression animale. Enfin, elle demanda en fouettant nerveusement l'air de ses gants roulés en lanière :

– Alors, tu es satisfait, tu es content maintenant ?

– Oui, dit-il.

Elle serra violemment les lèvres et s'exclama tout bas, d'une voix étrange et aiguë comme un sifflement :

– Fou... vieux fou... tu t'imaginais que je mourrais de faim sans toi et ton maudit argent, hein ?... Eh bien, regarde... Je n'ai pas l'air trop misérable, je crois ! Tu as vu ça ? Elle brandit brusquement son poignet où sonnait un bracelet neuf.

– Celui-là, ce n'est pas toi qui l'as payé, hein ? Alors, quoi, qu'est-ce que tu as voulu faire ? C'est toi seul qui souffres, imbécile... Moi, je me suis arrangée... Et tout ce qui était ici est à moi, à moi, répéta-t-elle en frappant le bois de sa chaise avec emportement, et si jamais tu essayes de m'empêcher de le vendre, comme je voudrais, quand je voudrais, tu auras affaire à moi, voleur !... tu mérites la prison, souffla-t-elle. Laisser sans ressources une femme après toutes ces années de vie commune et... Mais réponds-moi, réponds-moi quelque chose, cria-t-elle brusquement, tu vois bien que je sais ! Hein ? Avoue ! Tu as fait ça pour me priver d'argent... Tu as ruiné, perdu des malheureux et toi-même... tu préfères crever entre quatre murs et me voir pauvre aussi, moi ? c'est ça ? Oui ? C'est ça ?

– Eh, je m'en fiche bien, dit Golder. Il ferma les yeux, murmura : « Je me fiche tellement de toi, si tu savais... de toi, de ton argent et de tout ce qui te touche... Et puis, ton argent, ça ne durera pas, ma pauvre fille... crois-moi, quand il n'y a pas de mari pour alimenter la caisse, ce que c'est vite filé... » Il parlait sans colère, d'une douce voix basse de vieillard, en remontant machinalement le col de son veston sur ses joues. Un vent glacé

soufflait de la rue par les fentes de le fenêtre nue : « Oui... ce que ça file vite... Tu as joué à la Bourse, je pense... Cette année, on dit qu'il suffit de toucher à un papier pour qu'il grimpe... ça ne durera pas toujours... et Hoyos... Il eut un petit rire inattendu, presque jeune : « Ah, votre vie, dans un, deux ans d'ici, mes pauvres enfants !... »

– Et toi ? ta vie ? Mais tu t'es enterré vivant !...

– C'est ce que j'ai voulu, dit brusquement Golder avec une sorte de violence hautaine, et j'ai toujours fait ce que j'ai voulu, sur cette terre...

Elle se tut, et, lentement, dénoua ses gants.

– Tu vas rester ici ?

– Je ne sais pas.

– Il te reste encore de l'argent, hein ? murmura-t-elle, tu t'es arrangé ?

Il inclina la tête.

– Oui, dit-il de nouveau doucement, mais n'essaye pas d'en avoir va... ce n'est pas la peine... je me suis bien arrangé...

Elle ricana en désignant du menton la chambre vide.

– Oh, je suis heureux d'être débarrassé de tout ça... ces sphynx, ces lauriers... je n'ai besoin de rien de tout ça, moi, dit-il d'un air las, en fermant les yeux.

Gloria se leva, ramassa son renard, son sac, et devant la glace de la cheminée commença à se poudrer avec lenteur.

– Je pense que Joyce va venir te voir bientôt...

Comme il ne répondait rien, elle murmura :

– Elle a besoin d'argent...

Dans le miroir, elle vit une expression étrange passer sur le vieux visage dur de Golder. Elle dit vite et bas, comme malgré elle :

– C'est à cause de Joyce, tout ça, hein ?

Elle aperçut distinctement comme ses joues et ses mains tremblaient, agitées d'un frémissement brusque.

– C'est elle surtout ? Elle, qui ne t'a rien fait ?... C'est drôle.

Elle poussa un petit rire forcé, sec et aigu.

– Comme tu l'aimes... Mon Dieu, comme tu l'aimes... comme un vieil amoureux... c'est comique...

– Assez, hurla Golder.

Elle réprima un mouvement de crainte, murmura en arquant les sourcils :

– Alors, quoi, ça va recommencer ? Est-ce que tu veux que je te fasse enfermer, à la fin ?

– Tu en serais bien capable, je pense...

Il soupira avec un accent de colère et de fatigue :

– Va-t-en.

Il paraissait se calmer avec effort. Lentement, il essuya la sueur qui coulait sur son visage.

– Va. Je t'en prie.

– Alors... adieu ?

Sans répondre, il se leva, passa dans la pièce voisine. Il ferma la porte derrière lui avec un bruit sourd qui vibra longtemps dans la maison vide. Elle songea que c'était toujours ainsi qu'il terminait leurs querelles autrefois... puis, que, vraisemblablement, elle ne le verrait plus... cette vie solitaire l'achèverait

bientôt, sans doute... « Tant d'années vécues ensemble pour finir ainsi... Et pourquoi ? À leur âge... Des choses qui arrivent tous les jours... Il l'avait voulu... Tant pis pour lui... Mais que c'est bête, mon Dieu... que c'est bête... »

Elle s'en alla, referma la porte, descendit lourdement les marches.

Golder était seul.

# CHAPITRE XXIII

Golder demeura seul pendant longtemps. Du moins, sa famille ne le troubla-t-elle plus.

Tous les matins le médecin venait ; il traversait en se hâtant les sombres chambres vides, pénétrait chez Golder, auscultait la vieille poitrine pleine encore des râles profonds et sourds de la nuit. Mais le cœur allait mieux. Le mal s'était endormi. Et le vieux Golder lui-même semblait plongé dans une sorte de sommeil, de morne torpeur. Il se levait, il s'habillait en soufflant, lentement, comme pour économiser le plus possible les forces, les sources de sa vie. Il faisait deux fois le tour de l'appartement, calculant chaque mouvement de ses muscles, chaque battement de ses artères et de son cœur. Il dosait lui-même ses aliments gramme par gramme sur les balances de l'office, surveillait, sa montre à la main, le degré de cuisson de son œuf à la coque.

Dans l'immense cuisine, où les cinq domestiques d'autrefois se tenaient à l'aise, seule, à présent, une vieille bonne à tout faire, courbée sur le fourneau préparait ses repas, le regardant avec des yeux résignés et fatigués, tandis qu'il allait et venait ses mains croisées derrière le dos, en robe de chambre, achetée jadis à Londres, mais dont la soie violette élimée, trouée par places, laissait échapper des touffes de laine blanche.

Ensuite il faisait traîner devant la fenêtre du salon un fauteuil et un tabouret, et il demeurait là tout le jour, étalant des réussites sur un plateau posé en travers de ses genoux. Quand il y avait du soleil il sortait, allait jusque chez le pharmacien dans la rue voisine, se pesait, et revenait lentement à la maison, s'arrêtant tous les cinquante pas pour souffler, penché sur sa

canne, maintenant avec soin de son bras gauche, les deux pans du cache-nez de laine enroulé deux fois autour du cou, épinglé sur la poitrine.

Puis, quand le jour commençait à baisser, Soifer, un vieux Juif allemand qu'il avait connu autrefois en Silésie, puis perdu de vue et retrouvé quelques mois auparavant, venait jouer avec lui aux cartes. Soifer avait été ruiné par l'inflation, puis il avait spéculé sur le franc et regagné tout ce qu'il avait perdu. Malgré cela il avait conservé une méfiance, accrue d'année en année, envers cet argent que les révolutions et les guerres pouvaient changer ainsi, du jour au lendemain, en vieux assignats sans valeur. Soifer, peu à peu, avait transformé en bijoux sa fortune. Il possédait dans un coffre-fort à Londres des diamants, des perles admirables, des émeraudes si belles qu'autrefois Gloria elle-même n'en possédait pas de pareilles. Avec cela, il était d'une avarice qui confinait à la folie. Il habitait un meublé sordide, dans une sombre rue de Passy. Jamais il n'était monté dans un taxi, même lorsqu'un ami s'offrait à le payer : « Je ne désire pas, disait-il, prendre des habitudes de luxe que je ne puis me permettre. » Il attendait l'autobus sous la pluie, l'hiver, des heures entières ; il les laissait passer les uns après les autres, quand la deuxième classe était au complet. Toute sa vie il avait marché sur la pointe du pied pour faire durer ses chaussures davantage. Depuis quelques années, comme il avait perdu toutes ses dents, il ne mangeait que des bouillies, des légumes écrasés afin d'éviter la dépense d'un râtelier.

Avec sa peau jaune, sèche et transparente, comme une feuille d'automne, il avait une expression de noblesse pathétique, telle qu'en ont parfois les vieux bagnards chargés d'ans. De beaux cheveux blancs, en touffes argentées, entouraient ses tempes. Seule, cette bouche vide, crachotante, perdue dans les rides profondes de la face, inspirait une sorte de répulsion et de crainte.

Tous les jours Golder le laissait gagner une vingtaine de francs et l'écoutait parler des affaires des autres. Il possédait une espèce de sombre humour qui était assez semblable à celui de Golder lui-même et les faisait se plaire ensemble.

Plus tard Soifer devait mourir seul, comme un chien, sans un ami, sans une couronne de fleurs sur sa tombe, enterré dans le cimetière le meilleur marché de Paris, par sa famille qui le haïssait, et qu'il avait haï, à qui il laissait pourtant une fortune de plus de trente millions, accomplissant ainsi jusqu'au bout, l'incompréhensible destin de tout bon Juif sur cette terre.

Ainsi, à cinq heures, tous les jours, autour d'une table de bois blanc, devant la fenêtre du salon, Golder, vêtu de sa robe de chambre violette, et Soifer, un châle de femme en laine noire drapant ses épaules, jouaient aux cartes. Dans l'appartement silencieux, les quintes de toux de Golder résonnaient avec un bruit sourd et étrange. Le vieux Soifer se lamentait d'une voix irritée et plaintive.

À côté d'eux il y avait du thé bouillant dans de grands verres à pied d'argent, que Golder, autrefois, avait fait venir de Russie. Soifer s'arrêtait, posait les cartes sur la table, les dissimulait machinalement du plat de la main et buvait en disant :

– Vous savez que le sucre va encore augmenter ?

Puis :

– Vous savez que la Banque Lalleman va financer la Compagnie Franco-Algérienne des Mines ? et Golder levait brusquement la tête avec un regard vif et ardent comme une flamme couverte qui perce la cendre et retombe. Il murmurait avec lassitude :

– Ça ne doit pas être une mauvaise affaire.

– La seule bonne affaire, c'est prendre son argent, le transformer en valeurs sûres – s'il s'en trouve – s'asseoir dessus et le couver comme une vieille poule… À vous, Golder…

Ils reprenaient les cartes.

## CHAPITRE XXIV

– Vous ne savez pas ? dit Soifer en entrant, vous ne savez pas ce qu'ils vont encore inventer après ça ?

– Qui ?

Soifer montra du poing la fenêtre et Paris entier.

– Avant-hier, continua-t-il de sa voix aiguë et gémissante, c'était les impôts sur le revenu, demain le loyer. Il y a huit jours quarante-trois francs de gaz. Puis, c'est ma femme qui a acheté un nouveau chapeau. Soixante-douze francs !... Une espèce de pot renversé !... ça m'est égal de payer pour quelque chose de bien, quelque chose qui dure... ça ! ça ne lui fera pas deux saisons !... Et à son âge !... Un linceul, voilà ce qui lui convient ! Voilà ce que j'aurais payé avec plaisir !... Soixante-douze francs !... De mon temps, on avait une pelisse en peau d'ours, chez nous, pour ce prix-là !... Oh, mon Dieu, mon Dieu, si mon fils veut se marier un jour, je l'étrangle de mes propres mains... ça vaudra mieux pour lui, pauvre petit !... que de payer toute la vie, comme vous et moi !... Et aujourd'hui, il paraît que si je ne vais pas renouveler ma carte d'identité, on m'expulse !... Un malheureux vieillard, malade, où irais-je, je vous le demande ?

– En Allemagne.

Il grommela :

– Ah bien oui, l'Allemagne... que la peste l'étouffe !... Vous savez que j'ai eu une histoire dans le temps, pour des fournitures de guerre, en Allemagne. Non, vous ne saviez pas ?... Allons, il faut que je m'en aille, ça ferme à quatre heures... Et vous savez ce que ça coûte, ce plaisir ?... Trois cents francs, mon ami

Golder, trois cents francs, et les frais, sans compter le temps perdu, les vingt francs que vous me laissez gagner, car on n'a pas même le temps de faire une partie !... Ah, mon Dieu Seigneur ! Vous ne voulez pas venir avec moi ? ça vous distraira, il fait beau.

– Vous voulez que je paie le taxi ? demanda Golder avec son sourire rauque et brusque comme une quinte de toux.

– Ma foi, dit Soifer, je n'espérais qu'un tramway... Et vous savez que je ne monte jamais dans un taxi pour ne pas prendre de mauvaises habitudes... Mais aujourd'hui, mes vieilles jambes sont lourdes comme du plomb... Et si ça vous plaît de jeter votre argent par les fenêtres ?...

Ils sortirent ensemble, appuyés chacun sur une canne. Golder silencieux, écoutait son compagnon lui raconter une affaire de sucres qui venait de se terminer par une faillite frauduleuse. En citant les chiffres et les noms des actionnaires compromis, Soifer frottait, avec une expression de délectation, ses mains tremblantes.

En quittant la Préfecture de Police, Golder désira marcher. Il faisait jour encore ; les derniers rayons d'un soleil rouge d'hiver éclairaient la Seine. Ils traversèrent le pont, remontèrent au hasard une rue derrière l'Hôtel de Ville, puis une autre qui se trouva être la rue Vieille-du-Temple.

Brusquement Soifer s'arrêta.

– Vous savez où nous sommes ?

– Non, dit Golder avec indifférence.

– Mon cher, ici, à côté, dans la rue des Rosiers, il y a un petit restaurant juif, le seul de Paris où l'on sache préparer proprement le brochet farci. Venez dîner avec moi.

– Vous ne pensez pas que je vais manger du brochet farci ? grommela Golder, quand depuis six mois je n'ai pas touché au poisson, ni à la viande.

– Personne ne vous demande d'en manger. Venez seulement et payez. Est-ce dit ?

– Allez au diable.

Cependant, il suivit Soifer qui grimpait péniblement le long de la rue, humant l'odeur des échoppes noires, qui sentaient la poussière, le poisson, la paille pourrie. Enfin, il se retourna, prit le bras de Golder.

– Quelle sale juiverie, hein ? dit-il tendrement : qu'est-ce que ça vous rappelle ?

– Rien de bon, dit sombrement Golder.

Il s'arrêta et levant la tête considéra un moment sans rien dire les maisons, le linge qui pendait aux fenêtres. Des enfants se jetaient entre ses jambes. Il les écarta doucement du bout de sa canne, soupira. Dans les boutiques on ne vendait guère que de la friperie ou du poisson, des harengs dorés, des tonneaux de saumure. Soifer montra un petit restaurant avec une enseigne en caractères hébreux.

– C'est ici. Allons, vous venez, Golder ? Vous voulez bien m'offrir à dîner, faire plaisir à un pauvre vieux bonhomme ?

– Oh, que le diable vous emporte, répéta Golder. Cependant il suivit Soifer de nouveau. Ici ou là ?... Il se sentait plus fatigué qu'à l'ordinaire.

Le petit restaurant paraissait assez propre. Il y avait des serviettes de papier en couleur sur les tables, une bouilloire de cuivre brillante dans un coin. Pas une âme.

Soifer commanda une portion de brochet farci et du raifort. Il saisit avec précaution l'assiette chauffée, l'éleva jusqu'à son visage.

– Ce que ça sent bon !...

– Oh, pour l'amour de Dieu, mangez et laissez-moi tranquille, murmura Golder.

Il se détourna, souleva un coin du rideau de cotonnade à carreaux blancs et rouges. Dehors, deux hommes s'étaient arrêtés et parlaient en s'appuyant à la fenêtre. On n'entendait pas leurs paroles, mais Golder les devinait rien qu'aux mouvements des mains gesticulantes. L'un d'eux était un Polak avec un extraordinaire bonnet de fourrure à oreillettes, râpé et roussi et une barbe énorme, bouclée, grise, que ses doigts impatients peignaient, nattaient, tordaient et défaisaient mille fois en une seconde. L'autre était un jeune garçon aux cheveux rouges qui jaillissaient en tous les sens comme des flammes.

– Qu'est-ce qu'ils vendent ? pensa Golder, du foin, de la ferraille comme de mon temps ?...

Il ferma à demi les yeux. Maintenant, avec la nuit qui commençait à tomber, et le fracas d'une charrette qui couvrait de ses grondements et de ses grincements le bruit des autos dans la rue Vieille-du-Temple, et l'ombre qui dissimulait la hauteur des maisons, il éprouvait la sensation d'être revenu en songe dans son pays, comme une vision de traits familiers, mais déformés, tordus par le rêve...

– Il y a des rêves comme cela, pensa-t-il vaguement, quand on voit des gens morts depuis des années...

– Qu'est-ce que vous regardez ? demanda Soifer. Il repoussa l'assiette où demeuraient des restes de poisson et des pommes de terre écrasées. « Ah, voilà ce que c'est que de vieillir... Autrefois, j'aurais bien mangé trois portions comme celle-

là… Ah, mes pauvres dents !… J'avale sans mâcher… ça me brûle là… » Il montra sa poitrine.

– À quoi pensez-vous ?

Il s'arrêta, suivit le regard de Golder et hocha la tête.

– Oï, modula-t-il tout à coup, avec son inimitable accent plaintif et ironique à la fois. Oï, Seigneur Dieu !… Vous ne croyez pas qu'ils sont plus heureux que nous ?… Sales, pauvres, mais est-ce qu'un Juif a besoin de tant de choses ?… La misère conserve le Juif comme la saumure le hareng… Je voudrais venir plus souvent ici. Si ça n'était pas si loin, et surtout si cher – car c'est cher partout, maintenant, je viendrais tous les soirs ici dîner tranquille, sans ma famille, que le diable l'étouffe…

– Il faudra venir ici quelquefois, murmura Golder.

Il étendit les mains vers le poêle rouge qu'on venait d'allumer et qui rayonnait dans un coin et ronflait en répandant une lourde chaleur.

– À la maison, pensa-t-il, avec une odeur comme celle-là, je suffoquerais…

Mais il ne se sentait pas mal. Une sorte de tiédeur animale, jamais éprouvée encore, pénétrait ses vieux os.

Dehors un homme passa tenant à la main une longue perche enflammée du bout ; il toucha le bec de gaz en face du petit restaurant ; la lumière jaillit, éclairant une étroite fenêtre noire où du linge pendait au-dessus de vieux pots de fleurs vides. Golder se rappela brusquement une petite lucarne posée de biais comme celle-là, en face de la boutique où il était né… et cette rue dans la neige et le vent qu'il revoyait quelquefois en rêve.

– C'est un long chemin, dit-il tout haut.

– Oui, dit le vieux Soifer, long, dur et inutile.

Tous deux, levant les yeux, ils regardèrent longuement, en soupirant, la misérable fenêtre, les hardes qui battaient les vitres. Une femme entrouvrit la fenêtre, se pencha au dehors, retira le linge, le secoua. Puis elle avança le visage et à la clarté du réverbère, sortant une petite glace de sa poche, elle se maquilla les lèvres.

Golder se leva brusquement.

– Allons, rentrons... cette odeur de pétrole me fait mal...

# CHAPITRE XXV

La nuit, il revit Joyce en rêve, ses traits mêlés à ceux de la petite Juive de la rue des Rosiers. C'était la première fois depuis longtemps. Le souvenir de Joy dormait en lui, comme son mal...

Il se réveilla, les jambes tremblantes et rompues de fatigue comme s'il eût marché des lieues. Tout le jour, délaissant les cartes, il demeura assis devant la fenêtre, enveloppé de plaids et de châles. Il grelottait, un froid subtil, glacial qui pénétrait jusque dans ses os.

Soifer vint plus tard, mais il se sentait malade et triste, lui aussi, et ne parlait guère. Il partit plus tôt que d'habitude, se hâtant le long de la rue noire, son parapluie serré contre son cœur.

Golder dîna. Puis, quand la bonne fut montée, il fit le tour de l'appartement, poussa le verrou devant les portes. Gloria avait fait enlever les lustres. Dans toutes les pièces, une ampoule électrique pendue au bout d'un fil se balançait dans les courants d'air et reflétait au fond des glaces, au-dessus des cheminées, le vieux Golder, pieds nus, ses clefs à la main, ses épais cheveux blancs embroussaillés, sa figure saisissante de pâleur, que tous les jours, le cerne bleu des cardiaques creusait davantage.

On sonna. Avant d'ouvrir, Golder, étonné, regarda l'heure. Les journaux du soir étaient arrivés depuis longtemps. Il pensa que Soifer avait eu un accident et qu'il s'était fait reconduire chez Golder pour qu'il payât le médecin.

Il demanda à travers la porte :

– C'est vous, Soifer ? Qui est là ?

– Tübingen, dit une voix.

Golder, les traits tirés d'une brusque émotion, souleva la chaîne de sûreté. Ses mains s'embarrassaient. Il allait lentement, s'impatientait, mais Tübingen attendait sans rien dire. Golder savait qu'il pouvait demeurer ainsi, sans bouger, des heures entières. « Il n'a pas changé, » songea-t-il.

Enfin, il réussit à tirer le verrou. Tübingen entra.

– Hello, dit-il.

Il ôta son chapeau, son pardessus, les suspendit lui-même avec soin, puis il ouvrit son parapluie mouillé, le mit dans un coin et serra la main de Golder.

Sa longue tête avait une forme étrange et telle que le front paraissait démesuré et lumineux. Une figure puritaine, pâle, aux lèvres serrées.

– Je peux entrer ? demanda-t-il en montrant le salon.

– Oui, entrez...

Golder le vit jeter un coup d'œil sur les chambres dégarnies et baisser involontairement les yeux comme un homme qui a surpris un secret.

Il dit :

– Ma femme est partie.

– Biarritz ?

– Je ne sais pas.

– Ah, murmura Tübingen.

Il s'assit, et Golder en face de lui, respirant avec effort.

– Comment vont les affaires ? demanda-t-il enfin.

– Comme d'habitude. Les unes bien, les autres mal. Vous savez que l'Amrum a signé avec les Russes ?

– Quoi, pour les Teïsk ? dit rapidement Golder avec un mouvement des mains en avant, comme s'il voulait saisir une ombre au passage. Il les laissa retomber aussitôt, haussa les épaules.

– Je ne savais pas, dit-il en soupirant.

– Pas pour les Teïsk. Un contrat stipulant la vente de 100.000 tonnes de pétrole russe par an, pour une durée de cinq ans, dans les ports de Constantinople, de Port-Saïd et de Colombo.

– Mais… Teïsk ? fit Golder d'une voix assourdie.

– Rien.

– Ah.

– J'ai su que l'Amrum avait expédié deux fois une commission à Moscou. Rien.

– Pourquoi ?

– Ah, pourquoi ?… Peut-être parce que les Soviets désiraient obtenir des U. S. A. un prêt de 23.000.000 roubles-or et que l'Amrum a dû acheter trois membres du gouvernement, dont un sénateur. C'était trop. Ils ont eu tort également de se laisser voler les reçus, ce qui a provoqué une campagne de presse.

– Ah oui ?

– Oui.

Il inclina le front.

– L'Amrum a payé pour nos champs de Perse, Golder.

– Vous avez renouvelé les négociations ?

– Naturellement. Immédiatement. Je désirais posséder le Caucase tout entier. Je désirais avoir le monopole du raffinage et être le seul distributeur dans le monde des produits du pétrole russe.

Golder eut un mince sourire.

– C'était trop, comme vous disiez tout à l'heure. Ils n'aiment pas donner aux étrangers une force économique, politique, par conséquent, trop grande.

– Des imbéciles. Leur politique ne m'intéresse pas. Tout le monde est libre chez soi. Mais ils n'auraient pas fourré leur nez de trop près dans mes affaires, une fois là-bas... cela, je le jure.

Golder rêvait tout haut :

– Moi... j'aurais commencé par Teïsk et les Aroundgis. Puis, peu à peu, plus tard... Il eut un geste rapide de la main ouverte se refermant sur le vide : ramasser tout ça... tout... tout le Caucase, tout le pétrole...

– Oui, je suis chez vous pour vous proposer de reprendre l'affaire.

Golder haussa les épaules.

– Non. Moi, je ne compte plus. Je suis malade... mort à moitié.

– Vous avez gardé vos actions de Teïsk ?

– Oui, dit Golder en hésitant, je ne sais pas pourquoi... Pour ce qu'elles valent... Je puis les vendre au poids...

– Certes, si c'est l'Amrum qui obtient la concession, I'll be damned si ça vaudra même ça... Si c'est moi...

Il se tut. Golder secoua la tête.

– Non, dit-il en serrant les dents avec une expression de souffrance. Non.

– Pourquoi ? J'ai besoin de vous. Et vous avez besoin de moi.

– Je sais. Mais je ne veux plus travailler. Je ne peux plus. Je suis malade. Le cœur... Je sais que si je ne renonce pas aux affaires, maintenant, c'est la mort. Je ne veux pas. À quoi bon ? Je n'ai plus besoin de grand chose à mon âge. Seulement vivre.

Tübingen hocha la tête.

– Moi, dit-il, j'ai soixante-seize ans. Dans vingt, vingt-cinq ans d'ici, quand tous les puits de Teïsk jailliront, je serai depuis longtemps dans la terre. Quelquefois, je pense à cela... Aussi, lorsque je signe un bail, 99 ans... Ah, en ce temps-là, non seulement moi, mais mon fils, mes petits-fils et leurs enfants, nous reposerons ensemble dans le sein du Seigneur. Mais il y aura toujours un Tübingen. C'est pour lui que je travaille.

– Moi, dit Golder, je n'ai personne. Alors, à quoi bon ?

– Vous avez des enfants comme moi.

– Je n'ai personne, répéta Golder avec force.

Tübingen ferma les yeux.

– Il reste la chose créée.

Il leva lentement les paupières, sembla regarder à travers Golder.

– La chose...

Il répéta en s'animant, avec cette voix sourde et profonde de l'homme qui parle de la plus secrète tendresse de son cœur.

– Bâtie... créée... durable...

– Pour moi, qu'est-ce qui reste ? L'argent ? Ah ! ça ne vaut pas la peine… Si on pouvait l'emporter dans la terre ?…

– Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me le retire. Que son saint nom soit béni, récita Tübingen à mi-voix, avec cette inflexion monotone et rapide du puritain nourri du texte de l'Écriture dès l'enfance. C'est la loi. À cela, il n'y a rien à faire.

Golder soupira profondément.

– Non. Rien.

# CHAPITRE XXVI

– C'est moi, dit Joyce.

Elle s'était avancée jusqu'à le toucher, sans qu'il bougeât.

– On dirait que tu ne me reconnais plus ?

Elle cria brusquement, comme autrefois :

– Dad !

Alors seulement, il tressaillit et ferma les yeux, comme blessé par une lumière trop vive. Il tendit la main si mollement qu'il effleura à peine la sienne et la laissa retomber sans rien dire.

Elle traîna un tabouret au pied de son fauteuil, s'assit, ôta son chapeau, secoua violemment la tête d'un mouvement qu'il reconnaissait, puis demeura immobile, tassée, muette.

– Tu as changé, souffla-t-il malgré lui.

Elle ricana :

– Oui.

Elle était plus grande, plus maigre, avec un air étrange, indéfinissable d'usure, d'égarement et de fatigue.

Elle portait un manteau de zibelines splendides. Elle le rejeta à terre, derrière elle, d'un geste violent, découvrant sur son cou, à la place du collier de perles que Golder lui avait donné, un fil d'émeraudes, vertes comme l'herbe, et tellement limpides et

énormes, que Golder les fixa un instant sans comprendre, sans rien dire, avec une sorte de stupéfaction. Enfin, il rit durement :

– Ah oui, je vois... Toi aussi, tu t'es arrangée... Seulement, pourquoi es-tu venue alors ? je ne comprends pas...

Elle murmura d'une voix monotone :

– C'est un cadeau de mon fiancé. Je dois me marier bientôt.

– Ah !

Il acheva avec effort :

– Je te félicite...

Elle ne répondit pas.

Il réfléchit, passa plusieurs fois la main sur son front, soupira :

– Allons, je te souhaite...

Il s'interrompit :

– Il est riche, je vois ?... Allons, tu seras heureuse...

– Heureuse !...

Elle eut un petit rire désespéré, se tourna vers lui.

– Heureuse ? Tu sais qui j'épouse ? Le vieux Fischl, jeta-t-elle comme il ne demandait rien.

– Fischl !...

– Eh ! oui, Fischl ! Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Je n'ai plus d'argent, moi, n'est-ce pas ? Ma mère ne me donne rien, pas un sou, tu la connais, tu sais qu'elle me verrait crever de faim plutôt que de me donner un sou, hein ? tu la connais ? Alors ! Qu'est-ce que tu veux ? Encore heureux qu'il veuille bien

m'épouser... Autrement, j'aurais couché avec lui, simplement, n'est-ce pas ? Ce serait mieux, peut-être, plus facile... une nuit de temps en temps... mais il ne veut pas, tu penses ? Il en veut pour son argent, lui, le vieux cochon, dit-elle tout à coup d'une voix qui tremblait de haine. Ah ! je voudrais le... Elle s'arrêta, se passa la main dans les cheveux, les tira de toutes ses forces avec une expression d'égarement.

– Je voudrais le tuer, dit-elle enfin avec lenteur.

Golder rit péniblement.

– Pourquoi ? C'est très bien, au contraire, c'est magnifique !... Fischl ! Il a de l'argent, tu sais, quand il n'est pas en prison ? et tu le tromperas avec ton petit... comment l'appelles-tu, déjà ?... ton petit gigolo... et tu seras très heureuse, va !... Ah ! c'était une fin pour toi, cela, petite grue, c'était écrit sur ta figure... Tout de même, tout de même, autrefois, ce n'est pas cela que j'aurais rêvé pour toi, Joyce...

Il pâlit davantage, songea fiévreusement :

« Qu'est-ce que ça me fait, Seigneur ? Qu'est-ce que ça me fait ? qu'elle couche avec qui elle voudra, qu'elle aille où elle voudra... »

Mais son cœur orgueilleux, saignait comme autrefois :

– Ma fille... Pour tous, malgré tout, la fille de Golder... et Fischl !...

– Je suis si malheureuse, si tu savais...

– Tu veux trop de choses, ma fille, l'argent, l'amour, il faut choisir... Mais, c'est tout choisi, hein ?

Il grimaça avec une expression de souffrance :

– Personne ne te force, n'est-ce pas ? Alors ? Pourquoi pleurniches-tu ? C'est toi qui l'a voulu.

– Ah, tout ça, c'est à cause de toi, tout ça, c'est ta faute !... L'argent, l'argent, mais je ne peux pas vivre autrement, moi, qu'est-ce que tu veux ? J'ai essayé, je te jure que j'ai essayé... Si tu m'avais vue en hiver... tu sais... les froids qu'il y a eu comme jamais, n'est-ce pas ?... Je courais avec mon petit manteau gris d'automne... la dernière chose que je m'étais commandée avant ton départ... Ah, j'étais belle... Mais, je ne peux pas, je ne peux pas, je ne suis pas faite pour ça, moi ! ce n'est pas ma faute !... Alors, les dettes, les ennuis, tout ça... Et pour finir, il faudra bien, n'est-ce pas ? Celui-là ou un autre... Mais Alec, Alec !... Tu dis, tromper Fischl ! Naturellement ! Mais si tu crois qu'il me laissera faire si facilement, tu as tort !... Ah ! tu ne le connais pas ! Quand il a payé pour quelque chose, il le garde, va, il le garde bien ! Ce vieux, ce sale vieux ! Ah, je voudrais mourir, je suis malheureuse, je suis seule, j'ai mal, aide-moi, Dad, je n'ai que toi ! Elle lui saisit les mains, les serra, les tordit fiévreusement. Réponds-moi, parle-moi, dis quelque chose !... Ou je vais me tuer en sortant d'ici ! Tu te rappelles Marcus ?... On dit qu'il s'est tué à cause de toi... Eh bien, tu auras ma mort aussi sur la conscience, tu entends ? clama-t-elle tout à coup de sa voix d'enfant vibrante et aiguë qui sonnait bizarrement dans les chambres vides.

Golder serra les dents.

– Tu veux me faire peur, toi, hein ? Ne me prends pas pour un imbécile ! Et puis, je n'ai plus d'argent. Et laisse-moi. Tu ne m'es rien. Tu sais bien... Tu as toujours su... Tu n'es pas ma fille... Tu sais... Tu sais bien que tu es la fille de Hoyos. Eh bien, va chez lui... Qu'il te protège, lui, qu'il te garde, qu'il travaille pour toi... c'est son tour... Moi, j'ai assez fait pour toi, ça ne me regarde plus, ça ne me fait plus rien, va-t-en, va-t-en !...

– Hoyos ? Tu es... tu es sûr ?... Oh, Dad, si tu savais ! C'est chez lui que je retrouve Alec... et devant lui, nous... Elle se cacha le visage dans les mains. Il voyait les larmes qui coulaient entre les doigts serrés.

Elle répéta avec désespoir :

– Dad ! Mais je n'ai que toi, je n'ai personne d'autre au monde ! ça m'est tellement égal à moi, si tu savais, que tu ne sois pas mon père... Je n'ai que toi !... Aide-moi, je t'en supplie... Je désire tellement être heureuse, je suis jeune, je veux vivre, je veux, je veux être heureuse !...

– Tu n'es pas la seule, ma pauvre fille... Laisse-moi, laisse-moi...

Il fit un mouvement incertain de la main, qui la repoussait et l'attirait à la fois. Brusquement, il frémit, laissa glisser ses doigts le long de la nuque ployée, des cheveux d'or courts, frottés de parfum... Allons, toucher encore une fois cette chair étrangère... sentir sous sa paume la petite palpitation faible et pressée de la vie, comme autrefois... et puis...

Il murmura, le cœur serré :

– Ah, Joyce, pourquoi es-tu venue, ma fille ? J'étais tranquille...

– Où voulais-tu que j'aille, mon Dieu ?

Elle tordit nerveusement ses mains.

– Ah ! si tu voulais, si tu voulais seulement !...

Golder haussa les épaules :

– Quoi ? Tu veux que je te donne ton Alec et pour la vie, avec de l'argent, des bijoux, comme un jouet, autrefois ?... Hein. Mais, je ne peux plus. C'est trop cher. Ta mère t'avait dit que j'ai encore de l'argent ?

– Oui.

– Regarde comme je vis. Il me reste juste assez pour exister jusqu'à la fin. Mais pour toi, cela durerait un an.

– Mais pourquoi ? supplia-t-elle désespérément, fais comme avant, des affaires, de l'argent... C'est si facile...

– Ah ! oui tu crois ?...

De nouveau il toucha, avec une sorte de peureuse douceur, la fine tête dorée. Pauvre petite Joyce...

– C'est drôle, songea-t-il péniblement, je sais si bien comment cela finirait... Dans deux mois, elle aurait couché avec son Alec... ou un autre... et ce serait fini... Mais Fischl !... Ah ! si du moins, c'était un autre, n'importe qui !... Mais Fischl, répéta-t-il avec haine. Et puis, il dira, le salaud... « la fille de Golder que j'ai prise avec rien... une chemise sur le dos !... »

Brusquement il se pencha, il entoura le visage de Joyce des deux mains, le releva de force. Il enfonçait ses vieux ongles durs dans la chair délicate, exprès, avec une sorte de passion. « Toi... toi... si tu n'avais pas eu besoin de moi, ce que tu m'aurais laissé crever tout seul, hein ? Hein ?

Elle murmura :

– Est-ce que tu m'aurais appelée ?

Elle sourit. Il regardait, la tête perdue, ces yeux pleins de larmes et ces belles lèvres épaisses et rouges qui s'entr'ouvraient lentement comme des fleurs.

– Ma petite... Peut-être, après tout, est-elle bien à moi, qui sait ? et puis, qu'est-ce que ça fait, mon Dieu, qu'est-ce que ça fait ?

– Tu savais bien comment le prendre, le vieux, hein, Joy ? chuchota-t-il fiévreusement. Tes larmes... et l'idée que ce cochon pouvait acheter une chose à moi... hein ? hein ? répéta-t-il follement, avec une sorte de haine et de tendresse sauvage. Allons... tu veux que j'essaye ?... Que je te fasse encore un peu d'argent avant de mourir ?... Tu veux attendre un an ? Dans un an, tu seras plus riche que ta mère ne l'a été durant toute sa vie.

Il l’écarta, se leva. De nouveau il ressentait dans son vieux corps usé la chaleur et le fourmillement de la vie, la force et la fièvre d’autrefois.

– Envoie Fischl au diable, continua-t-il tout à coup d’une voix différente, précise et sèche, et si tu n’étais pas tout à fait une idiote, tu enverrais ton Alec prendre le même chemin. Non ? Si tu lui laisses ton argent à manger, qu’est-ce que tu feras quand je serai mort ? Tu t’en fiches, hein ? Il sera toujours temps de te rabattre sur le vieux Fischl ? Ah, je ne suis qu’un vieil imbécile, gronda-t-il brusquement. Il prit le menton de Joyce, le tordit si brutalement entre ses doigts qu’elle poussa un cri. Tu me feras le plaisir de signer aveuglément le contrat que je ferai préparer pour ton mariage. Je n’ai pas envie de m’échiner pour ton gigolo. C’est compris ? Tu veux de l’argent ?

Elle fit un signe de tête sans répondre. Il la lâcha, ouvrit un tiroir.

– Écoute-moi, Joy... Tu vas aller demain de ma part chez Seton, mon notaire. Il te fera verser tous les mois cent cinquante livres...

Il griffonna rapidement quelques chiffres en marge d’un journal qui traînait sur la table.

– C’est à peu près ce que je te donnais autrefois. Un peu moins. Mais il faudra t’en contenter encore quelque temps, ma fille... car c’est tout ce qui me reste. Plus tard, quand je reviendrai, tu te marieras.

– Mais où vas-tu ?

Il haussa brutalement les épaules :

– Est-ce que ça te regarde ?

Il lui posa la main sur la nuque, la fit ployer :

– Joyce... Si je meurs en route, Seton s'occupera de tout régler pour sauvegarder au mieux tes intérêts. Tu n'auras qu'à le laisser faire. Signe tout ce qu'il te dira de signer. Tu as compris ?

Elle inclina la tête.

Il respira profondément.

– Alors... voilà...

– Daddy darling...

Elle s'était glissée sur ses genoux, le front appuyé contre son épaule, les yeux fermés.

Il la regarda, sourit à peine, un frémissement vite réprimé, qui touchait le coin de ses lèvres :

– Comme on se sent tendre quand on n'a pas d'argent, hein ? C'est la première fois que je te vois ainsi, ma fille...

Il pensa : « Et la dernière !... » mais ne dit rien. Il se contenta d'effleurer des doigts ses paupières et son cou, longuement, avec insistance, comme s'il les modelait pour en conserver plus longtemps l'image.

# CHAPITRE XXVII

« Les deux parties contractantes conviennent de conclure l'accord, en ce qui concerne les concessions, dans un délai de trente jours, à partir de la ratification du présent traité... »

Les dix hommes, assis autour de la table, regardèrent Golder.

– Oui, allez, murmura-t-il.

« Aux conditions suivantes... »

Golder agita nerveusement la main devant son visage, chassant avec effort une fumée épaisse qui lui emplissait la bouche. Par moments, la figure de l'homme qui lisait, en face de lui, pâle, tout en angles et en creux, avec le trou noir des lèvres ouvertes, lui paraissait à peine distincte, comme une tache de couleur à demi-dissoute dans la fumée.

Une odeur de fort tabac russe, de cuir, de sueur humaine, imprégnait l'air.

Depuis la veille, ces dix hommes n'arrivaient pas à s'entendre sur la rédaction définitive du contrat. Et auparavant, la discussion avait duré dix-huit semaines.

Il regarda l'heure à son poignet, mais la montre s'était arrêtée. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre. À travers les vitres encrassées, on voyait le jour se lever sur Moscou. C'était une matinée d'août très belle, mais qui avait déjà la transparente pureté glacée des premières aubes d'automne.

« Le Gouvernement Soviétique accordera à la Tübingen Pétroleum C° une concession s'élevant aux 50 % des terrains pétrolifères compris entre la région de Teïsk et la plaine dite des Aroundgis, décrits dans le mémorandum présenté par le délégué de la Tübingen Pétroleum C°, à la date du 2 décembre 1925. Chaque champ pétrolifère ainsi concédé sera d'une superficie rectangulaire, l'étendue de chacun ne dépassera pas 40 dessiatines et ils ne seront pas mitoyens...

Golder fit un mouvement.

– Voulez-vous relire ce dernier article, s'il vous plaît ? demanda-t-il en serrant les lèvres.

« Chaque champ pétrolifère... »

– C'est bien ça, pensa Golder, avec exaspération, il n'en a pas été question avant... Ils attendent jusqu'à la dernière minute pour fourrer leurs saletés de petits articles équivoques, qui ont l'air de n'avoir aucune signification précise... tout ça, afin d'avoir un prétexte pour rompre plus tard, quand on a avancé l'argent pour les premiers frais... On dit qu'ils ont fait la même chose avec l'Amrum...

Il se rappela avoir lu autrefois la copie du contrat avec l'Amrum, celle qui se trouvait parmi les papiers de Marcus. Les travaux devaient commencer à une certaine date... On avait promis officieusement au représentant de l'Amrum que le délai pourrait être prolongé... puis, le contrat avait été annulé... Cela avait coûté à l'Amrum plusieurs millions... Tas de cochons, grommela-t-il.

Il frappa brusquement la table du poing.

– Vous allez biffer ceci immédiatement !...

– Non, clama quelqu'un.

– Je ne signerai pas.

L'un des hommes s'écria :

– Oh ! très cher David Issakitch...

L'accent russe, câlin et chantant et les formules slaves, courtoises et caressantes, juraient d'une façon bizarre avec son visage jaune et dur, où brillaient de petits yeux étroits, étincelants, fixes et cruels. Il continua en avançant les bras, comme s'il eût voulu serrer Golder contre son cœur.

– Que dites-vous là, très cher ami ? Goloubtchik... Vous savez fort bien que cet article n'a aucune signification spéciale ? Il ne sert qu'à apaiser les légitimes inquiétudes du prolétariat qui ne saurait voir sans ombrage passer dans les mains des capitalistes une partie du territoire soviétique, sans s'assurer...

Golder haussa violemment les épaules.

– Assez ! Et avec ça ! Et l'Amrum ? Hein ? D'ailleurs, je n'ai pas pouvoir pour signer un article qui n'a été ni lu, ni approuvé par la Compagnie... C'est bien compris, Simon Alexeevitch ?

Simon Alexeevitch ferma le dossier et prononça d'une voix différente :

– Parfait ! Nous attendrons donc qu'elle en ait pris connaissance et qu'elle l'ait approuvé ou rejeté.

Golder pensa :

– C'est donc ça... Ils veulent traîner encore... Est-ce que l'Amrum ?...

Il repoussa sa chaise avec fracas, se leva.

– Je n'attendrai rien, vous entendez ? Rien !... Le contrat sera signé immédiatement, ou ne le sera jamais !... Prenez garde !... Dites oui, ou non, mais immédiatement !... Car je ne reste pas à Moscou une heure de plus, que ce soit bien entendu !... Venez, Valleys, dit-il en se tournant vers le secrétaire de la

Tübingen, qui n'avait pas pris de repos depuis trente-six heures et qui le regardait avec une sorte de désespoir. Est-ce que tout allait recommencer, mon Dieu, pour cette question insignifiante. Les palabres, les cris, et le vieux Golder, avec cette voix torturée, effrayante, qui par moments, n'était plus qu'une espèce de bouillonnement inarticulé, comme le bruit du sang coulant dans la gorge...

– Comment peut-il crier ainsi ? pensa Valleys avec un involontaire sentiment d'épouvante, et les autres ?...

À présent, tous pressés dans un coin de la salle, ils poussaient des clameurs sauvages, où Valleys distinguait seulement les mots « intérêts du prolétariat » et « tyrannie du capital exploitant » qu'ils se jetaient dix fois en une seconde à la figure comme des coups de poing.

Golder, la face empourprée et gonflée de sang, martelait fiévreusement la table du plat de sa main ouverte, faisant voler les papiers dont elle était chargée. À chaque cri il semblait à Valleys que le cœur du vieux allait éclater.

– Valleys ! Nom de Dieu !

Il tressaillit, et se leva précipitamment.

Golder passa devant lui comme une tempête, entraînant après soi des hommes qui gesticulaient, hurlaient. Valleys ne comprenait plus une parole. Il suivait Golder comme dans un cauchemar. Ils étaient déjà dans l'escalier quand un des membres de la Commission, qui, seul, n'avait pas bougé de sa place, se leva et rejoignit Golder. Il avait une étrange figure plate et carrée, presque chinoise et d'un ton brun foncé, comme une terre desséchée. C'était un ancien forçat. Il avait les narines tailladées d'une manière horrible.

Golder parut se calmer. L'homme lui parla à l'oreille. Ils revinrent ensemble dans la pièce, se rassirent. De nouveau, Simon Alexeevitch recommença :

– Sur la production annuelle de pétrole qu'on peut évaluer à environ 30.000 tonnes métriques, le Gouvernement Soviétique recevra un droit de 5 %. Chaque fois qu'il y aura 10.000 tonnes de plus un droit de 0.25 % sera ajouté jusqu'à ce qu'on arrive au rendement annuel de 430.000 tonnes, où les droits du Gouvernement Soviétique seront portés à 15 %. Le Trésor Soviétique recevra également une rétribution égale aux 45 % du pétrole des puits jaillissants et un droit sur le gaz, allant de 10 % à 35 %, selon la gazoline qu'il contient...

Golder, à présent, écoutait sans rien dire, la joue appuyée sur sa main, les paupières baissées. Valleys crut qu'il dormait : le visage était pâle, affaissé, avec les commissures profondes au coin des lèvres et les narines pincées des morts.

Valleys soupesa du regard les feuilles dactylographiées du contrat qui demeuraient aux mains de Simon Alexeevitch. Il songea avec découragement :

– Ce n'est pas possible que cela finisse un jour...

Golder se pencha brusquement vers lui.

– Ouvrez la fenêtre derrière vous, chuchota-t-il, vite... j'étouffe...

Valleys étonné fit un mouvement.

– Ouvrez, commanda Golder de nouveau, sans presque desserrer les dents.

Valleys repoussa rapidement le battant et se rapprocha de Golder, s'attendant à le voir tomber de sa chaise.

Cependant Simon Alexeevitch lisait toujours : « La Société Tübingen Pétroleum peut exploiter tous ses produits bruts et raffinés sans droits et sans autorisation spéciale. De même elle pourra importer sans frais les machines, l'outillage et la matière première nécessaire à ses opérations, et les denrées pour ses ouvriers... »

Valleys balbutia précipitamment :

– Monsieur Golder, je vais le faire cesser... Vous n'êtes pas en état... vous êtes livide...

Golder lui serra violemment la main.

– Taisez-vous... Vous m'empêchez d'écouter... Mais taisez-vous donc, nom de Dieu !...

– Les paiements pour les concessions, qui devront être faits par les exploitants au Gouvernement Soviétique, iront du 5 % au 15 % du rendement total des champs pétrolifères et aux 40 % du rendement des puits jaillissants...

Golder poussa un gémissement inarticulé et se courba en deux sur la table, Simon Alexeevitch s'interrompit.

– Je vous ferai remarquer que en ce qui concerne les puits jaillissants, la deuxième sous-commission, dont voici le rapport, estime...

Valleys sentit la main glacée de Golder saisir la sienne sous la table et la serrer convulsivement. Instinctivement, il lui pressa les doigts de toutes ses forces. Il se souvint vaguement d'avoir tenu ainsi, une fois, la mâchoire brisée et saignante d'un setter mourant. Pourquoi ce vieux Juif lui rappelait-il si souvent un chien malade, à la mort, et qui se tourne encore avec un coup de dents, un grognement sauvage, une dernière et puissante morsure ?

Golder disait :

– Votre note de l'article 27... Nous avons bavé dessus pendant trois jours, ça ne va pas recommencer ?... Allez...

« La Société Tübingen Pétroleum peut construire des édifices, des raffineries, des pipe-lines et tout ce qui est nécessaire à son travail. La durée des concessions sera d'une période de quatre-vingt-dix-neuf ans... »

Golder avait arraché sa main de celle de Valleys, et, sous la table, courbé, couché sur la toile cirée maculée d'encre, il écartait les vêtements sur sa poitrine, la labourait avec ses ongles, comme s'il eut voulu mettre les poumons à nu. Il serrait son cœur de ses doigts tremblants avec l'acharnement sauvage, instinctif, d'une bête malade qui appuie contre la terre le point douloureux de son corps. Il était livide. Valleys regardait couler la sueur sur son visage en gouttes lourdes et serrées comme des larmes.

Mais la voix de Simon Alexeevitch devenait plus forte, presque solennelle. Il se souleva légèrement sur sa chaise pour achever :

« Article 74 et dernier. À l'expiration de la Concession, les constructions ci-dessus mentionnées et tout l'outillage des champs deviendront la propriété inaliénable du Gouvernement Soviétique. »

– C'est fini, souffla Valleys, avec une sorte de stupeur. Le vieux Golder releva lentement la tête, fit signe qu'on lui passât une plume. La cérémonie des signatures commença. Les dix hommes étaient pâles, silencieux, harassés.

Golder se leva, marcha vers la porte. Les membres de la Commission le saluèrent de loin, avec réserve. Le Chinois seul souriait. Les autres paraissaient las et furieux. Golder inclinait la tête d'un mouvement brusque et raide d'automate. Valleys pensa :

– Maintenant... Il va tomber, c'est certain... il est à bout...

Mais il ne tomba pas. Il descendit l'escalier. Dans la rue, seulement, il parut saisi d'une espèce de vertige. Il s'arrêta, appuya son front contre le mur, demeura debout, muet, le corps agité de frémissements.

Valleys appela une voiture, l'aida à monter. À chaque secousse la tête de Golder oscillait et retombait sur sa poitrine

comme celle d'un mort. Peu à peu, pourtant, l'air le ranima. Il respira profondément, toucha son portefeuille à la place du cœur.

– Enfin, c'est fait... Les cochons...

– Quand je pense, dit Valleys, que nous sommes ici depuis quatre mois et demi ! Quand repartons-nous, Monsieur Golder ? C'est un sale pays ! acheva-t-il avec énergie.

– Oui. Vous partirez demain.

– Comment, et vous ?

– Moi, je vais à Teïsk.

– Oh ! fit Valleys frappé.

Il hésita :

– Monsieur Golder... C'est absolument nécessaire ?

– Oui. Pourquoi ?

Valleys rougit.

– Ne puis-je pas aller avec vous ? Je n'aimerais point vous savoir seul, dans ce pays sauvage. Vous n'êtes pas bien.

Golder ne répondit pas, puis il eut un mouvement d'épaules vague et gêné :

– Il faut que vous partiez le plus vite possible, Valleys.

– Mais ne pourriez-vous pas... faire venir quelqu'un, oui ?... Ce n'est pas prudent de voyager ainsi, dans votre état, seul...

– J'ai l'habitude, grommela sèchement Golder.

# CHAPITRE XXVIII

« Chambre 17, la première à gauche dans le couloir », cria le garçon d'en bas. Au bout d'un moment la lumière s'éteignit. Golder continuait à monter, à buter, comme dans un rêve, contre des marches qui n'en finissaient pas.

Son bras enflé lui faisait mal. Il posa la valise à terre, chercha à tâtons la rampe, se pencha, appela. Mais personne ne répondit. Il jura d'une voix basse et essoufflée, monta encore deux marches, s'arrêta, haleta, le dos collé au mur, la tête renversée.

La valise n'était pas lourde pourtant ; elle ne contenait que quelques objets de toilette, un peu de linge de rechange : dans ces provinces soviétiques, il arrivait toujours un moment où il fallait traîner ses bagages à la main, il l'avait appris depuis qu'il avait quitté Moscou... Mais, même ainsi allégée, il avait à peine la force de la soulever. Il était fatigué comme un chien.

Il était parti de Teïsk la veille. Le voyage l'avait laissé à un tel point qu'il avait failli faire arrêter la voiture en route. Pour vingt-deux heures en auto !... Ah ! vieille carcasse ! grommela-t-il. Mais c'était une Ford à moitié démolie et les chemins, dans la montagne, étaient presque impraticables. Les cahots, les secousses rompaient les os. Vers le soir, le klaxon s'était cassé, et le chauffeur avait ramassé dans un village un gamin, qui, monté sur le marchepied, se cramponnant d'une main au toit, les deux doigts enfoncés dans la bouche, avait poussé des coups de sifflet, sans s'arrêter, de six heures à minuit. Même à présent, il lui semblait encore les entendre. Il appuya ses mains sur les oreilles avec une grimace douloureuse. Et le fracas de ferraille de la vieille Ford, le bruit des vitres qui paraissaient prêtes à s'écrouler à chaque tournant... Il était près d'une heure quand

ils avaient aperçu enfin quelques lumières tremblantes. C'était le port d'où Golder devait, le lendemain, s'embarquer pour l'Europe.

Autrefois, c'était un des principaux comptoirs du commerce des blés. Il le connaissait bien. Il y était venu à vingt ans. C'était de là que, pour la première fois, il était parti sur la mer.

Maintenant, seuls, quelques vapeurs grecs, des cargos soviétiques mouillaient dans le port. La ville avait un aspect d'abandon et de pauvreté qui serrait le cœur. Et cet hôtel, sombre, sale, avec des traces de balles sur les murs, était inexprimablement sinistre. Golder regretta de n'être pas revenu par Moscou, comme on le lui avait conseillé à Teïsk. Les bateaux ne transportaient guère que des « schouroum-bouroum » – les marchands du Levant, qui essaiment dans le monde entier avec leurs ballots de tapis et de vieilles fourrures. Mais une nuit est vite passée. Il avait hâte de quitter la Russie. Après-demain, il serait à Constantinople.

Il était entré chez lui. Il poussa un profond soupir, alluma l'électricité et s'assit, dans un coin, sur la première chaise qui se trouvait à sa portée, dure et incommode, avec son dossier raide de bois noir.

Il était tellement las qu'en fermant les paupières une seconde il perdit conscience et il lui parut qu'il s'endormait. Cela dura à peine une minute. Il ouvrit les yeux, regarda machinalement la chambre. Un faible courant passait à travers la petite ampoule électrique suspendue au plafond, et la lumière vacillait, comme prête à s'éteindre, comme une bougie dans le vent. Elle éclairait des peintures à demi-effacées, des Amours, aux cuisses autrefois vermeilles, couleur de sang frais, mais recouvertes à présent d'une couche de sombre poussière. La chambre était immense, haute, vaste, avec des meubles de bois noir et de velours rouge, une table au milieu et une antique lampe à pétrole, dont le globe plein de mouches mortes était comme tapissé d'une épaisse confiture noire.

Naturellement, des balles avaient troué les murs. D’un côté surtout, d’énormes trous perçaient la cloison, et le plâtre lézardé en forme d’étoile s’écaillait doucement, coulait comme du sable. Golder y enfonça distraitement le poing, frotta ses mains longuement l’une contre l’autre, se leva. Il était plus de trois heures.

Il fit quelques pas, puis se rassit de nouveau, se pencha pour ôter ses souliers et demeura courbé, le bras étendu, sans bouger. À quoi bon se déshabiller ? Il ne pourrait pas dormir. Il n’y avait pas d’eau. Il tourna un robinet du lavabo. Il était vide. La chaleur était étouffante. Et pas un souffle d’air. La poussière et la sueur collaient son linge à la peau. Quand il remuait, la toile mouillée glaçait ses épaules. Mais c’était un petit frisson pénible comme un accès de fièvre.

– Seigneur, pensa-t-il, quand est-ce que j’aurai quitté ce pays ?

Il lui semblait que la nuit ne passerait jamais. Encore trois heures. Le bateau devait partir au jour. Mais il aurait du retard, naturellement... En mer, cela irait mieux. Il y aurait un peu de vent, un peu d’air. Et puis Constantinople. La Méditerranée. Paris. Paris ? Il eut un vague sentiment de contentement en pensant à toutes ces sales gueules à la Bourse. « Vous ne savez pas, le vieux Golder ?... Hein. Qui aurait cru ?... Il paraissait bien fini, celui-là... » Il lui semblait les entendre. Saleté... Que pouvaient bien valoir les Teïsk, à présent ? Il tenta de calculer, mais c’était difficile... Depuis le départ de Valleys il n’avait pas eu de nouvelles d’Europe. Plus tard... Il souffla lourdement. C’était bizarre... Il ne parvenait pas à imaginer sa vie au-delà de la traversée. Plus tard... Joy... Il grimaça péniblement. Joy... De loin en loin, sans doute, lorsque son mari perdrait au jeu ou elle-même, elle se rappellerait l’existence du vieux, elle viendrait, prendrait l’argent, disparaîtrait de nouveau pour des mois... Exprès il avait fait stipuler à Seton qu’elle ne pourrait pas toucher son capital. « Autrement, du jour de son mariage jusqu’à celui de ma

mort... » Il n'acheva pas. Il n'avait pas d'illusions. Joy... « J'ai fait tout ce que j'ai pu », dit-il tout haut, tristement.

Il avait ôté ses bottines. Il marcha jusqu'au lit, s'étendit. Mais depuis quelque temps, il ne pouvait pas demeurer couché. Il ne respirait pas. Parfois il s'endormait, mais, aussitôt, il étouffait dans son sommeil et il s'éveillait avec des cris plaintifs, étranges, qu'il entendait vaguement, comme en rêve et qui lui paraissaient effrayants, incompréhensibles, chargés d'une menace obscure et sinistre. Jamais il ne sut que c'était lui-même qui criait ainsi, en gémissant, comme un enfant, ces nuits-là.

Cette fois encore, dès qu'il fut étendu, il commença à suffoquer. Il se releva péniblement, traîna un fauteuil jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit. En bas, c'était le port. De l'eau noire... le jour qui se levait.

Brusquement, il s'endormit.

## CHAPITRE XXIX

À cinq heures les premiers coups de sirène dans le port éveillèrent Golder.

Il se baissa péniblement, prit ses chaussures, tourna encore une fois le robinet vide du lavabo, sonna, attendit longtemps en vain ; un peu d'eau de Cologne était restée au fond de la bouteille, dans la valise ; il la versa sur ses mains et son visage, ramassa ses affaires, descendit.

En bas, seulement, il put arriver à se faire servir un verre de thé. Il paya, sortit.

Machinalement, il chercha des yeux une voiture. Mais la ville paraissait déserte. Un sable épais, soulevé par le vent de la mer, ensevelissait à demi les bornes, recouvrait les rues, où les pas demeuraient marqués profondément comme dans la neige. Golder fit signe à un gamin qui courait sans bruit, pieds nus, au milieu de la chaussée.

– Porte-moi ma valise jusqu'au port ? Il n'y a pas de voiture ?

L'enfant ne semblait pas comprendre. Mais il se chargea de la valise et marcha en avant.

Les maisons étaient fermées, les fenêtres clouées de planches. Des banques, des édifices publics, mais désaffectés, abandonnés. Sur les murs, la trace de l'aigle impériale, grattée dans la pierre, comme une blessure... Involontairement, Golder pressait le pas.

Il reconnaissait vaguement certaines sombres et vieilles impasses, des maisons de bois branlantes. Mais quel silence... Brusquement, il s'arrêta.

Ils n'étaient pas loin du port. L'air sentait une forte odeur de sel et de vase. Une échoppe de cordonnier, noire, petite, avec sa botte de fer, qui se balançait devant la fenêtre en grinçant... Au coin de la rue l'hôtel où il avait habité, un garni de matelots et de filles, était encore debout. Le cordonnier était un cousin de son père établi dans le pays ; quelquefois Golder était venu manger chez lui. Il se rappelait bien... Il fit un effort pour tâcher de se souvenir des traits de cet homme. Mais il retrouva seulement le son de cette voix aigre et plaintive, sans doute parce qu'elle ressemblait à celle de Soifer :

– Reste, garçon... Tu crois qu'on ramasse l'argent par terre, là-bas ? Va, partout, la vie est dure.

Instinctivement Golder fit un mouvement pour tourner le bec de cane, mais ses mains retombèrent. Il y avait quarante-huit ans ! Il haussa les épaules, s'en alla.

– Si j'étais resté pourtant ?

Il rit du bout des lèvres. Qui sait ? Gloria faisant le ménage et cuisant les galettes à la graisse d'oie, le vendredi soir... Il murmura faiblement : « la vie... » Mais comme c'était bizarre qu'au bout de tant d'années, il fût ramené dans ce coin perdu de la terre...

Le port. Il le reconnaissait comme s'il l'eût quitté la veille. Le petit bâtiment, à demi écroulé de la douane. Des barques échouées, ensevelies dans le sable, noir, grossier, plein de charbon et d'ordures... L'eau verte, bourbeuse, épaisse, semée, comme autrefois, d'épluchures de pastèques, de bêtes mortes. Il monta à bord. C'était un petit vapeur grec, qui croisait avant la guerre, de Batoum à Constantinople. Il avait dû transporter des passagers, car il gardait l'apparence d'un certain confort. Il y

avait un salon, un piano. Mais depuis la Révolution il ne chargeait que des marchandises, et il devait avoir fait des trafics étranges. Il était sale et misérable. Golder pensa :

– Heureusement, la traversée n'est pas longue...

Des hommes, sur le pont, des « schouroum-bouroum » avec leurs calottes rouges collées sur la tête, assis par terre, jouaient aux cartes. Ils levèrent le front quand Golder passa. L'un d'eux, machinalement, agita un collier de verroterie rose enroulé à son bras et sourit : « Achète quelque chose, Barine... » Golder secoua la tête, les écarta doucement du bout de sa canne. Combien de fois, pendant cette première traversée, dont le souvenir s'attachait à lui, avec une si étrange et tenace persistance, il avait joué aux cartes, avec des hommes pareils à ceux-ci, la nuit, dans un coin du bateau... Il y avait longtemps... Ils s'étaient reculés, le laissant passer. Il descendit dans sa cabine, regarda la mer, à travers le hublot, en soupirant. Le bateau partait. Il s'assit sur sa couchette, une planche recouverte d'un mince matelas rempli d'une sorte de paille sèche et craquante. Si le temps demeurait beau, il passerait la nuit sur le pont. Mais le vent soufflait avec force. Le bateau était secoué, dansait. Golder regarda la mer avec une sorte de haine. Comme il était las de cet univers éternellement agité, mouvant, autour de lui... La terre courant aux portières des wagons, des autos, ces vagues, avec leurs cris inquiets de bêtes, les fumées dans le ciel démonté d'automne. Fixer jusqu'à la mort un horizon inaltérable... Il murmura : « Je suis fatigué. » Du mouvement hésitant, instinctif, des cardiaques, il pressa des deux mains son cœur. Il le haussait doucement, comme s'il eut aidé, secondé, en le soulevant un peu, comme un enfant, comme une bête mourante, la machine usée, têtue, qui battait faiblement dans la vieille chair.

Brusquement, à un coup de roulis plus fort, il lui sembla qu'elle fléchissait, puis courait plus vite, trop vite... Au même instant une douleur foudroyante lui saisit l'épaule gauche. Il blêmit, demeura la tête tendue en avant, avec une expression

d'épouvante, attendit longtemps. Le bruit de sa respiration lui paraissait emplir la cabine, couvrir le fracas du vent et de la mer.

Peu à peu, cela s'affaiblit, s'apaisa, s'effaça... complètement. Il dit à voix haute, en s'efforçant de sourire :

– Ce n'était rien. C'est fini.

Il souffla avec peine, soupira plus doucement :

– Fini...

Il se leva. Il chancelait. Dehors, le ciel et la mer s'étaient assombris insensiblement. La cabine était noire comme en pleine nuit. Seule, à travers le hublot, pénétrait une étrange lumière verte, un faux-jour, trouble et pauvre qui n'éclairait pas. Golder chercha son manteau à tâtons, s'habilla, sortit. Il étendait les deux mains en avant, comme un aveugle. À chaque coup de mer, le bateau frémissait tout entier, se cabrait et plongeait, comme s'il allait disparaître et s'ensevelir dans l'eau. Il monta avec peine la petite échelle droite et raide qui menait sur le pont.

– Prenez garde, camarade, il y a du vent là-haut, cria un matelot qui descendait en courant. Il souffla au visage de Golder une forte odeur d'eau de vie.

– Ça danse, camarade...

– J'ai l'habitude, grogna sèchement Golder. Mais il atteignit le pont avec peine. Des paquets de mer s'abattaient contre le bateau. Dans un coin, sous une bâche trempée, les « schouroum-bouroum », couchés en tas, pressés l'un contre l'autre, tremblaient comme un morne bétail immobile. L'un d'eux en apercevant Golder leva la tête et cria quelques mots d'une voix plaintive et perçante qui se perdait dans le bruit. Golder fit signe qu'il n'entendait pas. L'homme répéta ses paroles avec plus de force, crispant sa figure livide où roulaient des yeux étincelants.

Puis il eut une nausée, retomba brusquement à terre et demeura couché, sans bouger, sur sa vieille peau de mouton, parmi les ballots de marchandises et les hommes étendus.

Golder passa.

Bientôt il dût s'arrêter. Il demeurait debout, courbé de côté, comme un arbre tordu par la violence du vent, le visage tendu, goûtant sur ses lèvres une saveur pénétrante de sel et d'amertume marine. Mais il ne parvenait pas à ouvrir les yeux ; il serrait des deux mains une barre de fer mouillée et glacée qui lui figeait les doigts.

Le bateau, à chaque coup, semblait s'enfoncer et se rompre sous le poids de la mer, et, de ses flancs, une longue plainte déchirante et sourde montait, couvrant, par instants, le fracas du vent, des vagues.

– Allons, pensa Golder, il me manquait ça...

Cependant il ne bougeait pas. Il laissait, avec un obscur plaisir, la bourrasque secouer son vieux corps. L'eau de mer, mêlée de pluie, trempait ses joues, ses lèvres ; ses cils et ses cheveux étaient raidis de sel.

Tout à coup, tout près de lui, il entendit une voix qui criait, mais le vent happait les paroles. Il leva avec peine les paupières, aperçut vaguement un homme courbé en deux, qui se cramponnait à la barre de fer, l'entourant des deux bras.

Une vague sauta jusqu'aux pieds de Golder. Il sentit l'eau lui entrer dans les yeux et la bouche. Il recula vivement. L'homme le suivit. Ils descendirent péniblement, projetés à chaque marche contre la muraille. L'homme murmurait en russe d'une voix terrifiée :

– Quel temps... oh, quel temps, mon Dieu...

L'obscurité était profonde, et Golder ne voyait qu'une espèce de long pardessus traînant jusqu'à terre, mais il reconnais-

sait bien cet accent chantant qui modulait les paroles comme une mélopée.

– La première traversée ? demanda-t-il : a Yid ?

L'homme rit nerveusement :

– Mais oui, murmura-t-il avec une précipitation joyeuse ; vous aussi ?

– Moi aussi, dit Golder.

Il s'était assis sur le vieux canapé de velours usé fixé au mur. L'homme demeurait debout devant lui. De ses mains engourdies Golder chercha avec effort son étui à cigarettes dans la poche du veston et le tendit devant lui, ouvert.

– Prends.

En frottant l'allumette, il l'éleva un instant et regarda la figure penchée, jeune, presque d'un adolescent, pâle, avec un long nez triste, des cheveux crépus, laineux, noirs, d'énormes yeux inquiets, liquides et fiévreux.

– De quel pays ?

– Kremenetz, Monsieur, dans l'Ukraine.

– Je connais, murmura Golder.

Autrefois, c'était un village misérable où grouillaient dans la boue des cochons noirs, pêle-mêle avec des enfants juifs. Ça ne devait pas avoir beaucoup changé...

– Alors, tu t'en vas ?... Pour toujours ?...

– Oh, oui.

– Pourquoi s'en aller maintenant ? C'était bon de mon temps, ça !

– Ah ! Monsieur, dit le petit Juif avec son accent comique et douloureux à la fois, est-ce que ça change jamais pour nous autres ? Moi, Monsieur, je suis un garçon honnête, et je sors de prison d'avant-hier. Et pourquoi ? J'avais reçu une commande, expédier du Sud à Moscou un wagon de « montpensier », vous savez ces bonbons aux fruits ? C'était l'été, les grandes chaleurs, dans les wagons, toute la marchandise a fondu. Quand je suis arrivé à Moscou les bonbons avaient coulé à travers les caisses. Mais est-ce que c'était ma faute ? J'ai fait dix-huit mois de prison. Je suis libre maintenant. Je veux aller en Europe.

– Quel âge as-tu ?

– Dix-huit ans, Monsieur.

– Ah, fit Golder lentement, mon âge, presque, quand je suis parti.

– Vous êtes de ce pays ?

– Oui.

Le garçon se tut. Il fumait goulûment. Dans l'ombre Golder vit remuer ses mains vives, éclairées par le feu rouge de la cigarette.

Il dit de nouveau :

– La première traversée... Et où vas-tu comme ça ?

– Paris pour commencer. J'ai un cousin tailleur à Paris. Il s'est établi là-bas avant la guerre. Mais dès que j'aurai un peu d'argent, j'irai à New-York ! New-York ! répéta-t-il avec un accent de ferveur, là-bas !...

Mais Golder ne l'écoutait pas. Il guettait seulement, avec une espèce de sourd et douloureux plaisir, les mouvements des mains, des épaules du garçon debout contre lui. Ces frémissements incessants de tout le corps, cette voix qui se hâtait, dévorait les mots, cette fièvre, cette jeune force nerveuse... Il avait

eu, lui aussi, l'avide et exubérante jeunesse de sa race… Tout cela était loin… Il dit brusquement :

– Tu vas crever de faim, tu sais ?

– Ah ! j'ai l'habitude…

– Oui… Mais là-bas, c'est plus dur…

– Qu'est-ce que ça fait ? C'est vite passé…

Golder poussa brusquement un éclat de rire sec et cinglant comme un coup de fouet.

– Ah ! oui, tu crois ça, toi ?… Imbécile… Ça dure des années, des années… Et après ça n'est guère mieux au fond…

Le garçon murmura d'une voix basse, ardente :

– Après… on devient riche…

– Après on crève, dit Golder, seul comme un chien, comme on a vécu…

Il s'interrompit et renversa la tête en arrière avec un gémissement étouffé. De nouveau cette douleur torturante au creux de l'épaule et l'angoisse du cœur qui semble s'arrêter de battre…

Il entendit le garçon murmurer :

– Vous n'êtes pas bien ?… C'est le mal de mer…

– Non, dit Golder, d'une voix faible qui butait contre les mots, non… j'ai le cœur malade… le mal de mer, vois-tu ?… »

Il souffla péniblement. Cela faisait mal de parler, ça déchirait la gorge… et, d'ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait bien faire à ce petit imbécile, le passé, son passé ?… La vie était différente, à présent, plus facile… Et puis, il se foutait bien de ce petit Juif, mon Dieu… Il murmura faiblement :

– Le mal de mer, vois-tu, mon garçon, toutes ces sottises… quand tu auras roulé comme moi… Ah ! tu veux devenir riche ?…

Il dit plus bas :

– Regarde-moi bien. Tu crois que ça vaut la peine ?

Il avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Un instant, il lui sembla que le bruit du vent, de la mer s'éloignait, devenait une confuse et chantante rumeur… Il entendit brusquement la voix épouvantée du garçon qui criait : « Au secours ! » Il se mit debout, chancela violemment, puis, de ses deux mains tendues, laboura l'air, le vide. Il croula à terre.

## CHAPITRE XXX

Plus tard il émergea à demi de la nuit comme d'une eau profonde. Il était couché dans sa cabine, étendu sur le dos. Quelqu'un avait glissé sous sa nuque un pardessus roulé et ouvert sa chemise sur sa poitrine. D'abord il se crut seul. Puis, comme il tournait fiévreusement son visage, la voix du petit Juif souffla derrière lui :

– Monsieur...

Golder fit un mouvement. Le garçon se pencha.

– Oh, Monsieur, est-ce que ça va mieux ?

Un très long moment Golder remua les lèvres comme s'il avait oublié la forme et le son des paroles humaines. Enfin il murmura :

– Allume.

Quand l'électricité fut allumée il soupira péniblement, bougea, puis gémit, chercha sur sa poitrine, d'un mouvement lourd et machinal, la place du cœur, mais ses mains retombaient. Il prononça quelques paroles confuses dans une langue étrangère, puis il sembla revenir complètement à lui. Il ouvrit les yeux, dit d'une voix étrangement nette :

– Va me chercher le capitaine.

Le garçon partit. Golder resta seul. Il gémissait un peu quand le bateau était secoué par une lame plus forte. Mais le roulis s'apaisait peu à peu. Dans le hublot la lumière du jour brilla. Golder, épuisé, ferma les yeux.

Quand le capitaine, un gros homme ivre, entra, il paraissait dormir.

– Quoi ? Il est mort, demanda le Grec avec un juron.

Golder tourna lentement vers lui son visage creux, sans couleur, sa bouche blême et pincée. Il murmura :

– Arrêtez... le bateau...

Comme le capitaine ne répondait rien, il répéta plus fort :

– Arrêtez. Vous avez entendu ?

Ses yeux, sous les paupières à demi-baissées, tressaillantes, brûlaient d'une telle flamme que le capitaine se méprit, dit en haussant les épaules, comme à un vivant :

– Vous êtes fou.

– Je donnerai de l'argent... Je vous donnerai mille livres.

Le Grec grogna :

– Allons... il n'a plus sa tête à lui... ça commence... Que le diable m'emporte... Pour qui est-ce que j'ai ramassé ça ?...

Golder marmottait :

– La terre...

Puis :

– Est-ce que vous voulez que je crève seul ici, comme une bête ? Chiens...

Et puis des mots que personne ne comprit.

– Il n'y a pas de médecin à bord, demanda le garçon. Mais le capitaine, déjà, était loin.

Le petit s'approcha de Golder qui haletait avec une sorte de précipitation étrange.

– Patientez un peu, murmura-t-il doucement, nous serons à Constantinople bientôt... Nous allons vite maintenant... La tempête a cessé... Vous connaissez quelqu'un à Constantinople ? Vous y avez de la famille ? quelqu'un ?

– Quoi ? murmura Golder, quoi ?

Pourtant, à la fin, il sembla comprendre, mais il répéta seulement :

– Quoi ? et se tut.

Le garçon continuait à chuchoter nerveusement :

– Constantinople... C'est une grande ville... et là-bas, on vous soignera bien... vous guérirez bientôt... N'ayez pas peur.

Mais à cet instant il comprit que le vieux Golder passait. De sa poitrine torturée monta, pour la première fois, le râle sourd de la mort.

Cela dura près d'une heure. Le garçon tremblait. Il ne s'en allait pas pourtant. Il écoutait l'air rouler dans la gorge du mourant, avec un grondement profond et rude, une force incompréhensible, comme si, déjà, une vie étrangère habitait le corps. Il pensait :

– Encore... encore un moment. Puis cela va cesser... Je le laisserai... car je ne sais pas seulement son nom, mon Dieu...

Il regarda ensuite le portefeuille lourd d'argent anglais qu'il avait laissé tomber à terre en couchant le corps. Il se baissa, le ramassa, l'entr'ouvrit, puis soupira, et retenant son souffle, le glissa doucement dans la main ouverte, une main énorme, pesante, glacée, déjà morte.

– Qui sait ? Comme cela… Il peut reprendre conscience un moment avant de mourir… Il peut vouloir me laisser cet argent… qui sait ? qui peut savoir ? C'est moi qui l'ai traîné jusqu'ici. Il est seul.

Il recommença à attendre. À mesure que venait le soir la mer s'apaisait. Le bateau glissait sans heurts. Le vent était tombé. « La nuit sera belle, pensa le garçon. »

Il avança la main, toucha le poignet qui pendait devant lui ; il battait si faiblement que le bruit de la montre, dans le bracelet de cuir, l'étouffait à demi. Mais Golder vivait encore. Le corps est lent à mourir. Il vivait. Il ouvrit les yeux. Il parla. Cependant, dans sa poitrine, l'air bouillonnait toujours avec son bruit sinistre, indifférent, comme un torrent s'écoule. Le garçon l'écoutait penché sur lui. Golder dit quelques mots en russe, puis, tout à coup, il commença à parler Yiddisch, la langue oubliée de son enfance qui remontait brusquement à ses lèvres.

Il parlait vite, en bredouillant, d'une voix étrange coupée de longs sifflements rauques. De temps en temps il s'arrêtait, remontait lentement ses mains jusqu'à sa gorge et faisait le geste de soulever un poids invisible. Une moitié de son visage demeurait immobile, déjà, l'œil entrouvert, vitreux et fixe, mais l'autre vivait, brûlait. La sueur coulait sans cesse le long de sa joue. Le garçon voulut l'essuyer. Golder gémit : « Laisse… Ce n'est plus la peine… Écoute. À Paris, tu iras chez Maître Seton, rue Auber, 28. Tu lui diras : David Golder est mort. Répète. Répète encore. Seton. Maître Seton, notaire. Donne-lui tout ce qu'il y a dans ma valise et dans le portefeuille. Dis-lui qu'il fasse tout pour le mieux… pour ma fille… Puis tu iras chez Tübingen… Attends. »

Il haletait. Ses lèvres remuèrent, mais le garçon n'entendait plus. Il se pencha si bas qu'il sentait sur sa bouche l'odeur de fièvre, le souffle du mourant.

« Hôtel Continental. Inscris, murmura enfin Golder. John Tübingen. Hôtel Continental.

Le garçon prit à la hâte une vieille lettre dans sa poche, déchira le dos de l'enveloppe et inscrivit les deux adresses. Golder, de sa voix qui sombrait, commanda :

« Tu lui diras que David Golder est mort, que je le prie d'arranger... pour ma fille... que j'ai confiance en lui et... »

Il s'interrompit. Ses yeux chaviraient, s'emplissaient d'ombre.

– Et... Non. Cela seulement. C'est tout. C'est bien ainsi.

Il regarda le papier que le petit tenait à la main.

– Donne... Je vais signer... ça vaudra mieux...

– Vous ne pourrez pas, dit le garçon. Cependant il prit la main de Golder, glissa le crayon entre les faibles doigts.

– Vous ne pourrez jamais, répéta-t-il.

Le mourant murmurait : « Golder... David Golder... » avec une espèce d'égarement, d'obstination épouvantée. Le nom, sans doute, les syllabes qui le formaient, sonnaient à ses oreilles comme les mots inconnus d'une langue étrangère... Cependant, il parvint à signer.

Il souffla encore :

– Je te donne tout l'argent que j'ai sur moi. Mais jure d'accomplir exactement tout comme j'ai dit.

– Oui, je le jure.

– Devant Dieu qui t'entend, prononça Golder.

– Devant Dieu.

Une contraction subite passa sur ses traits, et du sang se mit à couler des deux côtés de sa bouche sur ses mains. Le râle cessa. Le garçon dit tout haut d'une voix troublée :

– Est-ce que vous m'entendez encore, Monsieur ?

Toute la lumière du soir frappant le hublot, tombait sur la figure renversée. Le petit frissonna. Cette fois-ci c'était bien la fin. Le portefeuille était demeuré ouvert sous la main étendue. Il le saisit vivement, compta l'argent, le glissa dans sa poche, puis il mit l'enveloppe avec les deux adresses dans sa ceinture, contre sa peau.

– Est-ce qu'il est mort enfin ? pensa-t-il.

Il avança la main vers l'ouverture de la chemise, mais ses doigts tremblaient si fort qu'il ne parvenait pas à sentir battre le cœur.

Il le laissa. Comme s'il craignait de l'éveiller, il recula sur la pointe des pieds jusqu'à la porte. Puis, sans se retourner, il s'enfuit.

Golder demeura seul.

Il avait l'aspect et l'immobilité glacée des morts. Pourtant la mort ne l'avait pas envahi tout entier, tout d'un coup, comme un flot. Il avait senti comment il perdait la voix, la chaleur humaine, la conscience de l'homme qu'il avait été. Mais jusqu'à la fin il conserva le regard. Il vit comment la lumière du couchant tombait sur la mer, comment l'eau brillait.

Et, au fond de lui, jusqu'à son dernier soupir, des images ne cessèrent de passer, plus faibles et plus pâles à mesure que venait la mort. Un instant il lui sembla toucher les cheveux, la chair de Joyce. Puis, elle se détacha de lui, tandis qu'il s'enfonçait plus bas dans l'ombre, elle l'abandonna. Une dernière fois il lui parut entendre son rire, doux et léger, comme un lointain grelot. Puis il l'oublia. Il vit Marcus. Des visages, des formes vagues, comme emportées au fil de l'eau, au crépuscule, tournoyaient un instant, disparaissaient. Et, à la fin, il ne demeura plus rien qu'un bout de rue sombre, avec une boutique éclairée, une rue de son enfance, une chandelle collée derrière

une vitre gelée, le soir, la neige qui tombait et lui-même... Il sentit sur sa bouche les flocons de neige épaisse qui fondaient avec une saveur de gel et d'eau, comme autrefois. Il entendit appeler : « David, David... » une voix étouffée par la neige, le ciel bas et l'ombre, une voix affaiblie, qui se perdait et se cassait tout d'un coup, comme happée par un tournant de route. Ce fut le dernier son terrestre qui pénétra jusqu'à lui.